

# Le Samedi

VOL. X. No 8  
MONTREAL, 23 JUILLET 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

CAUSERIE FAMILIÈRE



TOUJOURS DE BONNES HISTOIRES A RACONTER, LE COUSIN LE LIEUTENANT.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR : LOUIS PERRON

ABONNEMENT : UN AN, \$2.50 ; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESETTE & CIE, Éditeurs - Propriétaires,  
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 23 JUILLET 1898

## COMME BIBI



*Le petit carrien.* — Eh là ! les garçons chics, allons nous nous baigner à la rivière ?  
*L'aîné des enfants.* — C'est que maman nous a bien défendu d'y aller.  
*Le petit carrien.* — Ah mince, alors ! Pourquoi n'êtes vous pas orphelins comme Bibi. (Et il s'éloigne, le regard méprisant).

## BOUQUET DE PENSÉES

Combien de femmes s'usent l'intelligence à force de changer d'idées.

x

Il n'est pas de femme qui n'éprouve de l'effroi quand elle reçoit un télégramme.

x

Nul n'est capable de dire ce que serait capable de faire un jury s'il était composé de femmes.

x

Une femme jugera un homme sur son intelligence ; un homme ne juge une femme que sur son costume.

x

Chose remarquable, c'est presque toujours la jeune fille dont la figure est la plus insignifiante qui est la meilleure danseuse du bal.

x

Ne croyez pas trop, madame, ce que vous dira le commis du marchand de chaussures ; il est de son intérêt de vous persuader que vous avez le pied petit.

UN SOLITAIRE.

## CERCLE VICIEUX

*Monsieur.* — Dis, ma chère amie, voudrais tu bien me faire rappeler, ce soir, que j'ai une lettre urgente à écrire.*Madame.* — Mais certainement. Et toi, voudrais tu me rappeler aussi, ce soir, que j'ai quelque chose à faire.*Monsieur.* — Oui. Qu'as tu donc à faire ?*Madame.* — Te rappeler ce que tu as à écrire, donc !

## JUSTE DÉFINITION

*Louise.* — Dis, papa, qu'est-ce que c'est donc que la lumière légale ?*Le petit.* — La lumière légale c'est celle qui brûle notre argent le plus vite de toutes.

## A MOINS QUE...

*Bouleau.* — Dans mon pays il y a un dicton qui dit : Trois personnes peuvent garder un secret à la condition que deux soient mortes.*Bouleau.* — C'est peut être exact, à moins toutefois que la troisième soit une femme.

## NÉCESSITÉ EST LA MÈRE DE L'INVENTION

Un français peu ferré sur les beautés de la langue anglaise était à Londres depuis quelques jours. Se trouvant, à l'heure de midi, éloigné de son hôtel, il se hasarde à pénétrer dans un restaurant dans l'intention d'y manger deux œufs sur le plat.

*Le garçon.* — Que faut-il servir à Monsieur ?*Le Français (embarrassé pour l'énoncé de son menu mais apercevant dans la cour un magnifique coq).* — Comment appelez vous cet animal ?*Le garçon.* — Un coq, monsieur.*Le Français.* — Et la femme du coq ?*Le garçon.* — Une poule, monsieur.*Le Français.* — Et le fils du coq et de la poule ?*Le garçon.* — Un poulet, monsieur.*Le Français.* — Très bien ! Mais avant que le poulet ne soit poulet ?*Le garçon.* — C'est un œuf, monsieur.*Le Français (ravi).* — Ah ! Donnez moi deux œufs sur le plat.

## ELLE NE VOULAIT PAS D'APPRENTI

*Elle.* — Etes-vous bien sûre, Gustave, que je suis la première femme que vous ayez jamais aimée ?*Lui (avec conviction).* — Oh, oui, Aglaé.*Elle.* — Alors vous pouvez vous en aller, quand vous aurez acquis un peu d'expérience, vous reviendrez.

## URI DU CŒUR

*Un homme est dans l'eau en train de se noyer, un groupe de promeneurs le regardent sans bouger.* — Eh dites donc, là !... (il boit une forte gorgée d'eau) ... vite, une ceinture de sauvetage, je... (il enfonce encore.) Vite... vite...*Un tailleur qui fait partie du groupe.* — S'il vous plaît, quelle est votre mesure ?

## PROFOND OBSERVATEUR

*Le fermier Joson (interrompant sa lecture).* — Tiens, tiens ! Le nouveau rédacteur de l'Etoile est sûrement un homme marié !*Le fermier Magget.* — Comment vois-tu cela si tu ne le connais pas ?*Le fermier Joson.* — Je vois qu'il met, dans son journal, les annonces de mariage juste au dessous des nouvelles de la guerre.

## IL AVAIT 4 AS

*Bob.* — Mon frère Georges est très fort. Hier il a cassé une barre de fer, rien qu'avec ses deux mains.*Alfred.* — Moi, j'ai cassé quatre hommes ce matin, avec une seule main.

## ELLE L'A DIT

*Tom.* — Est-ce que Clémentine vous a bien dit la vérité quand vous lui avez demandé son âge ?*Bob.* — Oui, absolument.*Tom.* — Ça m'étonne bien. Qu'est-ce qu'elle vous a dit ?*Bob.* — Elle m'a dit que ça n'était pas mes affaires.

## IL Y ÉTAIT

*Citoyen.* — Où vous dirigez-vous donc, mon cher ?*L'étranger.* — Je m'en vais à cette maison que vous voyez, là, de l'autre côté de la rue, afin de voir s'il me serait possible d'y quêter un bon repas.*Citoyen.* — Ah ! vous feriez bien mieux d'essayer dans d'autres maisons.*Étranger.* — Pourquoi donc ?*Citoyen.* — C'est là que je pensionne.

AÉROSTATION EN CHAMBRE



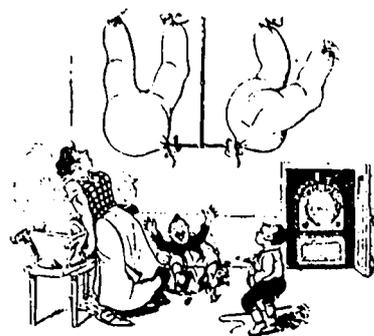
I



II



III



IV

I. Brigitte faisait la lessive et les deux petits garçons de la maison l'observaient, histoire de s'instruire... ou de lui jouer un mauvais tour.

II. Quand elle eut fini de laver deux pantalons, elle les étendit pour les sécher sur le bras d'un gazelier voisin, ce qui suggéra à mes deux vaurions une idée lumineuse.

III. Après avoir fermé soigneusement toute issue aux deux inexpressibles, ouvrit les bees de gaz et le compteur voisin, ils commencèrent une expérience qui...

IV. ...après quelques minutes, leur donna les plus belles jouissances que des inventeurs puissent éprouver. Mais Brigitte se demande encore comment cela a pu se faire.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLXXXVII

LES NÉNUPHARS

Par une nuit limpide, aux tiédeurs estivales,  
Les Étoiles, du haut des cieux,  
Crurent voir se lever des étoiles rivales  
Au fond du lac silencieux.

Et leur farouche émoi fit tressaillir la nue,  
Tant leur fut jaloux ce souci,  
Tant la gloire du ciel leur sembla méconnue  
Que l'Onde eût ses astres aussi !

Des souffles révoltés secouant l'accalmie  
Parmi les espaces déserts,  
Leur ire déchaîna sur la terre endormie  
Les fidèles Esprits des airs.

Elles ouvrant leur vol, Sylphes songeant naguère,  
Zéphirs par les autans chassés,  
Fils de l'azur armés pour une sainte guerre,  
Vers le lac se sont élançés,

Pour crever ces yeux d'or, ces yeux voleurs de  
Mais soudain, du fond des roseaux,

Dont chacun vers le ciel se tend comme une lame,  
Se dressent les Esprit des eaux.

Héroïques soldats du rêve, ils vont défendre  
Leur imaginaire trésor ;  
Et, très vague, on entend la bataille s'étendre  
Au loin, sur le lac au fond d'or...

Quand la trêve se fit devant l'Aurore blonde,  
Revêtant formes et couleurs,  
Tous, les Esprits de l'air et les Esprits de l'Onde,  
S'étaient incarnés dans des fleurs :

Telles de beaux archers dont la cohorte rôtie  
Par le chemin, d'un air vainqueur,  
Sur un rayonnement de flèches d'émeraude,  
Les roses ouvrirent leur cœur ;

Et comme une phalange avec l'Aube éveillée,  
Le jour vit, du flot émergeant,  
Sous les boucliers verts de leur large feuillée,  
Les Nénuphars casqués d'argent.

ARMAND SYLVESTRE.

MARINE

" La mer qui fait tout ça, ne le fait pas exprès."

Le ciel est tout gris. Des nuages blafards qui couronnent et cachent la cime des montagnes, descendent insensiblement, s'accrochent aux flancs des collines, engraisillant le paysage de leur teinte sale, puis se jettent à la mer ternie, comme de gros oiseaux au plumage de velours gris qui voudraient s'y mirer le ventre. Et de cette atmosphère grise, tombe sans cesse depuis le matin, une petite pluie fine, une pluie en aiguilles, qui pénètre l'âme de froid, tant elle a l'air de dire la tristesse d'un ciel qui pleuro...

Rien ne bouge sur les vagues, incessantes dans leur mouvement étrange et mystérieux ; de temps à autre seulement, une hirondelle de mer effleure l'eau de ses ailes rapides, ou une petite voile blanche — telle une mouette paresseuse — glisse lentement sous la pluie, et disparaît bientôt au large, masquée par les récifs de la côte...

Rien ne bruit dans l'air morne, sauf par intervalle, le cri strident d'une sirène qui déchire la nue d'une plainte aigüe et lamentable !

Oh ! la tristesse de la mer les jours de pluie ! de cette mer grise et verte, qui, dans ses flots, calmes à présent, roule la tempête de demain.

Tout à l'heure, le vent s'élèvera, ce maudit vent du Nord qui fait craquer le mât, et se briser la baume, et le pauvre marin, qui a pris le large, une chanson aux lèvres, deviondra le jouet de la vague écumante et mauvaise... Je le vois, je l'entends : il lutte contre la mer devenue furieuse, contre le vent hurleur, contre l'averse qui lui fouette le visage et l'aveugle, il lutte de toutes ses forces, de toutes sa volonté de vivre, mais le mât se rompt, la coque roule vers la côte lointaine, avec les chaloupes détachées... plus de port, plus de voile, plus rien pour disputer sa vie aux flots, aux bêtes... car, ce n'est pas assez du vent, de la mer en démençe, de la nuit descendue pour tuer l'homme : les monstres marins, qui ont flairé la proie, le poursuivent, le prennent à la gorge en passant ! Un effort l'arrache aux ongles verts, aux dents aigües et blanches, mais bientôt la lutte reprend sourde, muette, effroyable, jusqu'à la minute sombre où le pêcheur disparaît dans la brume !

Pauvres gens de mer, qu'un flot emporte, je pense souvent à vous, dans les nuits silencieuses, quand la mer noire reflète un ciel sans étoiles et jette à la côte sa plainte mugissante, je pense aux veuves en deuil, que vous abandonnez pour la maîtresse qui vous berce dans ses flots trompeurs, aux gas orphelins, que la mauvaise prendra aussi aux mères restées seules... et alors — seulement alors — je déteste la mer, — moi qui l'adore quand elle est calme et bleue !

LUCIEN.

VOYANT DE LOIN

Le petit Baptiste. — Tu as l'air joliment pressé, Alexandre ?

Le petit Alexandre. — Je crois bien. J'ai entendu papa dire à un de ses amis de venir dîner à la maison et je me dépêche d'aller en avertir maman.

Le petit Baptiste. — Alors, c'est ton papa qui t'envoie ?

Le petit Alexandre. — Non, j'y vais de moi-même.

Le petit Baptiste. — Et tu cours comme ça pour rien quand on ne t'a pas dit de faire la commission. T'es bien bête, Alexandre.

Le petit Alexandre. — Pas tant que tu crois, Baptiste. Si maman sait que nous avons quelqu'un dîner, elle va faire quelques tartes et des gâteaux en plus.

EXTRAORDINAIRE !

M. Bouami. — Eh bien, ma chère Josephine, vous avez vu la mère de votre futur mari, comment la trouvez-vous ?

La future mariée. — Comment je la trouve ? C'est bien la bonne femme la plus extraordinaire que j'ai jamais vue.

M. Bouami. — Ah ! Et comment cette opinion vous est-elle venue ?

La future mariée. — Comment ! Elle pense que je suis assez bonne pour son fils.

ÉCONOMES

Madame (qui rentre vaincue après avoir magasiné toute la journée). — Ah, mon chéri, que je suis donc fatiguée et avec ça à moitié morte de faim.

Monsieur. — Pourquoi n'as-tu pas mangé quelque chose au restaurant ?

Madame. — J'y suis bien entrée et y ai pris une soupe, mais j'ai pensé qu'il n'était pas sage de dépenser plus.

Monsieur. — As-tu trouvé le chapeau que tu voulais avoir ?

Madame. — Oui, tu verras, c'est un vrai bijou. Et pas cher du tout ! Quinze piastres seulement.

Une femme serait au désespoir, si la nature l'avait faite telle que la mode l'arrange. — Mlle de LESPINASSE.

L'AMOUR EST AVEUGLE



La fille. — Dis, papa, as-tu connu maman longtemps avant de l'épouser ?

Le père (amèrement). — Non, je ne l'ai connue qu'après notre mariage.

UN NOUVEAU MODE DE TRANSPORT



I

*Pas un coup, le tromp* — Ouais, en voilà une côte d'une raideur. Sûr que je ne la monte pas à pieds; je m'en vais attendre quelque chose...



II

...Cet imbécile s'efforce à rouler un baril! Mais, c'est qu'il a l'air de venir par ici, le malheureux.



III

*L'homme au baril.* — En voilà une job! Rouler un baril là-haut d'une chaleur pareille. Je m'en vais me reposer ici un peu à l'ombre; par saint Patrick, mon patron, il fait une satanée chaleur...

je ne lui en veux pas de ça... au contraire... Qu'est-ce que vous pourriez me donner?

— Nous avons la couronne-palme en feuilles de chêne, emblème de la force, avec une grande branche de laurier... emblème de la gloire... avec nœud de crêpe: c'est ce que nous avons envoyé en Russie pour la mort du czar.

— Ah! il était aussi artiste?... et combien ce machin là?

— Cent francs, monsieur.

— Misère!

— C'est le juste prix, monsieur... il faut faire venir les feuilles de chêne d'Algérie.

— Et sans crêpe?

— C'est une différence de dix francs...

— Et sans laurier?

— C'est une différence de vingt francs... mais c'est bien camelote sans crêpe et sans laurier.

— Du tout! le chêne, emblème de la force... du reste, ça tombe bien, il était très solide mon gendre... mettons soixante francs.

— Pas de crêpe?

— Mais non! puisqu'il est mort, on se doute bien que nous sommes en deuil... Vous enverrez ça demain chez M. Rapiat, rue Montmartre, No... Bien le bonjour, madame...

— Bonjour, monsieur. (*Il s'éloigne.*)

REVERIE DE CRÉPUSCULE

Avez-vous jamais vu quand, dans la mer d'opale, la lune tristement, filtre sa clarté pâle, Et qu'un million d'étoiles y croisent leurs rayons? Avez-vous jamais vu, l'aigle agitant son aile, Planer bien haut, là bas, dominant l'arbre frêle, Tel, au-dessus des fleurs, un vol de papillons?

Avez-vous entendu, sur la surface lisse, Du flot, ou doucement la nacelle se glisse Avant de s'élaner hardiment sur la mer? Avez-vous entendu la complainte sereine, De la guitare, accord qui s'élançait et se traîne Comme un soupir d'amour venant d'un être cher?

Avez-vous, ô mon cœur, dans la mélancolie Qui suit de près, hélas, nos rêves de folie, Senti vos tempes battre au souffle des desirs? Avez-vous senti fuir, là bas, dans l'ombre rousse, Avec la souvenance à notre âme si douce, La pensée du devoir chez vous prête à dormir?

SYLVIO.

COMMERCANTS ET CLIENTS

II

CHEZ LA FLEURISTE

*Une grande femme dégingandée, mais mise fort élégamment, descend de voiture et pénètre chez Isabelle, la fleuriste du Boulevard.*

— Bonjour, madame... Vous désirez, madame?

— Je voudrais ce gros bouquet de violettes que vous avez là... en montre... à droite... Combien?

— Vingt francs, madame

— Ah! mon Dieu!... Et ce petit là... à côté?

— Vingt cinq, madame...

— Comment, il est plus petit et il est plus cher?

— C'est de la violette russe...

— Ah!... voyons un peu... Tiens? ça ne sent pas... et c'est plus cher!

— C'est ce qui fait sa valeur, madame... la violette russe ne sent rien... c'est beaucoup plus distingué...

— Ah!...

— C'est ce que nous avons envoyé en Russie pour la mort du czar.

— Ah!... Eh bien, donnez-moi la violette russe... tenez... merci...

Bonjour, madame

— Bonjour, madame (*quand la cliente a rejoint sa voiture*) — Oh là là... de la violette russe à madame. De celle des catacombes, à la bonne heure. Quelle couche, ma chère, quelle couche!

\* \* \*

*Un vieux monsieur, sec et haut monté sur jambes. Les allures d'un rentier du Marais.*

— Bonjour, madame...

— Vous désirez, monsieur?

— Je voudrais commander une couronne... une couronne pour un enterrement.

— Avec plaisir, monsieur... Quel genre de couronne?

— Ça... je n'en sais rien.

— Pour quelqu'un de jeune, monsieur?

— Pour mon gendre... trente cinq ans.

— Triste chose, monsieur! mais l'accomplissement d'un devoir est...

— Oh! mon Dieu! moi il ne me revenait pas plus que ça... vous comprenez... ma fille s'est toquée de ce petit peintre-là... enfin, il est mort...

UN NOUVEAU MODE DE TRANSPORT — (Suite)



IV

...une pipe, en attendant... et, comme un brave, face au vent... je n'en rate jamais une, moi.

*Pas un coup (s'introduisant subrepticement dans la place).* — Tout vient à point à l'homme qui sait attendre; voilà la chose demandée.



V

*L'homme au baril.* — Bateau de bateau! Amour du ciel! Jamais je n'aurais cru qu'un méchant baril était aussi dur à monter le long d'une côte!

— Si ça ne fait pas rire d'être marchandée comme ça par un M. Rapiat!

\* \* \*

*Une voiture élégante s'arrête à la porte et une grosse jeune femme, à la mine excentrique en descend. Elle pénètre bruyamment dans le magasin.*

— Bonjour, madame... je voudrais des fleurs.

— Quel genre, madame?

— Tout ce que vous avez de beau... des corbeilles, des gerbes, une lyre, une étoile... non! deux étoiles... Combien?

— Mais, madame...

— Je ne marchandé pas... combien?

— Mais madame, il faut d'abord nous entendre... est-ce pour un mariage? pour un baptême?

— Du tout! c'est pour la première représentation de: *As-tu vu la lune?* au théâtre des Folies-Excentriques... ce soir. C'est moi qui fait la lune.

— Ah, c'est madame qui...

— Parfaitement, ma fille... et mes admirateurs m'ont chargée de commander les fleurs qu'ils veulent faire apporter au moment de l'apparition, en scène...

— De la lune...

— Parfaitement... tenez, voici des cartes de visite pour joindre aux fleurs. Vicomte de Bétafoin, dans une étoile... tout ce qu'il y aura de mieux. Colonel Pied de Bouc, dans l'autre étoile.

Max La Mélasse, le petit épicier millionnaire, dans la lyre, une belle lyre, hein?... Soignez-moi ça.

Puis ces autres cartes au petit bonheur dans les gerbes... en bouquets... quelques corbeilles... deux ou trois... Ne les perdez pas, hein, ma fille, il y en a quatorze...

CORRECTION



*Le commis.* — Je puis vous assurer, Madame, que tous nos articles sont vendus au dessous du prix coûtant.  
*La cliente.* — Allons donc ! Je suis trop vieille pour... hum... hum... Je veux dire que j'ai entendu trop de fois raconter cette histoire-là pour y porter attention.

— C'est juste : je vais réparer cet oubli à l'instant ; mais auparavant, dites-moi une chose : Avez vous été *enchanté* des tours que vous m'avez vu faire ?  
 — Oh ! Monsieur, j'en suis on ne peut plus *enchanté*.

— Eh bien ! mon cher ami, dit l'escamoteur, mon programme est rempli, car vous convenez vous-même que vous êtes tout à fait *enchanté*.  
 Les éclats de rire et les applaudissements faillirent ébranler la salle. Le mystifié tout seul se retira grave comme un Caton : il avait compris ce tour nouveau encore moins que les autres.

PAS LA MÊME CHOSE

*La mère (nervusement).* — Je ne vois absolument pas, Marguerite, à quoi tu as pu penser en épousant un homme dont la famille est si commune.  
*Marguerite (vivement).* — D'abord, je ne me marie pas dans sa famille ; c'est lui qui se marie dans la mienne.

ÇA DOIT ÊTRE ÇA !

*Le professeur.* — En Chine, les procédés de la justice sont souvent bien cruels. Ainsi il arrive que des condamnés à mort sont privés de sommeil jusqu'à ce qu'ils deviennent fous, puis la mort arrive, paraît-il, accompagnée d'effroyables souffrances. Que croyez-vous qu'ils fissent pour tenir ces malheureux éveillés ?  
*La petite Julie (l'aînée de la famille).* — Ils doivent lui donner deux bébés à garder.

IMPRUDENCE

*Lui (avec amour).* — Oh ! Adélaïde ! comme je donnerais de bon cœur 10,000 pour posséder votre amour !  
*Elle (vivement).* — Argent comptant ?

MIEUX QUE LUI

La scène représente la chambre d'un malade ; sa femme est auprès du lit et le docteur qui vient d'ausculter le malade dit à mi-voix :  
 — Inutile de donner d'autres soins, ma pauvre dame, car votre mari est mort !  
 — Mort ! fait faiblement le moribond, je ne le suis pas encore, docteur !  
 — Tais-toi donc, dit brusquement la femme, Mr le docteur s'y connaît mieux que toi, je pense.

LA TERRINE DE LAIT

Un paysan normand avait confié en garde à un de ses voisins une terrine de lait. Il vint la redemander, mais le lait avait disparu. Grande querelle, grand tapage ; il y eut procès. La cause fut plaidée devant un juge de paix, et le voisin condamné à payer le lait, quoiqu'il soutint que c'étaient les mouches qui l'avaient mangé.  
 — Il fallait les tuer, lui dit le juge. — Quoi ? répond le paysan, est-il donc permis de toujours tuer les mouches ? — Oui, reprit le juge, partout où vous les trouverez. Au même instant, le paysan voyant une mouche sur la joue du juge, s'approcha de lui, et lui donna un bon soufflet, en disant :  
 — La voilà, cette guêpe de mouche : je gage que c'est une de celles qui ont mangé le lait. Le juge reçut le soufflet, mais sans oser le rendre.

— Ne craignez rien, madame.  
 — Vous enverrez les notes chez ces messieurs... les adresses sont sur les cartes... c'est convenu... A neuf heures sans faute, hein ? la fin du premier.

— Soyez tranquille, madame. Bonjour, madame.  
 (*La grosse jeune dame qui fait la lune, — une pleine lune — disparaît dans un tourbillon de soie.*)  
 — A la bonne heure. Parlez moi de ces actrices pour avoir de belles relations. Et ça ne regarde pas à l'argent, au moins.

\*\*\*

*Un élégant jeune homme. Jeune encore mais pas mal vanné. Monocte à l'œil Cheveu rare, suprê ne éléganz. Descend d'une voiture de cercle.*

— Bonjour, Isabe'le.  
 — Bonjour, monsieur le comte.  
 — Je désire commander des bouquets de fiançailles.  
 — Monsieur le comte se marie ?  
 — Oui ! Pendant quatre semaines vous enverrez des bouquets. Quelque chose de distingué.  
 — Bien, monsieur le comte.  
 — Des bouquets clairs, presque blancs, deux semaines. Puis tout à fait blancs... très peu de fleur d'oranger... discrètement, hein, vous me comprenez...  
 — Oui, monsieur le comte.  
 — .. Pendant huit jours. Tout blancs, oranger à profusion, la dernière semaine. C'est convenu.  
 — Oui, monsieur le comte.  
 — Envoyez vers midi... pas levés dans la maison avant.  
 — Bien, monsieur le comte.  
 — Quant à la note vous l'enverrez le lendemain du mariage... même adresse... mais à mon nom, comte de Pochepercée... pas à la comtesse, surtout !  
 — Soyez tranquille, monsieur le comte. Et l'adresse où l'on doit porter les fleurs ?  
 — Mlle Blanche de Céruse... rue de Prony.  
 — Bien, monsieur le comte.  
 (*Il s'éloigne et rapidement reprend sa voiture.*)  
 — Tu peux être certain que la note sera grasse, monsieur le comte. On y ajoutera ce qui reste d'à depuis six mois.

PARISIEN.

LE CORNICION ENCHANTÉ

Certain escamoteur attirait à ses soirées une foule pressée de curieux et d'admirateurs ; les plus habiles même ne pouvaient se rendre compte de son adresse. Quant à quelques esprits obtus, ils s'imaginaient que c'était un vrai thaumaturge ou un faiseur de miracles.

Un soir, le physicien aperçoit à l'une de ses séances un homme ébahi ; il n'avait pas assez d'yeux ni d'oreilles pour tout voir et tout entendre ; il était dans l'extase de l'admiration, et sans doute il ne se croyait pas lui-même en sûreté, car on le voyait à chaque instant porter les mains à chacune de ses poches pour s'assurer si sa montre ou sa bourse n'étaient point escamotées.

La séance touchait à sa fin, lorsque notre homme s'approche mystérieusement du physicien, et lui dit à mi-voix : " Monsieur, il y a un tour, il me semble, qui est annoncé sur votre programme ; je ne me suis pas distrait un instant, et pourtant je ne l'ai pas vu. Pour ce tour-là, je crois bien que vous l'avez escamoté.

— Lequel ? lequel ? dit le physicien avec une apparente anxiété. Veuillez le dire tout haut, car je veux m'acquitter entièrement envers l'honorable assistance : je tiens à ce que chacun se retire pleinement satisfait.

— C'est le cinquième tour, dit notre benêt, il annonce le *Cornichon enchanté*

UN NOUVEAU MODE DE TRANSPORT — (Suite et fin)



VI

...Mais, c'est qu'on dirait qu'il y a du plomb dedans ! Il n'était pas plus lourd quand il était plein, l'animal... Aie...



VII

*Pas un coup ! comme Pat et son baril arrivaient enfin au sommet de la montagne.* — Merci, mon cher ami. Merci mille fois et au revoir. (*Et, le saluant dignement, il disparut aux regards de Pat stupéfié.*)

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE

ÉCHOS DE LA GUERRE HISPANO-AMÉRICAINE



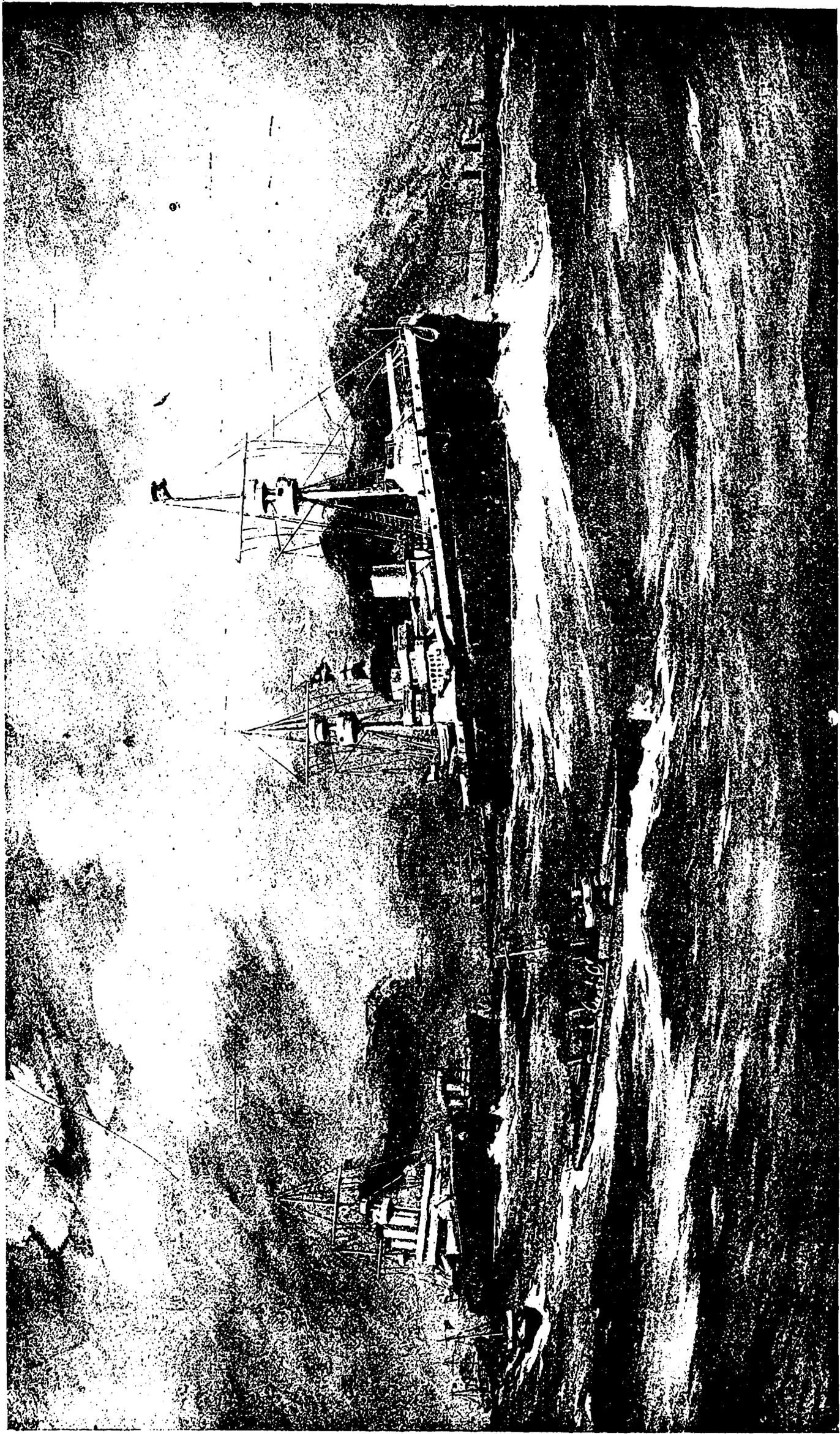
VUE A VOL D'OISEAU DE PORT ET DE LA BAIE DE SANTIAGO.

ÉCHOS DE LA GUERRE HISPANO-AMÉRICAINÉ

Patricio.

Emperador Carlos V.

Rapido.



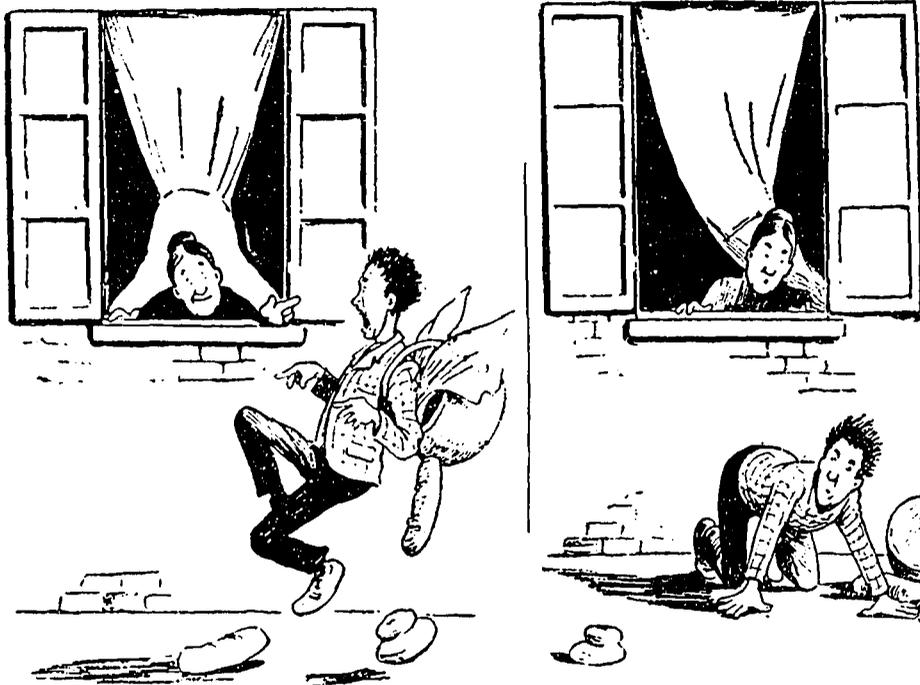
Patricio - Caracassal

1906

1906 - 1906

LA FLOTE DE L'AMIRAL CAMARA SORTANT DE FORT SAID.

ILLUSION D'OPTIQUE



I  
 La dame de la maison.—Ah, c'est vous le nouveau garçon boulanger. Laissez le pain près de la porte de la cuisine, là, derrière la maison. Je suis occupée à mon lavage... Mais, bon Dieu, qu'avez-vous donc ?

II  
 Le garçon boulanger.—Excusez-moi, madame, mais j'ai cru que vous alliez me sauter sur les épaules, comme la demoiselle gymnaste du Parc Söhmer.

LES NUITS

Viens ! nous te montrerons nos nuits... nos nuits sans voiles !  
 Où Dieu laisse tomber par des milliers d'étoiles  
 Sur l'Arabe assoupi son regard indulgent...  
 Tu goûteras, pensif, cette haleine embaumée  
 Qui berce l'oranger, et qui sort, parfumée,  
 De son feuillage obscur semé de flurs d'argent !

Tu vogueras, sans bruit sur la mer endormie,  
 Comme un ami, muet sur le sein d'une amie...  
 Et pendant que ton front s'appuiera sur ta main,  
 Sur l'abîme tout noir la rame promenée  
 Nègrènera dans l'ombre, en joyeuse traînée,  
 Les perles du phosphore aux cascades sans fin !

CH. MARIE LEFÈVRE.

LES TROIS VERNET

En visitant l'exposition des trois Vernet, mon confrère Arnolphe m'a raconté une vieille historiette, d'une bien jolie naïveté.

Un jour, Horace Vernet était allé installer son chevalet sur une place où des soldats étaient en train de manœuvrer. Et il s'amusait à reproduire sur la toile la scène qui se déroulait sous ses yeux.

Pendant une des pauses, un tout jeune soldat s'approche curieusement du peintre, se plante derrière lui et le regarde travailler avec un vif intérêt.

—Eh bien, mon garçon, lui dit Horace Vernet, qu'est-ce que tu fais là ?

—Je regarde toutes ces belles choses que vous peignez.

—Ah !... Et, dis-moi, qu'est-ce que tu en penses ?...

—Je pense que je voudrais bien que vous me fissiez mon portrait...

—Tu n'es pas dégoûté !...

—Seulement, j'ai peur de ne pas avoir assez d'argent pour vous payer.

—Ah !... tu voudrais me payer ?...

—Oui... voyons, est-ce que trente sous, ça sera dans vos prix ?...

—Trente sous !... mais tout à fait... Allons, colle-toi là et ne bouge plus !

Et en quelques coups de pinceau, Horace Vernet plante sur la toile un magnifique fantassin, très ressemblant et d'une superbe allure.

—Eh bien, es-tu content ?

—Très content, monsieur, monsieur... Voici vos trente sous...

Le fantassin paye et s'en va retrouver ses camarades, son portrait sous le bras. Il le leur montre et tous s'extasient. Pourtant lui se gratte la tête d'un air mécontent.

—Mon Dieu, oui, c'est ressemblant... mais je suis sûr qu'en insistant un peu, j'aurais pu l'avoir pour vingt sous.

EN TRANSQUESTION

L'avocat (sèchement).—Voyons, témoin, ne savez-vous pas faire la différence entre un cheval et un âne ?

Le témoin.—Je vous assure, monsieur, que je ne vous prendrai jamais pour un cheval.

IL N'Y EN A PAS

Le professeur.—L'astrologie nous apprend qu'une fille naissant en janvier, sera prudente et bonne et qu'elle aimera beaucoup la toilette. Si c'est en février, elle aura bon cœur, sera fidèle à ses amitiés mais elle affectionnera la toilette. Si c'est en mars, elle sera frivole et aimera beaucoup la toilette. Née en avril, elle sera inconstante, très fière, et aimant beaucoup...

Mlle Envisite (interrompant).—Mais, monsieur, pour qu'une fille n'aime pas la toilette, dans quel mois faut-il donc qu'elle naisse ?

Le professeur.—Je n'en connais pas, mademoiselle.

IL NE LE CONNAISSAIT PAS

Freddie.—N'est-ce pas, papa, que c'est lâche de battre un petit garçon qui est plus petit que vous ?

Le papa.—Oui, mon enfant.

Freddie.—Tu serais un bon petit papa si tu écrivais un mot à mon professeur là dessus. Je ne pense pas qu'il considère ça !

FIN DIPLOMATE

La dame de la maison (à un tramp qui lui demande l'aumône).—Comment se fait-il qu'un grand et fort homme comme vous ose demander la charité. Ça ne vous fait pas honte ?

Le tramp.—Jamais, madame, car ce genre de profession est le seul par lequel un monsieur comme moi puisse s'adresser, sans introduction préalable, à une jolie dame comme vous.

Il paraît qu'il a eu quelque chose.

DEUX ET DEUX NE FONT PAS QUATRE

Le pauvre Pierre, dans le besoin, demande à son riche ami Paul de lui prêter deux francs. "Volontiers ! dit Paul, voici 40 sous, mais tu me les rendras au carré. Les affaires sont les affaires !" — entendu ! Huit jours après, Pierre vient pour payer sa dette : "Deux fois deux francs font quatre francs (2 x 2 = 4), voici tes quatre francs !" Mais Paul n'entend point de cette oreille : "Quatre francs ! mais ce n'est pas mon compte ! C'est quarante sous que je t'ai prêtés : or, quarante sous au carré, cela fait seize cents sous ! (40 x 40 = 1600) C'est donc quatre-vingts francs qu'il me faut !"

Et il n'y a pas à tortiller, l'opération est sans réplique. Fiez-vous donc aux sciences exactes !

LE LANGAGE DU PAPIER

Julie.—Je voudrais bien connaître la raison pourquoi tu emploie, pour ta correspondance amoureuse, deux sortes de papier à lettres ?

Clémence.—Quand j'écris à Arthur je ne me sers que de papier rouge et cela veut dire amour ; quand j'écris à Alfred, j'emploie du papier bleu et cela veut dire fidélité.

???

Elle.—Quand tu m'as épousée, tu m'as dit que tu étais très bien.

Lui.—Je l'étais aussi, mais je ne le savais pas.

IL ÉTAIT JALOUX



Louiset.—Ernestine, il faut que je te le dise, je ne puis souffrir plus longtemps que tu carresse ainsi ton chien.

Ernestine.—Pourquoi donc, Louiset ?

Louiset (fermement).—Je suis jaloux de lui et ne puis supporter de voir ça plus longtemps. Choisis entre lui et moi et si tu l'aime mieux que ton Louiset, je m'enfuirais si loin, si loin, que tu ne me reverras de ta vie.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

Commencé dans le numéro du 23 Avril 1898

## FANCHON LA VIELLEUSE

QUATRIÈME PARTIE

SIMONE DE BEAUCHAMP

IV

(Suite)



L'armée française épuisée, battait en retraite. (P. 21, col. 1, No 7.)

Nos soldats n'étaient pas tous prêts au combat, loin de là ; beaucoup, en manches de chemise, lavaient leur linge ou fourbissaient leurs baïonnettes.

Les pièces d'artillerie ne se trouvaient pas en position, les équipages étaient dételés.

Jamais, depuis le commencement de cette campagne où nous étions sans cesse surpris, attaqués à l'improviste, écrasés, sans pouvoir toujours nous défendre, surprise pareille n'avait été vue !

Les prussiens ont dit depuis qu'en apercevant de loin, dans ce bas fond, ce fourmillement humain, ils avaient d'abord cru à une foire de village, à un rassemblement de paysans.

Comment se douter que les généraux français leur rendraient la victoire si facile ?

Le premier obus prussien causa une stupeur dans le camp français.

On court aux armes, on rompt les faisceaux, les bataillons se forment en hâte et se replient en désordre.

L'artillerie allemande ouvre un feu continu, écrasant, et une véritable pluie d'obus tombe au milieu de ces masses humaines qui sont des régiments français.

Trois régiments de ligne, le 11e, le 46e et le 68e, suivis du 4e bataillon de chasseurs à pied, s'établissent aussitôt sur les hauteurs et, ouvrant un feu à volonté, rejettent dans les bois les Prussiens qui débouchent en avant du village.

Des bois alors sortent des volées de mitraille, tandis que de nouveaux régiments ouvrent un feu terrible contre nos soldats.

Et point d'artillerie pour répondre à l'artillerie allemande !

Il a fallu harnacher les chevaux, atteler les pièces, les sauver d'abord avant de les mettre en position.

Alors l'ennemi sort en foule, avec ses hurras habituels, des bois d'où il nous foudroie.

Des bataillons français s'élancent à la baïonnette pour arrêter la marche des Allemands.

Ceux-ci, n'attendant pas la charge à l'arme blanche, accueillirent les nôtres par une fusillade épouvantable.

Il faut reculer, battre en retraite. L'ennemi, sur la gauche de l'armée, tourne nos troupes et les rejette sur Mouzon.

Le centre est enfoncé par les Bavarois. La retraite est une déroute.

A travers les taillis, passent les coups de sifflet des officiers allemands, et les balles des tirailleurs, couchés derrière les arbres, jettent le désordre dans les rangs confondus de ce corps d'armée qui n'est plus qu'une foule.

Le soir vient. Un régiment de cavalerie, le 5e cuirassiers, du 12e corps, s'élanche, dans une charge à fond, sur l'ennemi qu'il veut contenir.

L'artillerie allemande le mitraille.

Quelques bataillons solides, un entre autres, du 30e de ligne, protège la retraite et, jusqu'à six heures du soir, paralyse par son attitude énergique, son feu multiplié, les dernières attaques de l'ennemi.

Quand cette poignée de braves soldats, se relevant de leur position de tirailleurs à genoux, traversèrent la Meuse, le soir venu, ils n'avaient plus une cartouche.

Les quatre-vingt-dix cartouches d'ordonnance était brûlées, et tous les coups avaient parté, sur les colonnes ennemies, en pleine chair.

Pendant ce temps, le corps du général Félix Douay (le 7e) arrivait sur le champ de bataille, essayant d'arrêter le mouvement débordant des Prussiens.

L'infanterie de marine du 12e corps (Lebrun) défend aussi le passage de la Meuse avec une intrépidité superbe.

Mais c'en est fait : la journée est perdue !

L'armée toute entière reçoit l'ordre de se replier sur Sedan par Carignan et Bréville, sur la rive gauche de la Chiers.

Déjà des régiments entiers, poussés par la défaite jusque sur le territoire belge, avaient été forcés de déposer les armes entre les mains des soldats de ce peuple neutre dont le cœur battait au spectacle de l'écrasement d'une nation qui l'aime et qu'il aime aussi.

Les routes étaient pleines de fuyards ; des compagnies erraient, perdues dans les bois.

Certains régiments du 5e corps n'étaient plus que des bandes.

Le général de Wimpffen, venu d'Oran et arrivé ce même jour, 30 août, à Mézières, à huit heures du matin, se heurta contre cette cohue de soldats qui était justement le corps d'armée qu'on lui donnait à commander.

— Je me hâtai, dit le général, de descendre dans la plaine pour arrêter ce désordre et interpeller ces fuyards.

— J'eus de la peine à me faire comprendre. En vain je leur criais :

— " Mais, malheureux, regardez donc derrière vous, le canon de l'ennemi est encore loin ; vous n'avez rien à redouter.

" Ils ne m'écoutaient pas dans leur course haletante.

" Je réussis enfin à en arrêter quelques-uns et à les rassurer tant bien que mal. Peu à peu, cet exemple fut suivi. . . "

Le spectacle de cette débâcle devait cruellement serrer le cœur de ce général venu d'Afrique pour y assister. Aussi bien, sa déposition devant l'histoire a-t-elle la valeur d'un témoignage écrasant :

" Des voitures de bagages de tous les corps, dit-il, commençaient à s'agglomérer sur la route, ne sachant où se rendre.

" Je donnai l'ordre à des gendarmes, qui se trouvèrent sous ma main, de les faire marcher le plus rapidement possible. . . "

" Au moment où j'étais occupé à mettre un peu d'ordre partout, des équipages de la maison de l'empereur débouchèrent près de moi, prétendant que tout le monde devait s'arrêter pour leur livrer passage."

" Je leur intimai l'ordre formel de profiter de la bonté de leurs attelages pour enfilez bien vite un chemin de traverse sur la droite."

Pendant ce temps, que faisait l'homme dont l'intérêt dynastique avait amené sur nous tous ces désastres ?

Le matin, à Raucourt, il avait traversé Mouzon, faisant arrêter tous les mouvements de troupe, d'artillerie, d'équipages qui encombraient la route, et il s'était retiré sur l'autre rive de la Meuse, gagnant à travers bois une ville qu'il aperçut du haut d'une colline et qu'il désigna à un habitant du pays, en lui demandant :

— C'est Montmédy, n'est-ce pas ?

— Non, sire, c'est Carignan, répondirent aussitôt les officiers d'état-major empressés.

Un témoin oculaire de ces journées douloureuses a donné sur l'état d'esprit des renseignements précis.

Il a vu de près les principaux acteurs de ce drame et on ne peut douter de sa véacité.

Mac-Mahon était inquiet, troublé, comme un homme qui marche presque sûrement, et sans que sa volonté ou son énergie l'en puisse détourner, vers un but fatal.

L'empereur affectait toujours son calme impassible. Il avait

envoyé son fils à Mézières, et, tandis que se livraient ces terribles batailles, il fumait.

On le vit toujours fumant, roulant sa cigarette.

Pendant qu'on détruisait le 5<sup>e</sup> corps à Beaumont, l'empereur étendu sur l'herbe avec son état-major, écoutait, passif et comme indifférent, le bruit du canon qui lui venait par-dessus les bois.

Il semblait que ce fataliste conspirateur laissât faire le destin. Peut-être avait-il foi dans son étoile et croyait-il que la fortune lui reviendrait en demeurant ainsi immobile, vautré à terre et rêvant.

Le général de Failly fut destitué, le général de Wimpffen lui succéda dans le commandement du 5<sup>e</sup> corps.

Celui-ci, vieux général d'Afrique et d'Italie, ancien colonel des tirailleurs algériens, commandant la province d'Alger, avait, au début de la guerre, demandé un commandement qu'on ne lui avait pas accordé.

Réduit à suivre de loin les opérations militaires, il en avait maintes fois deviné le fatal résultat, et il en déplorait le début en redoutant la chute.

Le général de Wimpffen était connu pour sa bravoure superbe en Italie.

Parti de Trecate, le matin de la bataille de Magenta, avec la brigade des grenadiers de la garde (2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> régiments), il avait lancé ses soldats à l'attaque de Biffalora et, l'épée à la main, payant de sa personne, il avait été blessé en disputant pendant plusieurs heures la position à l'armée autrichienne.

M. de Wimpffen arriva à Sedan dans la nuit du 30 août, avec les débris du 5<sup>e</sup> corps.

Le lendemain, il inspectait le camp et, après avoir vu le maréchal qui le reçut assez froidement, il se présenta à l'empereur.

Napoléon n'était plus le flegmatique personnage de la veille. Les larmes qu'il avait déjà versées à Metz lui remontaient aux yeux.

— Mais, général, dit-il, expliquez-moi donc pourquoi nous sommes toujours battus et ce qui a pu amener la désastreuse affaire de Beaumont ?

Il ajouta :

— Hélas ! nous sommes bien malheureux.

Il eût pu dire : " bien coupables ".

La pauvre armée française laissait déjà 20 canons, 11 mitrailleuses et 700 prisonniers entre les mains de l'ennemi ; les Prussiens et les Saxons refoulaient encore nos soldats, par Carignan, jusqu'à Douzy et Villezs, près de Sedan, tandis que vers Mézières l'armée du Prince royal leur coupait la retraite du côté de cette place forte, et que les Bavares se massaient devant Bazeilles.

Le soir du 31 août, notre armée était absolument entourée, et le cercle formé autour de Sedan était complet.

Rien n'avait arrêté d'ailleurs la marche de l'ennemi, qui avait pu passer la Meuse sur des ponts minés que nous n'avions pas eu la précaution de faire sauter.

Pour sauver l'armée, il eût fallu que, pendant la nuit du 30 août et le matin du 31, notre mouvement de retraite sur Mézières eût été exécuté.

Alors, certes, nous avions le temps de nous retirer sur cette place forte et d'accepter la bataille dans d'autres conditions.

Mais, dans la journée du 31, par une incurie nouvelle, à l'heure où l'empereur se désolait sans prendre un parti et où le maréchal prenait ses dispositions pour s'ouvrir un passage le lendemain, 80,000 Allemands passaient la Meuse, entre Donchéry et Dom-le-Mesnil et nous coupaient absolument la route de Mézières.

Il était à peu près quatre heures de l'après-midi.

A cette heure, une seule route était libre, la route de Belgique, celle qui part du dernier village frontière, la Chapelle, et va vers Bouillon, à travers bois.

Le général de Wimpffen, qui devait commander un corps d'armée, n'avait été mis, ni par l'empereur ni par le maréchal, au courant des opérations qu'on allait tenter le lendemain.

Pour défendre la position de l'armée ou pour s'ouvrir un passage jusqu'à Mézières à travers les lignes prussiennes, le 7<sup>e</sup> corps (celui du général Douay) avait été placé dans ces grands bois de la Garenne qui couronnent de leurs taillis la hauteur la plus élevée du pays.

De là-haut, on domine Sedan, qu'on aperçoit sur la gauche, enfoncé près de la Meuse ; le calvaire d'Illy se dresse à la sortie du bois.

Le 5<sup>e</sup> corps (Wimpffen) et le 1<sup>er</sup> (Ducrot), placés sur la hauteur qui domine le fond de Givonne, occupaient le centre, tandis que le corps du général Lebrun (12<sup>e</sup>) défendait la droite, et que l'infanterie de marine, postée à Bazeilles, s'appêtait à disputer cette petite ville à l'ennemi.

Le 1<sup>er</sup> septembre, à quatre heures et demie du matin, par un temps de brouillard épais, l'action décisive, qui devait si durement influencer sur la destinée de la France, s'engageait vers Bazeilles, avec une intensité singulière.

Les Bavares attaquaient l'infanterie de marine qui ripostait vigoureusement et avec un avantage marqué. En même temps, l'attaque se prolongeait vers Givonne.

Les troupes du général Ducrot avaient à lutter contre des forces considérables, des fantassins appuyés par une forte réserve de cavalerie saxonne, et pliaient sous le feu de l'artillerie allemande, lorsque auprès d'un peuplier qu'on montre encore, un obus vint frapper le commandant en chef de l'armée, le maréchal de Mac-Mahon, enlevant la croupe de son cheval et lui labourant les reins.

On emporta le maréchal, et, sur son ordre, le général Ducrot prit le commandement de l'armée.

Le général de Wimpffen, qui avait en poche sa commission du ministre de la guerre l'appelant au commandement en chef, au cas où Mac-Mahon serait tué ou blessé, n'apprit qu'une heure plus tard que le général Ducrot commandait.

Le général Ducrot voulait, joignant ses troupes à celles du général Douay qui combattaient en avant des bois de la Garenne, tenter une vigoureuse trouée sur Mézières, en descendant les hauteurs et en se précipitant sur Illy.

Il comptait enfoncer les corps d'armée prussiens massés devant le général Douay à Saint-Menges et à Flégneux, mais le général de Wimpffen, averti que les forces de l'ennemi devant Metz s'élevaient à plus de 80,000 hommes, voyant d'ailleurs que les troupes, au lieu de se lancer sur Illy, se rapprochaient instinctivement vers l'ancien camp, sous le canon de Sedan, fit acte de général en chef, montra sa nomination, donna ordre aussitôt au général Ducrot de reprendre ses positions, et envoya au général Lebrun, qui combattait à Bazeilles, toutes les troupes dont il put disposer pour accentuer le succès que nous obtenions sur notre droite.

Il était alors neuf heures du matin. De Wimpffen, parcourant le champ de bataille, rencontra l'empereur qui revenait des hauteurs de Bazeilles.

Napoléon, un moment placé sous le feu de l'ennemi, avait eu là un officier d'ordonnance, le capitaine d'Haudecourt, tué non loin de lui.

Mais il s'était bientôt éloigné de ce coin du champ de bataille où notre brave division d'infanterie de marine combattait héroïquement sous un feu meurtrier, et lorsqu'il rencontra le général de Wimpffen, près du fond de Givonne, il allait pacifiquement déjeuner.

Le général de Wimpffen, durant tout ce jour, ne devait manger qu'une carotte arrachée dans un champ, et des milliers de soldats n'allaient prendre aucun repas.

Mais Napoléon avait fait.

En apercevant de Wimpffen, l'empereur lui demanda des nouvelles de la bataille.

— Sire, répondit le général, les choses vont bien, nous gagnons du terrain.

Et Napoléon lui ayant fait observer que l'ennemi montrait des forces considérables sur notre gauche, vers Illy, de Wimpffen ajouta :

— Nous allons d'abord nous occuper de jeter les Bavares à la Meuse ; puis, avec toutes nos troupes, nous ferons face à notre nouvel ennemi.

Les aides de camp de l'empereur ont depuis, dans des lettres semi-officielles et toutes à la louange de leur maître, essayé de faire prendre les paroles du général comme une bravade imprudente, et voulurent montrer que le salut de l'armée était dans cette trouée de Mézières que M. de Wimpffen regardait comme impossible.

Les rapports des Allemands donnaient pleinement raison à la tactique de de Wimpffen contre celle de Ducrot.

En effet, Ducrot voulait percer la droite de l'armée allemande et se précipiter sur Illy ; mais les généraux prussiens ont écrit eux-mêmes que cette retraite, commencée à sept heures et demie, leur avait donné à espérer d'avoir l'armée française prisonnière vers neuf heures du matin, et qu'ils avaient été fort surpris de notre retour offensif, et surtout de notre résistance prolongée jusqu'à la nuit.

Or, qu'était-ce que ce retour offensif sinon le plan que de Wimpffen mettait à exécution et qui était celui-ci : dégager d'abord la droite de l'armée française en écrasant les Bavares avec des forces considérables, puis se retourner brusquement contre les assaillants ?

Au pis aller, pensait le général, l'armée s'ouvrirait un passage sur Carignan, car, de ce côté, les Bavares, décimés depuis le matin par l'infanterie de marine, ne pouvaient offrir une victorieuse résistance, et on éviterait du moins un désastre plus grand et la honte d'être cerné et pris comme dans un étou.

Toute la préoccupation de de Wimpffen, comme celle de Ducrot, a été, dans cette journée, d'éviter une capitulation ; mais, en ordonnant la trouée sur Carignan, de Wimpffen attaquait un point beaucoup plus faible de l'ennemi, et rendait la réussite du mouvement plus probable.

Il était d'ailleurs assez difficile de se mouvoir sur ce champ de bataille labouré d'obus, couvert de projectiles, balayé depuis le petit jour par 400 pièces de canons ennemies.

Tandis que la garde prussienne manœuvrait de façon à nous fermer, vers La Chapelle, le chemin de Belgique, les batteries allemandes faisaient sur les plateaux que nous occupions des feux continus et convergents.

Les ravages faits par les obus éclatant dans nos rangs étaient vraiment épouvantables. Sous cette grêle dont la projection était sans cesse rectifiée par les tirailleurs allemands, les bataillons avaient ce remous sinistre qui est comme un avant-coureur de la défaite.

Frappés à des distances inconnues par des ennemis invisibles, les troupes démoralisées voyaient avec rage tomber sur elles ces projectiles percutants qui broyaient les crânes et ouvraient les entrailles.

Cette tuerie sinistre, contre laquelle l'héroïsme ne pouvait rien, allumait dans tous les yeux des soldats la colère.

Notre artillerie, inférieure comme portée à l'artillerie allemande, répondait de son mieux ; mais, outre que nos obus n'atteignaient toujours pas l'ennemi et que beaucoup éclataient prématurément, le nombre des pièces ennemies était triple du nôtre.

Nous étions écrasés.

Les troupes du général Félix Douay, en position dans les bois de la Garenne, étaient comme fauchées par un feu terrible.

Les obus enfonçaient les escadrons ; la cavalerie ne pouvait se mettre en ligne, les fantassins eux-mêmes pliaient.

Dans ces taillis épais, dans ces bois profonds et verts, la mort était partout, et les cadavres tombaient sous les feuilles et les branches d'arbres coupées par la mitraille.

En dix minutes, l'artillerie allemande démontait trois batteries d'artillerie que nous établissions de côté pour protéger le corps d'armée.

Nos mitrailleuses, à ces distances de 3 à 4 kilomètres, devenaient inutiles.

Sur le champ de bataille, on en voyait, le lendemain, toutes neuves, n'ayant encore point servi, et broyées, les roues brisées par quelque obus ennemi.

Le plus épouvantable, c'est que les feux de cette artillerie puissante se rapprochaient de plus en plus et formaient autour de notre armée comme un cercle de mort plus étroit d'heure en heure.

On apercevait déjà, au loin, couchés ou assis devant leurs batteries, les bataillons allemands, prêts à s'élaner sur nos soldats lorsque leurs canons auraient achevé de mettre le désordre dans nos rangs.

Wimpffen, éperdu, n'ayant pas un officier d'état-major à sa disposition, — l'état-major de Mac-Mahon était, le croira-t-on ? rentré à Sedan depuis le matin, à la suite du Maréchal blessé, — Wimpffen regardait, du haut de ces collines, le champ de bataille où l'ennemi allait nous envelopper.

Partout, dans ces bois, sur ces coteaux, la mort, le désespoir, l'égarément, la défaite.

Ducrot, repoussé de Givonne, se rapprochait des bois de la Garenne ; Douay, écrasé, restait sur ses positions balayées par l'artillerie allemande ; le 5e corps combattait çà et là, désorganisé depuis Beaumont.

Seul, le corps du général Lebrun avait l'avantage vers Bazeilles, ou du moins tous les efforts de l'ennemi n'avaient pu l'entamer, et les soldats de l'infanterie de marine, postés dans les maisons, refoulaient sous leur fusillade les Bavares, qui pliaient.

Maison par maison, pierre par pierre, Bazeilles était défendu. Dans le parc, derrière le village, le massacre fut épouvantable.

Il fallut envoyer aux soldats de Von der Tann des troupes de l'armée du prince de Saxe, le régiment prussien de Magdebourg, le 4e bataillon des chasseurs prussiens et une batterie nouvelle, pour leur permettre de soutenir le combat.

C'était sur ce point que Wimpffen voulait échapper à l'ennemi. La route de Stenay pouvait nous être ouverte.

Par Carignan, on pouvait gagner Montmédy. Le général donna ordre au général Lebrun de tenter l'opération. Il lui enverrait bientôt toutes les troupes dont il pourrait disposer.

Ordre est donné à Douay de couvrir le mouvement, à Ducrot de marcher sur la Moncelle près de Bazeilles, à la division Lespart (du 5e corps) de se lancer sur le même point.

A la même heure, le général écrit à l'empereur, enfermé dans Sedan, ce billet qu'il fait porter en double expédition par deux officiers d'état-major.

« Sire,

« Je me décide à forcer la ligne qui se trouve devant le général Lebrun et le général Ducrot, plutôt que d'être prisonnier dans la place de Sedan.

« Que Sa Majesté vienne se mettre au milieu de ses troupes ; elles tiendront à honneur de lui ouvrir un passage.

« Une heure un quart, 1er septembre.

« DE WIMPFEN. »

Mais à cette heure même, le général Ducrot pliait devant le feu d'artillerie prussienne, et des tirailleurs prussiens, repoussés d'abord par nos soldats, commençaient à apparaître près du calvaire d'Illy, à la lisière du bois de la Garenne.

Depuis onze heures, nos troupes avaient supporté avec un héroïsme furieux les décharges épouvantables des canons d'acier.

Lorsque, l'artillerie prussienne ayant fini son rôle, l'infanterie

s'ébranla pour enfoncer notre gauche, le général Ducrot, voulant l'arrêter, donna ordre au général Marguerite, qui se tenait en réserve dans une clairière du bois avec sa division, de charger l'assaillant en balayant d'abord l'ennemi de front, puis, le sabrant, en le prenant de flanc.

Le général Marguerite enleva ses cavaliers, et, chargeant à leur tête, dispersa les premières lignes ennemies et se heurta contre les fantassins formés en carrés et qui foudroyèrent, à cent cinquante pas, ces escadrons lancés au galop.

Nos cavaliers, broyés par le feu, tournent bride pour revenir bientôt à la charge. Ils se reforment et s'élancent avec la furie superbe de leurs compagnons de Froeschwiller. Beaucoup avaient pris part à cette terrible bataille.

On dit que, suivant le combat des hauteurs de Fresnois, le roi Guillaume, en voyant cette ligne de cavaliers français venir se heurter sans cesse, avec un acharnement superbe, contre la ligne noire des fantassins allemands, et disparaître dans la fumée de la fusillade pour reparaître, brisés et éclaircis après la décharge, ne put s'empêcher de s'écrier, en parlant de ces soldats que les siens fusillaient presque à bout portant : « Oh ! les braves gens. »

Cette furieuse charge repoussée, l'infanterie prussienne aborda nos fantassins et, soutenue par une batterie de 4 qui avait gravi le coteau, elle emporta le calvaire d'Illy.

C'est alors que M. de Galiffet, qui, après la blessure mortelle du général Marguerite, avait pris le commandement de la division de cavalerie, s'élança de nouveau sur les assaillants et, dans une dernière charge, d'une bravoure désespérée, sabra les Prussiens qui foudroyaient ses héroïques cavaliers.

Après cet effort suprême, tout était dit de ce côté du champ de bataille.

L'armée battit en retraite, sous les obus.

Le général Ducrot, l'épée à la main, ramène ses soldats au feu par trois fois.

Par trois fois, les projectiles ennemis sèment le massacre dans leurs rangs confus. Alors, la rage s'empare des uns, l'effarement des autres. Tandis que de vieux officiers ramassent des chassepots pour se battre en soldats, leurs compagnies se débloquent et se replient sur le vieux camp dans la direction de Sedan.

Ils se sentent vaguement abandonnés, livrés à une volonté hésitante. Ils n'ont vu depuis le matin ni Mac-Mahon, qu'ils croient mort, ni l'empereur, qu'ils croient en fuite.

Le désespoir les prend et ils s'engouffrent, ils s'entassent dans les rues de Sedan, sur ses places, aux pieds de la statue de celui qui fut Turenne.

La bataille était perdue, mais on pouvait encore sauver l'honneur.

Oui, Napoléon pouvait, suivant le conseil mâle et désespéré de Wimpffen, rallier autour de lui ses derniers soldats et, marchant sur Bazeilles, s'ouvrir un passage sur Carignan, ou mourir en combattant une dernière fois.

Destinée héroïque qui ne tenta pas cet aventurier couronné.

La réponse qu'il fit au billet du général Wimpffen fut le drapeau blanc de la capitulation hissé sur les remparts, le drapeau blanc, le torchon, comme disaient les vieux soldats avec rage.

Pendant une heure, de Wimpffen attendit cette réponse. Il avait à la tête de 5 ou 6 000 hommes de troupes, fantassins de la marine, bataillons de zouaves, soldats du 47e de ligne, tenté un dernier effort, et, à travers bois, sous le feu de l'ennemi, franchi les jardins des environs de Givonne, lorsque, ne trouvant pas de ce côté les troupes du 5e corps et le 12e (Lebrun) qu'il y cherchait, il se dirigea vers Balan, tout près de Sedan, comptant les y rencontrer.

C'est là qu'il apprit, par un officier de la maison de l'empereur, que le drapeau blanc flottait sur les remparts. Alors, une vigoureuse et patriotique colère s'empara du général.

On lui tend une lettre de l'empereur lui ordonnant de capituler :

« — Je ne reconnais pas à l'empereur le droit d'arborer le drapeau parlementaire. Je refuse de négocier.

Il ne lit même pas la lettre, il se précipite dans la ville, parvient jusqu'à la place de Turenne, et, s'adressant aux soldats de toutes armes qui sont là :

« — Voulez-vous rendre vos armes ? demeurer prisonniers ? Non ! Eh bien, suivez-moi et ouvrez-vous un passage en bousculant l'ennemi !

Malgré le drapeau blanc qui flotte et qui enlève la décision au plus grand nombre, jette le trouble dans cette armée, le général réunit cependant autour de lui près de 2 000 hommes de tous les corps ; cavaliers, fantassins, hussards, zouaves, chasseurs à pieds, turcos, auxquels se joignent des mobiles et jusqu'à de courageux habitants de Sedan, et cette poignée de soldats, préférant la mort à la défaite, s'en vont, traînant deux canons avec eux, sauver leur renom ou mourir.

On a traité d'héroïque folie la lutte désespérée du général Wimpffen. Oui, c'était folie qu'un pareil sacrifice dans un temps où la suprême sagesse consistait non pas à braver la fortune, mais à cour-

ber l'échine devant elle, et à jouer non le rôle du chêne, mais celui du roseau.

C'était folie que de marcher au combat à l'heure où on ne pouvait sauver que la réputation de la pauvre France.

Mieux valait céder son épée au vainqueur pour la tirer après, en un jour de conspiration nouvelle contre sa patrie. Cela était plus sage, paraît-il.

Le général de Wimpffen n'eut point cette sagesse, et ce sera son éternel honneur.

A côté de lui combattait le général Lebrun. On ne doit oublier personne.

Vers six heures du soir, Wimpffen rentra à Sedan, navré, ayant refusé deux fois de se rendre auprès de l'ennemi pour traiter, comme le voulait Napoléon.

En rentrant dans le petit hôtel où il était descendu, le général écrivit aussitôt une lettre où il donnait sa démission de commandant en chef.

Il était sept heures et demie. Vers huit heures, l'empereur répondait :

« Général,

« Vous ne pouvez donner votre démission lorsqu'il s'agit encore de sauver l'armée par une honorable capitulation. Je n'accepte donc pas votre démission.

« Vous avez fait votre devoir toute la journée, faites-le encore. C'est un service que vous rendrez à votre pays.

« Le roi de Prusse accepte l'armistice et j'attends ses propositions.

« Croyez à mon amitié.

« NAPOLÉON. »

Le roi de Prusse avait, en effet, accepté la proposition, non pas d'armistice mais de capitulation, faite par l'Empereur (qui n'avait aucun droit à le faire, étant déchu du commandement en chef), Napoléon lui avait adressé son aide de camp, le comte Reille, porteur de cette lettre historique mais mensongère : *« N'ayant pu mourir à la tête de mes troupes, je dépose mon épée aux pieds de Votre Majesté. »*

Le roi Guillaume avait alors envoyé à Sedan un lieutenant-colonel bavarois, grand, maigre et blond, portant des lunettes d'or, qui était le lieutenant-colonel de Bronsart.

M. de Bronsart avait à peine fait une centaine de pas, lorsqu'un obus, parti des lignes prussiennes, vint tomber à dix mètres de lui.

Il eut un tressaillement, et, se tournant vers les officiers français qui l'accompagnaient :

— Messieurs, je vous demande mille pardons ; c'est une impolitesse que nous faisons là. Nos batteries n'ont certainement pas vu le drapeau blanc. C'est incroyable !

Cette *impolitesse* avait coûté la vie à deux pauvres diables, et comme on les emportait sur quatre fusils :

— Ah ! mille pardons ! répétait-il en continuant sa route.

C'est M. de Bronsart qui avait transmis au roi de Prusse l'offre de capituler de Napoléon III.

Tout d'abord de Wimpffen, bien décidé à ne point signer une capitulation au bas de laquelle Louis Bonaparte devait apposer son nom, voulut refuser d'entrer en pourparlers ; mais, songeant au sort de la pauvre et admirable armée qui, si mal conduite, venait de se battre avec un si grand courage, il se décida à accepter la tâche douloureuse qui lui incombait.

Il se rendit chez l'empereur.

La cour de la résidence était encombrée de gens de la maison impériale.

Le général demanda à parler à l'Empereur.

On lui répond que c'est impossible, Sa Majesté étant en conférence avec le prince impérial.

Or, celui-ci était depuis deux jours à Mézières.

Le général se fâche, élève la voix. On l'introduit enfin auprès de Napoléon, qui lui donne l'ordre de se rendre au quartier général allemand.

Il y trouva MM. de Bismark et de Moltke. Le général de Castelnau, aide de camp de l'Empereur, l'accompagnait, ayant pour mission de demander pour Napoléon personnellement les conditions les moins défavorables.

M. de Wimpffen se montra très patriote et très digne, demandant pour ses troupes les conditions des garnisons de Mayence, de Gènes et d'Ulun.

M. de Bismark s'en tint à cette dure condition :

*L'armée française déposera les armes et sera conduite en Allemagne.*

Froid, sévère et laissant tomber mot à mot ces paroles de ces lèvres minces, le vieux de Moltke, ridé, crispé, implacable, ajoutait que, sinon, le feu recommencerait le lendemain, à six heures.

— Toute résistance est impossible, ajouta-t-il, vous n'avez pas de vivres, vos munitions sont épuisées, votre armée est décimée, notre artillerie est en batterie autour de la ville et peut anéantir vos troupes avant qu'elles n'aient eu le temps d'opérer le moindre mouvement.

Tandis que le général parlementait, quelques compagnies de turcos et une partie du 3e zouaves, trouant l'armée ennemie, se groupant autour du drapeau, s'ouvrit à coups de baïonnette un passage jusqu'à la frontière.

Ce détachement héroïque, gagnant Rocroi par la Belgique, devait combattre encore au siège de Paris.

Jacques et Georget étaient parmi ceux-là. Ni l'un ni l'autre n'étaient blessés.

V

Mme de Beauchamp, après le désastre de Sedan, l'écrasement de notre armée, conçut une telle haine contre les Allemands que leur vue seule lui donnait des douleurs au cœur.

Malgré sa répugnance, elle se décida à écrire au général commandant en chef l'armée d'investissement de Metz.

Elle le suppliait de donner l'ordre au général Von Browstein, qui avait choisi son château comme quartier général, de chercher une autre demeure.

Elle expliquait et justifiait cette demande par sa situation de veuve vivant seule avec sa fille, et terminait ainsi :

« J'ose espérer, Excellence, que vous aurez pitié de deux femmes seules, sans appui, entourées, jour et nuit, de soldats, de cris, de chants, de spectacles honteux dont ma fille et moi souffrons cruellement. »

Elle ne reçut pas de réponse ; mais, quelques jours après, les Prussiens quittaient le château.

Quel soupir de soulagement exhalèrent la mère et la fille lorsque le dernier casque à pointe disparut.

Le lendemain, un jeune officier prussien, grand, blond, les yeux verdâtres, le regard dur et fixe, apportait à Mme de Beauchamp un papier de la « commandature » ; en échange de l'hospitalité qu'elle refusait de continuer aux Prussiens, « Son Excellence » la frappait d'une contribution de cinquante mille francs !

Mme de Beauchamp versa les cinquante mille francs à l'officier, qui lui en donna quittance, salua profondément les deux femmes et se retira sans prononcer une parole.

— Nous sommes débarrassées d'eux, c'est le principal ! s'écria Simone. Nous allons pouvoir reprendre nos promenades dans le parc... Je serais tombée malade s'il m'avait fallu continuer à vivre ainsi enfermée... Nous irons aussi pêcher dans la rivière, contempler ses rives fleuries, nos grands arbres qui nous connaissent, qui nous parlent du doux bruissement de leurs feuilles.

Simone était ravie à la pensée de ces plaisirs, de ces promenades faites en la seule compagnie de sa mère.

Les parties de pêche surtout enthousiasmaient la jeune fille ; le domestique qui conduisait la barque était d'une singulière adresse pour jeter le filet ; chaque fois, il le relevait plein de poissons bondissants, aux écailles d'argent.

Simone jetait des cris de joie en aidant le pêcheur à retirer du filet humide sa vivante moisson.

Mme de Beauchamp s'intéressait aussi à ce spectacle joyeux ; elle était heureuse surtout de voir Simone recouvrer sa gaieté et l'éclat de ses yeux.

Au bout du parc, à un endroit où la rivière forme un coude, est élevé sur le bord un pavillon rustique d'où l'on jouit d'une vue superbe.

Mme de Beauchamp et sa fille prirent l'habitude de venir souvent y déjeuner. Puis, elles faisaient de longues promenades à l'ombre de vieux arbres et, dans ces calmes journées de septembre, les deux femmes s'entretenaient de Jacques, dont elles étaient sans nouvelles, de Georget aussi, le frère de Fanchon, dont Jacques leur avait parlé dans les lettres écrites après Reischoffen.

— Pourquoi Jacques n'écrit-il pas ?... Où est-il ?... Se trouvait-il à cette horrible boucherie de Sedan ?

— Ne te désole pas, mère, j'ai la conviction que nous reverrons mon frère ; Dieu le protégera... Tu sais bien que les lettres n'arrivent plus ici depuis longtemps ; je crois que les Prussiens les interceptent.

— C'est possible, mais ne peut-il donc nous envoyer un messenger ?

Ce messenger arriva.

C'était un paysan ardennais, réquisitionné par les Prussiens pour conduire un chariot de vivres.

Il avait été témoin de la bataille de Sedan et, comme d'autres paysans, comme Jacques, comme Georget, il avait pris un fusil, avait fait le coup de feu contre l'ennemi, avait rompu le cercle de

fer et de feu formé autour de Sedan, et s'était réfugié sur le territoire belge.

Il était sans un sou ; ses vêtements, déchirés par les baïonnettes prussiennes, tombaient en lambeaux ; ses chaussures étaient faites de paille tordue autour de ses pieds ensanglantés.

Il mourait de faim.

Ce malheureux rencontra Jacques et Georget. Ils partagèrent avec lui leurs provisions.

Jacques le fit habiller, l'emmena à l'hôtel, donna l'ordre de le soigner, de ne le laisser manquer de rien.

Le paysan, — il se nommait Morin, — conçut pour Jacques une profonde reconnaissance.

Il parlait peu, sa physionomie était sévère, réfléchie.

Un jour, il dit à Jacques :

— Je vais retourner chez moi... Il faut que je sache ce que sont devenus ma femme et mes enfants... S'il leur est arrivé malheur !...

Il s'interrompit, les mâchoires serrées.

— Il ne s'agit pas de ça... Je veux vous dire que si vous voulez faire parvenir de vos nouvelles, je suis là... Dites-moi où il faut aller : j'irai, je vous en réponds.

— Ma mère et ma sœur habitent le château de Beauchamp, dans les environs de Metz, près de Gravelotte... Le pays est occupé par les Prussiens, sans cela je vous aurais prié...

— N'ayez crainte ; j'irai... Je leur porterai votre lettre, je leur dirai ce que vous me chargerez de dire.

Jacques finit par accepter l'offre de Morin ; sa mère et Simone devaient si impatiemment attendre de ses nouvelles !

Le jeune homme écrivit une longue lettre, racontant tout ce qui lui était arrivé et son intention de rentrer en France pour combattre de nouveau.

Il donnait des nouvelles de Georget, en priant sa mère de les transmettre à Fanchon.

— Ne la fermez pas, dit le paysan, lisez-la moi, je vais l'apprendre par cœur ; si les Prussiens me prennent, ils ne l'auront pas et je dirai à votre mère ce que vous aviez écrit ; j'ai bonne mémoire.

Jacques lut sa lettre à Morin. Celui-ci la lut à son tour. Le soir, il dit à Jacques :

— Je la sais par cœur... Adieu, monsieur de Beauchamp ; adieu, monsieur Georges Bernard, je partirai cette nuit, ne vous occupez pas de moi.

Jacques voulut lui donner un billet de mille francs.

— Mille francs !... Un malheureux comme moi !... Si on trouvait pareille somme sur moi, on me prendrait pour un voleur ! Je ne veux pas.

Il réfléchit un moment.

— Cependant, dit-il, je peux avoir besoin de quelque chose en route, je n'ai pas un sou... si vous voulez me donner une couple d'écus... je ne refuserai pas.

Jacques eut de la peine à lui faire accepter cent francs.

Morin retrouva sa femme et ses enfants ; il leur laissa quatre-vingts francs et partit pour remplir le message dont il s'était chargé.

Il connaissait le pays admirablement et, en huit jours, après avoir failli vingt fois tomber entre les mains des Allemands, il arriva à quelques lieues de Metz.

Morin avait un parent fermier à Sainte-Marie-aux-Chênes ; il s'y fit admettre comme charretier.

— Nous sommes ruinés là-bas, ma mesure écroulée sous les obus ; fais-moi gagner un morceau de pain dit-il.

— Tu resteras ici tant que tu voudras, Morin.

— Merci.

Le prudent paysan ne fit pas confiance à son parent, de la lettre dont il était porteur. Il trouverait bien un jour, en faisant ses charrois, l'occasion d'aller à Beauchamp.

Cette occasion se présenta, en effet ; il fut mis en réquisition, avec son atelage, par les Prussiens ; il devait conduire près de Beauchamp un convoi de vivres.

Morin exécuta placidement l'ordre reçu.

Il partit avec d'autres paysans que des soldats allemands escortaient.

Morin déchargea son chariot au camp prussien. Toujours surveillé par l'escorte, il repassa par Beauchamp, se rendant à Sainte-Marie-aux-chênes, pour procéder à un nouveau chargement.

En passant devant le château, un de ses chevaux se déferma. Il demanda à un cavalier de lui permettre d'aller demander aide au château, où, disait-il, il y avait une forge.

On le lui accorda, après l'avoir palpé, fouillé.

— Oh ! fit-il en riant d'un gros rire, si vous trouvez quelque chose sur moi ; j'ons rien sur le corps ni même dedans !

Il entra à l'écurie et dit à un palefrenier :

— Donne-moi une poignée de clous que je referme mon cheval ; viens m'aider et fais vite.

Il montrait les Prussiens :

— Ces messieurs sont pressés.

Le palefrenier entra dans la forge pour prendre des clous et des outils.

Morin l'y suivit et lui dit rapidement à l'oreille :

— J'ai une lettre de M. Jacques cachée dans le collier de mon cheval défermé exprès, tu feras entrer la bête ici, tu lui retireras son collier sous prétexte qu'il te gêne, et tu prendras la lettre... C'est pour Mme de Beauchamp.

Le palefrenier cligna de l'œil sans répondre. Il détela le cheval, lui enleva son collier et en tira la lettre sans être aperçu par les Prussiens, à qui il avait eu soin d'apporter une bouteille d'eau-de-vie.

Le cheval refermé, Morin repartit avec les Allemands, et reprit, de son air placide, son rang dans le convoi.

Le palefrenier remit la lettre de Jacques au valet de chambre de la comtesse.

En voyant l'écriture de son fils, elle jeta un cri de joie.

— C'est de Jacques ! C'est de ton frère ! dit-elle à Simone.

Toutes deux lurent et relurent cette lettre.

Jacques était sain et sauf ! Georget aussi ! Fanchon va-t-elle être heureuse !

— Il faudra lui écrire, lui copier la lettre de Jacques ! s'écria Simone !

— Le difficile sera de la lui faire parvenir, remarqua Mme de Beauchamp.

La certitude que Jacques vivait, qu'il s'était tiré sans blessures du carnage, rendit la joie aux deux femmes ; elles remarquaient à peine, maintenant, les Prussiens passer en caracolant au bout de l'avenue du château.

Cependant, elle furent bien obligées de constater que lorsqu'elles sortaient en voiture ou se rendaient à la rivière, un jeune officier, celui qui était venu leur apporter l'ordre de verser cinquante mille francs pour s'exonérer de loger l'ennemi chez elles, ce jeune officier se trouvait toujours sur leur passage et qu'il les saluait.

Elles feignaient de ne pas le voir pour ne pas répondre à cette politesse qui les choquait comme une impertinence ; l'officier prussien ne voulait pas voir le dédain avec lequel étaient accueillis ses saluts.

Pour échapper à cette obsédante rencontre, Mme de Beauchamp et Simone ne sortirent plus de leur parc. Leur seule distraction était de se rendre chaque jour dans le pavillon rustique.

Là, au moins, elles voyaient les montagnes bleues, les coteaux couverts de vignes aux grappes vermeilles, la petite rivière serpentine aux rives nombreuses, et ce doux paysage d'automne n'était pas gâté par la présence de l'ennemi.

Simone prit même l'habitude d'y venir seule y lire ou y faire la sieste par les après-midi encore chauds du mois d'octobre.

Dans tout ce pays lorrain, on était d'ailleurs sans inquiétude sur l'issue de la guerre.

On avait confiance en Bazaine qui commandait à Metz : il attendait une occasion favorable de se ruer sur l'ennemi et de l'écraser.

Il ne venait à l'esprit de personne que Metz pût être livré.

Un jour, Simone remarqua que la barque, amarrée d'habitude auprès du pont établi en face du chalet, avait été détachée. Elle pensa qu'un domestique était parti à la pêche.

Il faisait une chaleur lourde, orageuse ; de gros nuages couraient dans le ciel.

La jeune fille prit un livre, se coucha à demi sur un canapé et commença la lecture de son volume.

Bientôt, appesantie par la lourdeur de l'atmosphère, ses paupières se fermèrent, le livre s'échappa de ses mains, elle s'endormit.

Un coup de tonnerre la réveilla en sursaut. Elle se souleva effarée, ne sachant plus où elle se trouvait, étonnée de l'obscurité qui l'entourait.

Au dehors, la pluie tombait à torrents ; les vitres, battues par les gouttes pressées, crépitaient.

Simonne se dressa :

— Oh ! mon Dieu, murmura-t-elle, je me suis endormie ; mère doit être inquiète.

Elle fit un pas vers la porte... Un éclair illumina la pièce... La porte s'ouvrit violemment, toute grande... Une silhouette sombre se dessina sur le ciel gris traversé de lignes de feu...

Simonne jeta un cri de frayeur. Elle reconnut, à la lueur d'un second éclair, l'officier prussien qui depuis longtemps s'obstinait à se trouver sur son passage.

Oh ! cette fois, son cœur fut serré d'une étreinte horrible... Sa gorge se contracta d'épouvante... Elle ne put parler et tendit, suppliante, les bras vers lui...

Il lui saisit les poignets, les lui broya dans ses larges mains.

Elle voulut appeler à son secours.

Il lui appuya une main sur la bouche... Elle se débattait, essayant de s'arracher à cette étreinte de fer, elle le mordit au cou...

Une heure après, les domestiques trouvaient Simone évanouie dans le pavillon.

Ils lui donnèrent des soins, la ranimèrent, la transportèrent au château.

À sa mère qui l'embrassait en sanglotant, qui la questionnait, Simone, les prunelles hagardes, répondit :

—La foudre est tombée sur moi !

## VI

Depuis ce jour, Simone reste comme frappée de stupeur.

C'est en vain que sa mère la questionne, elle se renferme dans un silence farouche.

Elle refuse de recevoir le médecin que Mme de Beauchamp a appelé.

À sa mère qui la supplie de parler, de lui dire ce qu'elle ressent, elle répond :

—J'ai eu peur, sottement peur... Je me suis crue morte... C'est passé maintenant... Ne me parle plus de cela, mère, j'ai honte... honte de ma lâcheté...

Simone cache son visage dans ses mains brûlantes de fièvre.

Les jours, les semaines, les mois se passent ainsi tristes et navrés.

Chaque journée apporte de mauvaises nouvelles : Metz a été livrée par le traître Bazaine ; l'armée, qu'il a trompée, vendue, a été emmenée prisonnière en Allemagne.

Un jour, un seul jour, l'espérance a lui : le général d'Aurelle de Paladines a vaincu les Allemands à Coulmiers, leur a repris Orléans.

Chassera-t-il les Prussiens de France comme jadis Jeanne d'Arc chassa les Anglais ?

Gambetta adressait cette proclamation enthousiasme à nos soldats :

Tours, 13 novembre 1870.

« Soldats de l'armée de la Loire !

« Votre courage et vos efforts nous ont enfin ramené la victoire, depuis trois mois déshabituée de nos drapeaux ; la France en deuil vous doit sa première consolation, son premier rayon d'espérance.

« Je suis heureux de vous apporter, avec l'expression et la reconnaissance publique, les éloges et les récompenses que le gouvernement décerne à vos succès. Sous la main de chefs vigilants, fidèles, dignes de vous, vous avez trouvé la discipline et la force ; vous nous avez rendu Orléans, enlevé avec l'entrain de vieilles troupes depuis longtemps accoutumées à vaincre.

« À la dernière et cruelle injure de la mauvaise fortune, vous avez montré que la France, loin d'être abattue par tant de revers inouïs jusqu'à présent dans l'histoire, entendait répondre par une générale et vigoureuse offensive.

« Avant-garde du pays tout entier, vous êtes aujourd'hui sur le chemin de Paris ; n'oublions jamais que Paris nous attend et qu'il y va de votre honneur de l'arracher aux étreintes des barbares qui le menacent du pillage et de l'incendie.

« Redoublez donc de confiance et d'ardeur ; vous connaissez maintenant nos ennemis ; jusqu'ici leur supériorité n'a tenu qu'au nombre de leurs canons ; comme soldats, ils ne vous égalent ni en courage ni en dévouement ; retrouvez cet élan, cette *furie française* qui ont fait notre gloire dans le monde et qui doivent, aujourd'hui, nous aider à sauver la patrie.

« Avec des soldats tels que vous, la République sortira triomphante des épreuves qu'elle traverse, car après avoir organisé la défense, elle est en mesure, à présent, d'assurer la revanche nationale.

« Vive la France ! Vive la République, une et indivisible !

« LÉON GAMBETTA. »

La France se crut sauvée ! L'armée de la Loire allait donner la main à Paris assiégé.

Hélas ! quelques jours après, les Allemands recevaient des renforts considérables, écrasèrent nos troupes et occupèrent de nouveau Orléans ; la jonction à opérer devenait impossible.

Nos forteresses tombaient l'une après l'autre au pouvoir de l'ennemi, qui lançait toutes ses forces sur Paris s'entêtant à combattre malgré ses chefs.

Le bombardement, commencé le 5 janvier 1871, ne put faire fléchir le courage de l'héroïne citée.

Elle voulait espérer, espérer quand même ; elle força ses chefs hésitants à la mener au combat.

Une sortie fut décidée. Elle eut lieu le 19. Nos troupes enlevèrent d'abord les positions allemandes ; mais, dans l'après-midi, elles

durent battre en retraite sous la pluie d'obus de l'artillerie prussienne.

C'était la fin ! Désespéré, furieux contre les chefs qui l'avaient amené à la nécessité d'une capitulation. Paris épuisé, secoué par les convulsions de l'agonie, Paris succombe et avec lui la France entière.

Les cinq mois de ce siège terrible, Fanchon les avait passés auprès du docteur Delort, dont la maison fut transformée par ses soins en ambulance.

Fanchon dirigeait les infirmières, nobles femmes qui ne reculèrent devant aucune fatigue pour soigner nos blessés, auxquelles la vue horrible du sang, les plaies béantes n'inspiraient qu'une pensée : celle d'un devoir à remplir ; c'était le sang de la France qui coulait, il fallait l'étancher.

Fanchon savait que Jacques et Georget vivaient. La lettre de Mme de Beauchamp lui était parvenue. Mais cette lettre remontait au mois de septembre !

Quels événements s'étaient passés depuis lors ?

Quels dangers n'avaient pas couru ceux qu'elle aimait ?

Avait-ils échappé de nouveau à ces combats, à ces massacres dont le récit la faisait frémir !

Une consolation, une joie lui faisait supporter, sans y succomber, la fatigue et les inquiétudes ; sa mère Catherine était auprès d'elle !

Elle était bien triste, bien préoccupée, la pauvre femme, mais cette tristesse, cette préoccupation s'expliquaient ; elle n'était arrivée de ses montagnes que pour voir et souffrir les horreurs d'un long siège.

—Ces misères auront une fin, se disait Fanchon, et alors ma mère redeviendra alerte et gaie.

La paix fut signée, les communications rétablies avec la province ; M. Delort reçut une lettre de Mme de Beauchamp l'invitant chaleureusement à venir quelque temps auprès d'elle avec Fanchon. Jacques et Georget avaient écrit, elle leur montrerait leur lettre !

—Pour vous obliger à accourir, ajoutait-elle, je ne vous dirai que ceci : Jacques et Georget seront bientôt ici... .

Fanchon avait grande hâte de partir, de revoir Jacques.

M. Delort hâta les préparatifs du départ. La mère Catherine refusa de les suivre, malgré leurs prières.

—Non, dit-elle, je garderai la maison, docteur. Tout est à remettre en ordre ici ; ce sera pour moi une distraction que de m'en occuper.

Il fallut en passer par où elle voulait.

M. Delort et Fanchon quittèrent Paris dans les premiers jours de mars.

Le voyage fut triste ; partout le spectacle affreux de la guerre : maisons en ruines, plaines en friche au-dessus desquelles tournoyaient en croassant des vols de corbeaux.

Et, de toutes parts, les Prussiens vainqueurs !

Autour de Metz, ils étaient plus nombreux encore, plus insolents ; ils manifestaient par leurs allures, leurs cris, leurs exigences, que cette terre de Lorraine, la patrie de Fabert, — dont la statue se dresse sur une des places de Metz, — cette Lorraine, ils l'arrachaient à la France, en faisant une terre allemande !

Leur cœur fut serré de douleur ; M. Delort se sentit envahi par une tristesse qu'il n'avait plus la force de cacher à Fanchon.

Il prononçait à peine quelques mots de temps à autre, et d'un ton si accablé, si sourd, que les yeux de la jeune fille s'emplissaient de larmes.

Cette tristesse ne se dissipa à Beauchamp que pendant quelques jours ; le bonheur de se revoir, l'espoir d'être tous réunis bientôt ramena un instant la sérénité sur les visages.

Mais la pâleur de Simone, sa taciturnité profonde, elle autrefois si riieuse et si gaie, assombrirent de nouveau les fronts.

À toutes les questions qu'on lui adressait, elle répondait :

—Cette guerre malheureuse a brisé mon cœur ; je n'ai plus envie de vivre.

M. Delort conseillait en vain les distractions, les promenades.

—Elles me sont devenues odieuses, répondait-elle.

Et d'un ton farouche :

—Quand les Prussiens seront partis, auront quitté ce pays, nous verrons cela, mon bon docteur.

On ne put vaincre sa résolution de vivre enfermée, presque toujours seule, dans sa chambre.

La vue de Fanchon même semblait lui être pénible. Plusieurs fois, Simone se jeta dans les bras de son amie en sanglotant, puis elle s'arrachait à l'étreinte de Fanchon, courait se cloîtrer chez elle et demeurait invisible pendant tout le jour.

Un nouveau sujet de douleur accabla la famille de Beauchamp et leurs amis.

Jacques écrivit à sa mère que jamais il ne remettrait les pieds à Beauchamp, devenu territoire allemand.

Il était en Suisse où l'avait emporté la défaite de l'armée de Bourbaki, dont il faisait partie.

Rentré en France avec Georget, il avait été dirigé sur l'armée de l'Est, Georget sur celle de la Loire.

— Georget a eu la clavicule gauche brisée à la bataille de Coulmiers où, du moins cette fois, nous avons été vainqueurs. Guéri de sa blessure, Georget a été dirigé sur l'armée du Nord ; il a été nommé lieutenant à Bapaume.

— Quand à moi, j'ai eu les pieds gelés en traversant le dernier échelon du Jura, au col de la Clause, par où nous battions en retraite sur la Suisse.

— Le chirurgien voulait m'amputer ; j'ai refusé et j'ai bien fait ; une pauvre paysanne des Verrières m'a transporté chez elle, m'a soigné, m'a guéri.

— Oh ! nous devons à la Suisse une reconnaissance éternelle !

— Lorsque les Suisses nous virent entrer sur le territoire, en hillons, exténués, mourant de froid et de faim, les hommes et les femmes se précipitèrent sur nous, nous emmenèrent dans leurs maisons, nous fournirent des vivres, des vêtements, des soins. Les paysans donnaient leur dernier morceau de pain, leur dernière chemise à nos pauvres soldats.

— Pardon, mère, de vous attrister avec ces récits, les jours de deuil sont passés, je vais vous revoir, revoir ma sœur Simone, ma sœur Fanchon, le bon M. Delort, tous nos amis...

— Mère, je finis ma lettre par une prière : quittez ce beau pays souillé par l'ennemi, foulé par les lourds talons allemands.

— Vous avez d'autres propriétés en France. Choisissez-en une pour nouvelle résidence, j'irai vous y retrouver avec Georget.

— "JACQUES DE BEAUCHAMP."

Et le brave garçon, sous la signature, avait écrit ces mots que ses larmes effaçaient presque :

— "Beauchamp ! Est ce que ce nom ne serait plus un nom français ?

— Oui, Jacques a raison ! s'écria Simone, quittons cet affreux pays !

M. Delort et Fanchon, consultés par la comtesse, furent de l'avis de Simone.

Après réflexion, Mme de Beauchamp dit :

— Je ne puis faire un choix en ce moment... J'ai tant de hâte de revoir Jacques, de l'embrasser, que je ne saurais prendre de détermination... Nous allons partir en Suisse... je prendrai son avis sur la résidence à choisir.

— C'est cela, partons ! approuva Simone.

Si Fanchon l'avait osé, elle eût exprimé le même désir que son amie : partir, partir tout de suite, revoir Jacques !

Une nouvelle pensée traversa l'esprit de Mme de Beauchamp :

— Si nous allions demander l'hospitalité à nos amis de Pervenchère ? Leur Palais-des-Roses est près de Genève...

— Mère, quelle bonne idée tu as là !

— Je vais leur écrire pour leur annoncer notre arrivée.

— Devançons au Palais-des-Roses la famille de Beauchamp.

Renaud et Blanche y étaient installés depuis un mois. C'était par une charmante et mélancolique soirée de septembre.

Renaud, frémissant de colère et de honte, venait de lire la nouvelle du désastre de Sedan, l'empereur faisant hisser le drapeau de la capitulation, se livrant et livrant à l'ennemi son armée toute entière.

— Quels deuils ! que de défaites dues à l'incurie des chefs, à l'ineptie de cet aventurier couronné ! s'écria-t-il en froissant le journal et le jetant à terre.

— Mon pauvre enfant est peut-être parmi ces soldats qu'on mène à la boucherie ! pensait Blanche.

Un domestique entra, annonçant un visiteur.

Renaud allait demander le nom de ce visiteur, lorsque la porte, refermée par le domestique, fut rouverte brusquement... Un homme traversa le salon en courant, se jeta dans les bras de Renaud avec un grand cri :

— Renaud !... Mon frère !

— Gaston !... C'est toi, Gaston !

Renaud était agité par des sentiments contraires : la joie de revoir son frère dont il était séparé depuis vingt ans, la douleur de penser que ce frère était un traître, un assassin.

Il répondait en balbutiant à l'étreinte de Gaston.

Celui-ci, se souvenant sans doute de la leçon de Montaignon, se lançait dans un long récit bourré de détails, coupé d'exclamations de joie : "Renaud, je te revois !... là !... vivant !... C'est bien toi, oh ! oui, c'est bien toi !"

De nouveau, il donnait l'accolade à son aîné, qui la recevait avec une froideur de marbre.

Gaston se demandait :

— Se doute-t-il donc de quelque chose ?

Il affectait de n'avoir pas vu Blanche encore et, allant à elle, les mains tendues, les yeux humides, car il avait réussi à se pénétrer de son rôle, il s'écriait :

— Ma chère sœur, vous seule aviez raison contre tous !... Renaud

vivait... Vous seule avez retrouvé sa trace... Vous seule avez eu ce bonheur !

Il ajouta avec un *tremolo* mélodramatique :

— Dieu vous le devait... Qui autant que vous le méritait ?... Mes efforts et ceux de M. de Montaignon ont échoué... Le destin nous a trahis !

— Pourquoi M. de Montaignon ne se trouve-t-il pas avec vous, Gaston ? questionna Renaud.

— Nous nous sommes perdus de vue à Alger dans des circonstances dramatiques, répondit Gaston.

Prenant un siège que Renaud lui indiquait, il continua :

— J'avais touché depuis quelques jours les cent cinquante mille francs que je dois à votre générosité... Un soir, la fantaisie me vint de faire une promenade dans les environs d'Alger... Je me fis conduire en voiture... La nuit était venue... nous traversions un défilé... Soudain, les coups de feu partent, mon cocher tombe de son siège, je saute de la voiture, j'arme mon revolver... Dans l'obscurité, je crois distinguer le burnous d'un indigène... je tire, je manque mon homme... je tombe au même instant atteint par un coup de feu... Je sens qu'il fouille mes vêtements, enlève un portefeuille... je m'évanouis.

— Lorsque je revins à moi, j'étais étendu sur un divan, une vieille négresse me soignait.

— Elle me dit que j'étais sauvé, que le médecin répondait de moi, qu'il allait procéder à l'extraction de la balle qui avait contourné les côtes... C'est ce qui fut fait ; quelques jours après, j'étais sur pied... je me fis conduire à l'hôtel où j'étais descendu avec M. de Montaignon : il était parti... je ne l'ai pas revu.

— Vous êtes de nouveau sans ressources ? fit Renaud froidement.

Il ne croyait pas un mot de ce récit et se dirigea vers son secrétaire.

— Pardon, mon cher Renaud, vous faites erreur ! s'écria Gaston en l'arrêtant ; mon voleur n'a pris que le portefeuille ; j'avais mis les billets en lieu sûr avant de quitter l'hôtel, grâce au sage conseil de mon cher Montaignon.

Gaston se disait mentalement :

— Mais ils n'étaient pas où ce cher ami pensait ; une maison de banque me paraissait plus sûre.

Et il riait du bon tour joué à ce cher ami, qu'il soupçonnait fort d'être son agresseur, bien qu'il ne l'eût pas reconnu sous son costume arabe.

Comme on le voit, il avait fait à Renaud un récit mi-parti vraie, mi-partie mensonger.

Ce qui était vrai, c'est qu'épouvantée de la responsabilité qu'elle courait, la dame de ses caprices, son odalisque, avait envoyé la négresse au secours de Gaston blessé, qu'elle l'avait fait soigner et guérir.

Lorsque Gaston voulut la récompenser en lui donnant un billet de banque sur les cinq ou six qu'il avait emportés, il s'aperçut que la dame l'avait dépouillé. Gaston fut bon prince, il pardonna, n'en étant pas, grâce à Renaud, à quelques mille francs près.

L'arrivée de Gaston fut pour Blanche une souffrance ; sa vue seule la bouleversait ; ses mensonges, son hypocrisie la faisaient frissonner d'indignation.

Fort heureusement pour elle, aussitôt que les nouvelles de la guerre devinrent tout à fait mauvaises, — Gaston se prétendit malade, le médecin lui ordonnait de quitter le climat froid des Alpes pour l'Italie méridionale.

Il partit et Blanche poussa un soupir de soulagement ; elle allait de nouveau se trouver seule avec son cher Renaud, elle n'aurait plus à souffrir de la présence de cet être abhorré !

Certes, elle avait promis à son mari de ne pas dire à Gaston tout ce qu'elle pensait de son infâme conduite !

Aurait-elle pu le faire ?

Malgré elle, des paroles indignées ne seraient-elles pas venues de son cœur à ses lèvres ?

Pourquoi Renaud ménageait-il ce misérable ? Pourquoi ne le chassait-il pas de chez lui en lui disant tout le mépris qu'il ressentait ?

Il ne le voulut pas, il la supplia d'attendre, de patienter, réservant l'heure des explications, de la justice.

— Quand nous aurons retrouvé notre enfant, lui disait-il, je démasquerai Gaston et son complice ; jusque-là, je t'en prie, ma chère Blanche, dissimule l'horreur qu'il t'inspire !

Les nouvelles de la guerre étaient de plus en plus désespérantes ; chaque jour amenait une nouvelle défaite, une nouvelle douleur.

Le jour de la reddition de Metz, le 27 octobre, Montaignon eut l'audace de se présenter chez Renaud.

Il était tombé malade en Algérie, malade d'inquiétude en ne retrouvant pas Gaston ; il avait été convaincu que son ami avait été attiré dans un guet-apens, etc, etc.

Montaignon prétendait l'avoir cherché pendant plusieurs mois, avoir organisé des battues avec des indigènes.

Enfin, il croyait savoir que Gaston avait échappé à ses ennemis, qu'il était en France...

Renaud l'envoya rejoindre son complice en Italie.

— Nous voilà débarrassés d'eux pour quelque temps, dit-il.

— Jusqu'au jour où ces misérables perdus de vices se trouveront sans ressources et reviendront.

— C'est bien sur ce jour que je compte ! répondit Renaud.

Il ajouta aussitôt :

— Mais ne parlons plus d'eux, oublions-les ; le moment viendra où leur infamie sera prouvée, leurs crimes punis.

Et tous deux, en effet, tâchèrent d'oublier.

Hélas ! les tortures de la France se débattant dans les convulsions de l'agonie ne leur fournirent que trop l'occasion d'oublier Gaston et Montaiglon.

Nos armées improvisées étaient battues les unes après les autres ; Paris affamé était rendu par ses chefs ; l'armée de l'Est était refoulée jusque sur le territoire suisse ; le sang de la France coulait de toutes parts et, s'acharnant sur cette proie terrassée, les barbares de Germanie lui enlevaient encore des lambeaux de chair : l'Alsace et la Lorraine !

Au milieu des pensées qu'amenaient ces tristes événements, parvint au Palais-des-Roses la lettre de Mme de Beauchamp ; elle fut pour Renaud et pour Blanche une éclaircie, un rayon de soleil dans un ciel morne et menaçant.

Aussi avec quelle effusion la comtesse, sa fille, Fanchon et M. Delort furent-ils reçus ! Que de baisers ! de douces étreintes !

Mme de Beauchamp lut la lettre de Jacques et Renaud s'écria :

— Il a eu raison, dix fois raison ! Et vous, combien je vous remercie d'avoir songé à nous... Nous irons tous chercher Jacques à Verrières... Que j'ai hâte de le revoir ! Quelle âme noble et franche !

Blanche embrassait Simone et Fanchon.

Elle présenta celle-ci à son mari :

— Renaud, dit-elle je vous ai parlé d'une belle et charmante jeune fille qui avait prêté à une de nos réunions charitables l'appui de son talent ; la voici, je suis heureux de vous la présenter...

Renaud regarda Fanchon et, émerveillé de sa beauté, touché de sa grâce modeste, il s'inclina profondément devant elle, puis, la contemplant de nouveau, soudain attendri, ému jusqu'au fond de l'âme, il lui dit :

— Vous méritez d'être heureuse et vous le serez, mademoiselle ; je devine que vous êtes aussi bonne que belle... Oui, vous serez heureuse avec Jacques qui vous aime et que nous allons revoir.

Fanchon, touchée jusqu'aux larmes, joignit les mains et murmura :

— Je ne puis vous exprimer, monsieur, ma reconnaissance... j'arrive ici pauvre... inconnue, étrangère à votre monde, et vous me recevez... vous me recevez comme...

Elle n'osa achever, sa voix trembla.

— Comme je recevrais l'enfant que j'ai perdu et que je pleure ! s'écria Renaud en la serrant dans ses bras.

Blanche fit asseoir Fanchon auprès d'elle.

— Vous me connaissez, moi, lui dit-elle en la baisant au front, vous ne m'avez pas oubliée ?

— Vous oublier, madame !...

Fanchon appuya doucement sa tête sur l'épaule de Blanche :

— Vous oublier, murmura-t-elle de sa voix douce et vibrante, est-ce qu'on peut vous oublier, madame !... Combien de fois votre souvenir a-t-il fait battre mon cœur, mouiller mes yeux... Combien de fois vous êtes apparue dans mes rêves !

Renaud pressa fiévreusement les préparatifs du départ.

Autant que Mme de Beauchamp, autant que Simone, autant que Fanchon, il avait hâte de revoir Jacques, parti vibrant d'enthousiasme aussitôt qu'il eut appris que la guerre était déclarée, confiant dans l'avenir, sûr de la victoire de la France.

Que d'heures sombres depuis ! Que de souffrances !

Comment allait-il retrouver, après six mois de misère, de la plus épouvantable des guerres, comment allait-il retrouver ce jeune homme héroïque et doux ?

Serait-il à jamais abattu, découragé, le cœur rempli d'amertume et de haine ?

Non, Jacques n'était pas découragé, mais son amour pour la France mutilée plus profond, sa haine pour les Allemands plus grande ; Renaud le constata bientôt.

Après avoir embrassé sa mère, Simone et avoir pressé Fanchon sur son cœur, après avoir respectueusement salué Blanche, serré la main à Renaud et au docteur Delort, après les premiers épanchements, sur une question de Renaud lui demandant s'il connaissait les dures conditions imposées par le vainqueur : la cession de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine, Jacques, les yeux étincelants, répondit :

— Oui, je la connais, cette clause odieuse. En la lisant dans les journaux, tout mon être a frémi de rage et de douleur... La Lorraine, le berceau des Beauchamp, jamais, jamais, c'est impossible !

— Il n'existe pas pour nous, Alsaciens et Lorrains, ce pacte odieux

qui nous livre au mépris de toute justice ; nous sommes et restons Français !

— À la sentinelle prussienne criant : " *Werda !* " toujours nous répondrons : " France ! France ! "

— L'Alsace et la Lorraine resteront françaises en dépit de cet abominable traité, en dépit de tout ! Ce qu'ils écrivent sur leurs papiers n'efface pas ce qui est écrit dans nos cœurs !

— Ce traité, nous le déchirerons avec nos dents, nous l'allumerons au feu de nos canons !

— Écrivez, nous ne savons pas lire ces choses-là, nous autres Messins et Alsaciens, nous les fils de Kléber et de Merlin de Thionville !

Son visage bronzé par le soleil, creusé par les fatigues de la guerre, prenait une expression de sauvage énergie, d'indomptable confiance en l'avenir. Sa voix sonnait comme le clairon de la bataille !

Une balafre récente rayait sa joue gauche ; cette blessure redevenait vermeille comme si elle se rouvrait, comme si le sang allait de nouveau en couler.

— Tu ne nous as pas dit que tu avais été blessé, Jacques, fit Mme de Beauchamp.

— Vous vous seriez inutilement inquiétée, mère ; c'est une égratignure.

Il reprit en souriant :

— Demandez au docteur ce qu'il en pense.

— Ce que j'en pense, c'est que tu vas très bien...

Il examinait le jeune homme, lui palpait les épaules, la poitrine :

— Tu as un torse, à présent, et ce n'est pas de la graisse, tu es sec comme un clou, ce sont des muscles, de vrais muscles !

— Je vous assure, docteur, que je ne sais pas avec quoi j'ai pu m'en faire : on ne mangeait pas tous les jours.

— Est-ce que Georget va revenir bientôt ? demanda Fanchon.

— Malheureusement, non, ma chère Fanchon ; il a été obligé de rejoindre son régiment ; il n'était pas, comme moi, engagé seulement pour la durée de la guerre.

— Est-ce qu'on va le garder encore longtemps ?

— J'espère que non, répondit obligeamment Jacques à la pauvre Fanchon attristée.

Il ajouta, pour la consoler :

— Il a fait son chemin, le gaillard, le voilà lieutenant !

— Mais il est grièvement blessé !

— Allons donc ! Une fracture de la clavicule... fracture simple !... cela se remet... comme ça, tenez !

Et le docteur Delort réunissait ses dix doigts d'un mouvement brusque.

Après avoir chaleureusement remercié la brave femme qui l'avait secouru et qui ne voulut rien accepter, Jacques prit congé d'elle en lui promettant de ne l'oublier jamais.

— Puisque vous ne voulez rien recevoir de mon fils, lui dit Mme de Beauchamp en retirant de son poignet son bracelet, prenez ceci en souvenir de nous.

— Oh ! madame...

— Je vous en prie, fit la comtesse en embrassant la paysanne.

Au moment de partir, Fanchon lui demanda son nom :

— Je veux mêler dans mes prières votre nom à celui de ma mère, vous avez sauvé mon fiancé.

— Jeanne Durtal, répondit la paysanne.

— Jeanne Durtal... Jamais je n'oublierai ce nom, lui assura Fanchon en l'embrassant.

Ce nom frappa l'oreille de Blanche ; elle se demandait :

— Où ai-je entendu prononcer déjà ce nom de Durtal ?

Rien ne lui revint en mémoire...

Ce nom, elle ne l'avait entendu prononcer qu'une fois ; lorsque le docteur d'Évian, M. Renaud, avait présenté à Blanche Sophie Durtal comme nourrice de l'enfant qu'elle allait mettre au monde ; prise bientôt de douleurs terribles, elle était tombée dans un anéantissement traversé d'atroces souffrances.

Jeanne Durtal, qui avait recueilli Jacques, était la belle-sœur de Sophia assassinée par Gaston, précipitée vivante dans le gouffre du Trient.

On retourna au Palais-des-Roses avec Jacques, en attendant que Mme de Beauchamp eût fait préparer, pour les recevoir, une propriété qu'elle avait dans le Midi.

La famille de Beauchamp, quelques jours après, éprouva une grande joie ; la publication des préliminaires lui apprit que Beauchamp restait français ; le canton de Gorze, dans l'arrondissement de Metz, canton dont fait partie Beauchamp, restait à la France ;

la frontière allemande était tracée à six kilomètres près de Vionville, Dhambley et Onville.

Cette circonstance heureuse changea les dispositions de la famille ; Jacques, qui avait juré de ne jamais remettre les pieds à Beauchamp lorsqu'il pensait, la rage au cœur, qu'il serait annexé à l'Allemagne, Jacques, en apprenant que le berceau de sa famille, la demeure où son père était mort, restait français, Jacques supplia sa mère d'y retourner aussitôt.

Il affirmait que, maintenant, il saurait rester calme en voyant l'ennemi occuper le pays.

Mme de Beauchamp consentit à faire ce que désirait son fils. Ils retournèrent à Beauchamp avec M. Delort et Fanchon.

Le vieux médecin aurait souhaité de retourner à Paris ; pour ne pas attrister Fanchon, il resta avec ses amis.

D'ailleurs, une révolution terrible venait d'y éclater : la Commune était déclarée à l'Hôtel de ville.

Des ambitieux, profitant du mécontentement de Paris contre l'Assemblée de Bordeaux qui prétendait lui enlever son titre de capitale, prêchèrent la guerre civile.

Navré dans son patriotisme, calomnié dans ses actes, Paris se souleva à la voix des énergumènes.

Le prétexte choisi fut l'enlèvement, tenté par le gouvernement,



Il n'avait pas fait dix pas qu'une balle l'atteignit au front. (P. 19, col. 1.)

« Habitants de Paris,

« Nous nous adressons encore à vous, à votre raison et à votre patriotisme, et nous espérons que nous serons écoutés.

« Votre grande cité, qui ne peut vivre que par l'ordre, est profondément troublée dans quelques quartiers, et le trouble de ces quartiers, sans se propager dans les autres, suffit cependant pour y empêcher les élans du travail et de l'aisance.

« Depuis quelque temps, des hommes malintentionnés, sous prétexte de résister aux Prussiens, qui ne sont plus dans nos murs, se sont constitués les maîtres d'une partie de la ville, y ont élevé des retranchements, y montent la garde, vous forçant de la monter avec eux par l'ordre d'un comité occulte, qui prétend commander seul à une partie de la garde nationale, méconnaît ainsi l'autorité du général d'Aurelle, si digne d'être à votre tête, et veut former un gouvernement en opposition au gouvernement légal institué par le suffrage universel.

« Ces hommes, qui vous ont déjà causé tant de mal, que vous avez dispersés vous-mêmes au 31 octobre, allèchent la prétention de vous défendre contre les Prussiens, qui n'ont fait que paraître dans nos murs et dont ces désordres retardent le départ définitif ; braquent des canons qui, s'ils faisaient feu, compromettraient la République au lieu de la défendre, car s'ils établissaient dans l'opinion de la France que le désordre est la conséquence nécessaire de la République, la République serait perdue.

« Ne les croyez pas et écoutez la vérité que nous vous disons en toute sincérité.

« Le gouvernement, institué par la nation tout entière, aurait déjà dû reprendre ces canons dérobés à l'Etat, et qui, en ce moment, ne menacent que vous ; enlever ces retranchements ridicules qui n'arrêtent que le commerce, et mettre sous la main de la justice les criminels qui ne craindraient pas de faire succéder la guerre civile à la guerre étrangère ; mais il a voulu donner aux hommes trompés le temps de se séparer de ceux qui les trompent.

« Cependant, le temps qu'on a accordé aux hommes de bonne foi pour se séparer des hommes de mauvaise foi est pris sur votre repos, sur votre bien-être, sur le bien-être de la France tout entière. Il ne faut donc pas le prolonger indéfiniment.

« Tant que durera cet état de choses, le commerce est arrêté, vos boutiques sont désertes, les commandes qui viendraient de toutes parts sont suspendues ; vos bras sont oisifs, le crédit ne renait pas, les capitaux dont le gouvernement a besoin pour délivrer le territoire de la présence de l'ennemi hésitent à se présenter.

« Dans notre intérêt même, dans celui de notre cité comme dans celui de la France, le gouvernement est résolu à agir. Les coupables qui ont prétendu instituer un gouvernement à eux vont être livrés à la justice régulière. Les canons dérobés à l'Etat vont être rétablis dans les arsenaux, et, pour exécuter cet acte urgent de justice et de raison, le gouvernement compte sur votre concours.

« Que les bons citoyens se séparent des mauvais ; qu'ils aident à la force publique au lieu de lui résister. Ils hâteront ainsi le retour de l'aisance dans la cité et rendront service à la République elle-même, que le désordre ruinerait dans l'opinion de la France.

« Parisiens, nous vous tenons ce langage parce que nous estimons votre bon sens, votre sagesse, votre patriotisme ; mais cet avertissement donné, vous nous approuverez de recourir à la force ; car il faut à tout prix, et sans un jour de retard, que l'ordre, condition de votre bien-être, renaisse entier, immédiat, inaltérable.

« Paris, le 17 mars 1871.

« A. THIERS, président du Conseil, chef du pouvoir exécutif ; DUBAURE, ministre de la Justice ; PICARD, Intérieur ; POUYER-QUERQUIER, Finances ; FAVRE, Affaires étrangères ; général LE FLO, Guerre ; amiral POTHUUAU, Marine ; SIMON, Instruction publique ; DE LAROC, Travaux publics ; LAMBRECHT, Commerce. »

Pendant qu'on affichait cette proclamation sur les murailles, les troupes mises en mouvement, commençaient leurs opérations.

Au point du jour, le général Lecomte tournait Montmartre par le cimetière du Nord et la rue Marcadet, tandis que le général Paturel prenait de front les buttes par les boulevards extérieurs.

Les deux colonnes se rejoignirent autour des canons.

Les gardes nationaux étaient surpris et enveloppés. Il n'y avait eu qu'un échange de rares coups de feu tirés par les gardes nationaux, disent les rapports officiels, par les gendarmes et les gardiens de la paix, placés en tête de colonne, disent les historiens du mouvement.

Les gardes nationaux faits prisonniers furent enfermés rue des Rosiers no 9, dans la maison occupée par le Comité ; puis le général Lecomte fit procéder au recensement des pièces d'artillerie et à la destruction des retranchements. Il attendait les chevaux d'attelage pour faire enlever les canons.

Les chevaux n'arrivaient pas.

Pendant ce temps, Montmartre éveillé prenait les armes. On battait le rappel dans les rues. Des femmes accouraient, et montant la

des pièces de canon que les gardes nationaux s'étaient à conserver, sur le conseil de meneurs, d'exaltés.

Les comités de la garde nationale disposaient d'une artillerie formidable : 417 pièces de canon.

Ces pièces étaient mises en batterie sur la butte Montmartre, aux Buttes-Chaumont, sur les hauteurs de Belleville et de Ménilmontant, etc, etc.

Cette artillerie, entre les mains des gardes nationaux, constituait un danger permanent, pouvait devenir un empêchement au retour du calme dans l'esprit excité par des prédications furieuses, des articles de journaux envenimés.

M. Thiers résolu de s'emparer des canons de la garde nationale.

Le 17 mars, à une heure du matin, le plan fut concerté dans un conseil de guerre tenu au Louvre.

Les 40,000 hommes de l'armée de Paris, répartis en quatre divisions, aux ordres des généraux de Susbille, Faron, Barry et de Maud'huy, devaient agir simultanément, et tandis qu'on occuperait les boulevards et les lignes stratégiques, enlever les parcs et les arsenaux établis dans Paris sur dix-sept points différents.

Le général de Susbille, ayant sous ses ordres les généraux Lecomte et Paturel, devait enlever Montmartre, et le général Faron s'emparer de Belleville avec le général La Mariouse.

Le matin du 18 mars, les Parisiens purent lire sur leurs murailles cette affiche signée de tous les membres du gouvernement :

place Saint-Pierre où s'amassait la foule, s'approchaient des soldats, tantôt les insultant, tantôt les conjurant de ne point tirer sur le peuple.

Ces soldats, ceux du 88<sup>e</sup> de marche, venus de province, démoralisés par la défaite, respectueux et inquiets devant les Parisiens, semblaient hésitants déjà.

Se voyant entouré par la foule et sentant sa situation compromise, le général Lecomte veut commander à ses chasseurs à pieds de s'ouvrir un passage en croisant la baïonnette contre la mêlée humaine qui entoure l'état-major ; tout est impuissant.

Les soldats, pour la plupart, ont déjà mis la crosse en l'air.

Débordés, ils rendent leurs chassepots et laissent entraîner leur général au Comité de la rue des Rosiers.

On prenait alors le général Lecomte pour le général Vinoy.

Au comité, on délivre les gardes nationaux prisonniers et on demande au général Lecomte de signer un ordre qui prescrive aux troupes de se retirer.

Le général refuse. On le conduit au milieu des huées de la foule au Château-Rouge, où commande le capitaine Simon Mayer.

Pendant ce temps, on transférait à la mairie du XVIII<sup>e</sup> arrondissement une soixantaine de gendarmes faits prisonniers.

Ce sont ces soldats que nous verrons plus tard fusillés comme otages, dans les derniers jours de mai.

Après avoir consigné le général et quelques-uns de ses officiers au Château-Rouge, les gardes nationaux descendirent la chaussée Clignancourt en criant : " Vive la ligne ! "

Puis, se grossissant en chemin des soldats qu'on rencontre et qui rendent leurs armes ou passent à l'insurrection, les gardes nationaux remontent les boulevards extérieurs vers le cimetière Montmartre.

Ils sont un moment arrêtés par le général de Susbielle qui se tient, place Pigalle, avec des chasseurs et des soldats de ligne.

Un coup de feu, parti de l'angle de la rue Houdon, abat aux côtés du général un officier de chasseurs.

Les soldats, au lieu de charger, passent du côté de la foule ou évacuent la place.

Le général de Susbielle est forcé de se retirer, poursuivi par les balles. Presque au même moment, le général Paturel, placé vers Clignancourt, était aussi obligé à la retraite.

Toute cette partie de Paris était au pouvoir du Comité, et les soldats se répandirent en désordre, comme après une déroute, dans l'intérieur de Paris.

Du côté de Belleville, le général Faron avait les positions assignées et les canons. Mais sa position devint, à la suite des événements de Montmartre, quelque peu périlleuse, et il dut se replier sur le centre de Paris, mais en faisant bonne contenance et en traversant — tour à tour conciliant ou menaçant — la foule et les barricades subitement élevées par elle.

A cette heure, le général Lecomte était retenu rue des Rosiers.

Le capitaine Simon Mayer, qui le gardait, allait bientôt le livrer à un autre capitaine porteur d'un ordre revêtu de quatre signatures inconnues.

A travers les insultes de la foule, le général fut reconduit au Comité, dans cette maison d'aspect bourgeois et tranquille, dans le jardin de laquelle les lilas fleurissent au printemps, et qui allait être le théâtre du plus cruel des drames.

Là, enfermé dans la maison par le lieutenant Lagrange, le général, entouré d'une foule hurlante de soldats déserteurs, de francs-tireurs, de gardes nationaux, de garibaldiens, d'étrangers, dut subir les injures et les menaces, pendant qu'un lieutenant de la garde nationale faisait pour le protéger et le sauver, les efforts les plus énergiques. Il s'appelait Meyer.

Et tandis que, pour pouvoir toucher et frapper le général dans la pièce où il se tenait assis, les femmes, les enfants, au dehors, brisaient en criant les vitres des fenêtres, on cherchait, sans le trouver, le Comité qui devait statuer sur le sort du prisonnier.

A cette heure, Bergeret, investi du commandement de Montmartre, était le véritable chef de ces hommes. Mais, où se trouvait-il ? Quelques individus, un Polonais, Kadanski, entre autres, assemblés au premier étage de la maison, délibéraient sur ce qu'on devait faire. A ce moment, on amena un homme pâle, à barbe blanche, vêtu d'un paletot gris et qui, marchant lentement au milieu de la foule pleine de courroux, avait été arrêté près de la place Pigalle.

Ce nouveau venu, qu'on poussa dans la maison, était l'ex-commandant des gardes nationales de Paris, le général Clément Thomas.

Il fut enfermé avec le général Lecomte, bousculé et frappé. On disait dans la foule qu'on l'avait pris au moment où il dessinait le plan des barricades de Montmartre.

Poussé par l'instinct de la curiosité, peut-être par l'espoir d'user de son influence pour ramener les égarés, Clément Thomas était allé se jeter en pleine fournaise.

Lorsqu'il fut là, un officier garibaldien, montant sur une marche, fit faire un roulement de tambour et demanda à la foule de former une *cour martiale* pour juger les prisonniers.

On ne l'écouta pas. On voulait la mort de ces hommes, sur-le-champ, sans discussion, sans délai.

Quels regards chargés d'une terrible éloquence, ces deux hommes, Lecomte et Clément Thomas, durent échanger en entendant grossir du dehors la clameur de mort qui les poursuivait.

C'était une fièvre de massacre, un prurit de sang qui s'étaient emparés de cette foule, de ces milliers de spectateurs ou d'acteurs anonymes qui apparaissent, déchaînés dans leur furie, à de certaines dates de l'histoire.

On voulait tuer et voir tuer. Kadanski essaie de demander un sursis : on lui arrache ses galons.

Une poussée formidable empêche le lieutenant Meyer de protéger plus longtemps la porte de la pièce où sont enfermés les généraux. La foule entre. Elle est entrée.

On saisit d'abord Clément Thomas, on le pousse à coups de poing dans le jardin, contre la muraille.

On le fusille pendant qu'il marche ; son sang rougit le collet de son paletot gris ; il avance et se tient debout le dos au mur.

Puis, là, tenant son chapeau de la main droite, essayant de garantir son visage avec son bras gauche, il baisse bientôt ce bras, regarde ses meurtriers en face et jette un grand cri, celui qui fut le mot d'ordre de toute la vie de cet homme qui va mourir : " Vive la République ! "

Il tombe sous des coups de feu redoublés, abattu sur le côté droit, la tête au mur, le corps plié en deux.

Secoués par cette luxure féroce que Dante a appelé *la luxure du sang*, des gens de cette foule frappaient encore le cadavre du vieillard à coups de talons et à coups de crosse.

Le général Lecomte entendait le bruit de la tuerie. Un compagnon d'armes, prisonnier comme lui, était là, le commandant de Poussargues. Le général lui remit son argent, lui parla des cinq enfants qu'il laissait et sortit dans le jardin.

En voyant passer ce soldat marchant vers la mort, des officiers le saluèrent : il leur rendit leur salut.

Tout à coup, par derrière, un coup de feu l'atteint aux jambes. Il tombe sur les genoux. On le relève, on le pousse vers le cadavre de Clément Thomas. Dix coups de feu l'achevèrent.

Clément Thomas fut plus mutilé : on retrouva *soixante-dix balles dans son corps*.

Ce crime accompli, une stupeur étrange s'appesantit sur ceux qui en étaient les auteurs. Ils mirent en liberté les autres prisonniers.

Paris, en apprenant ces assassinats, tomba dans une morne tristesse.

Epuisé par les souffrances, par la faim, il n'eut pas l'énergie de lutter contre l'insurrection : il laissa faire.

Les insurgés s'emparèrent des Tuileries, de l'Hôtel de Ville, de l'Etat-major de la place, etc., etc.

M. Thiers, les ministres, tous les services publics se transportèrent à Versailles, où l'Assemblée nationale devait se réunir le 20 mars.

Le général Vinoy fit également battre en retraite sur Versailles : l'armée de Paris : vingt mille hommes.

Georget, à peine remis de sa blessure, avait reçu l'ordre de venir à Paris se joindre au général Vinoy.

Il avait espéré obtenir un congé de convalescence, se rendre à Beauchamp où il savait par Jacques retrouver Fanchon ; il dut obéir à cet ordre inattendu.

Il écrivit à Beauchamp la cause de la remise de son arrivée ; arrivée qu'il avait fait connaître à Jacques dans une lettre.

Cette armée, rassemblée par Vinoy, venait, pendant de longs mois, de combattre les Prussiens.

Allait-elle donc être obligée de livrer bataille à des Français !

Beaucoup de soldats brisèrent leurs armes, refusèrent d'obéir à leurs chefs.

Aigris par la défaite, écrasés de fatigue, convaincus de la trahison de Bazaine, soupçonnant d'autres généraux du même crime, doutant de la capacité de ceux qu'ils croyaient honnêtes, ils se rebellaient, étaient prêts à passer à l'insurrection.

Ceux échappés de Metz et de Sedan, les vieux soldats de Crimée et d'Italie, ceux d'Afrique et du Mexique, les héros de Sébastopol et de Palestro, les glorieux combattants des montagnards de la Kabylie et des cavaliers de Juarez se mutinaient.

Ils menaçaient d'être infidèles au drapeau tricolore de la patrie, de se ranger sous l'étendard rouge de l'émeute.

Georget — il l'a avoué depuis — fut tenté de faire comme eux.

Son ressentiment contre les chefs indignes qui nous avaient conduits à des désastres, qui livraient la France mutilée, agonisante, aux Prussiens, affolait sa raison, lui faisait concevoir les desseins les plus insensés !

Il se ressaisit pourtant et, la mort dans l'âme, le cœur rempli d'amertume et de dégoût, il résolut d'obéir, de faire son devoir. Les yeux fixés sur le drapeau qui seul, représentait la Patrie, il oublierait tout le reste : les défaillances des uns, les trahisons des autres, le manque de confiance de tous.

Il réunit ses camarades d'Afrique, ses compagnons de la dernière

et malheureuse compagne, et, avec des larmes dans la voix, refoulant les sanglots qui l'étouffaient, il les adjura, au nom de la France vaincue, perdant son sang de toutes ses blessures, prête à être achevée par ses enfants sous les regards insolents et satisfait du vainqueur, à ne point abandonner le drapeau sous lequel ils avaient combattu.

Il terminait ainsi :

—Mes camarades, abandonne-t-on un ami par que, faible, blessé, il est menacé ? Non, n'est-ce pas ? Eût-il commis des fautes, choisit-on ce moment pour les lui reprocher ? Non, non, on ne raisonne pas, on se porte à son secours.

« Notre drapeau, c'est notre ami à nous soldats, notre ami humilié, couvert de blessures, déchiré, sanglant. Mes camarades, oublions qu'il a été porté par des mains indignes !... Mes camarades, au drapeau !

—Au drapeau ! répondirent cent cris rugis par des poitrines soulevées d'un généreux enthousiaste.

Peu à peu, lentement, l'armée se reformait.

Le 2 avril, les hostilités commencèrent. Les troupes de la Commune essayèrent de s'emparer du Mont-Valérien, d'occuper Clamart et d'opérer par le Bas-Meudon un mouvement tournant sur Versailles.

Elles furent repoussées.

Les combats se renouvelèrent fréquemment, hélas !

A la guerre sainte, à la guerre étrangère, succéda la guerre entre Français, entre frères !

La nation affolée, les flancs ouverts par mille blessures, se déchirait le sein, s'arrachait les entrailles.

La plume se refuse à tracer ces horreurs, que l'étranger vainqueur contemplait en souriant.

.....  
A peine guéri de ses blessures, Mac-Mahon avait accepté de prendre le commandement de l'armée de Versailles.

Le maréchal acceptait la lourde et douloureuse tâche de reprendre Paris.

Le maréchal avait sous ses ordres trois corps d'armée, deux d'infanterie, un de cavalerie, commandés par les généraux Lamirault, de Cisse et du Barail.

Ces corps, pourvus d'artillerie, formaient en quelque sorte l'armée active, et pouvaient être soutenus par l'armée dite de réserve, placée sous les ordres du général Vinoy.

Vers la fin d'avril, deux nouveaux corps d'armée, commandés par les généraux Douay et Clinchant, se joignirent aux trois premiers corps de l'armée active.

Au commencement de mai, une grande batterie de gros calibre, installée à Montretout, battait l'escarpe du corps de place du bastion 63 au bastion 72.

La porte Maillot était criblée par le Mont-Valérien.

Dans la matinée du 9, l'armée occupa le fort d'Issy, abandonné par les fédérés.

Le dimanche 21 mai, l'armée de Versailles était parvenue jusqu'au pied des remparts.

Issy, Clamart, Vanves étaient occupés par elle. Les portes d'Auteuil, de Passy, du Point-du-Jour avaient de larges brèches.

Une attaque de vive force était nécessaire.

Dans l'après-midi, vers trois heures, au moment où le feu des batteries versaillaises était dirigé avec la plus grande énergie sur la batterie de l'enceinte de Paris voisine de la porte de Saint-Cloud, un homme apparut soudain vers cette porte.

Il agita un mouchoir en guise de drapeau parlementaire

Ce signal fut aperçu des avant-postes. Un officier s'avança.

L'homme, un piqueur du service municipal de Paris, avait constaté que cette partie du rempart n'était plus gardée. Pour éviter les malheurs d'un assaut, il venait avertir les troupes.

L'armée entra dans Paris et prit possession de la porte Saint-Cloud et des deux bastions voisins.

Le général Douay accourut, s'empara de l'espace compris entre les fortifications et le viaduc, fit ouvrir contre la porte d'Auteuil un feu assez vif.

Il s'en rendit maître et se porta sur le Trocadéro.

Georget se trouvait en ce moment auprès du général. Le capitaine de sa compagnie venait d'être blessé. Il le remplaçait dans le commandement.

—Lieutenant, lui dit le général Douay, portez-vous sur Passy avec votre compagnie et tenez-y solidement jusqu'à nouvel ordre.

—Bien général.

Georget exécuta le mouvement ordonné. Une barricade défendait l'entrée de la grande rue de Passy. Il s'élança à la tête de ses hommes, gravit l'obstacle en criant : « En avant ! »

La barricade fut enlevée.

Georget, après l'avoir renversée, poursuivit son mouvement.

Il n'avait pas fait dix pas qu'une balle l'atteignit au front.

Il tomba évanoui.

Les soldats le relevèrent, et des habitants du quartier vinrent leur montrer une maison précédée d'un jardinet et sur la façade de laquelle se voyait le drapeau à croix rouge des ambulances.

—C'est l'ambulance du docteur Delort, dirent-ils.

On y transporta Georget, toujours privé de connaissance.

Les soldats furent reçus par une vieille à cheveux blancs, ayant l'air d'une paysanne :

—Je suis seule, dit-elle, le docteur Delort est parti à la campagne après avoir vu ses malades guéris ou convalescents.

Elle ajouta :

—La salle d'ambulance est en ordre, vous pouvez déposer ce pauvre enfant sur un lit... Malheureusement le médecin suppléant de M. Delort demeure un peu loin.

Un homme d'une quarantaine d'années se détacha du groupe qui avait suivi les soldats :

—Je suis médecin, dit-il. En attendant l'arrivée de mon confrère, je donnerai les premiers soins au blessé.

Georget avait le visage et les cheveux couverts de sang. Le médecin procéda d'abord à un lavage antiseptique et constata que le projectile n'avait pas pénétré dans le crâne ; il n'avait fait que déchirer les chairs ; la blessure était grave à cause de son étendue, de la perte de sang qu'elle avait déterminée et surtout de la commotion ayant amené un état comateux inquiétant par sa persistance ; Georget ne reprenait pas connaissance.

Son pouls battait faiblement, ses prunelles étaient révulsées.

Le suppléant de M. Delort arriva à son tour et examina le blessé.

—Mon cher confrère, dit-il, je crains une réaction terrible succédant à cet anéantissement : un afflux de sang au cerveau amenant des désordres graves, une congestion qui peut emporter notre blessé. Je suis d'avis d'opposer à cet afflux sanguin que je redoute, au délire qui en serait la conséquence inévitable, le traitement antiphlogistique, la glace en compresse constamment renouvelée sur la tête, et des révulsifs énergiques aux jambes.

Ce traitement approuvé, le suppléant de M. Delort se tourna vers la bonne femme qui gardait la maison de celui qu'il appelait « son maître vénéré », et lui dit :

—Vite, Catherine, procurez-vous de la glace... Ce sera peut-être difficile en ce moment... Apportez-moi un seau d'eau du puits... Apprêtez des bandes... donnez-moi des serviettes... Il faut essayer de sauver ce brave garçon !

—Oh ! mon Dieu ! s'écria la pauvre vieille, est-ce qu'il est en danger de mort, monsieur Dumont ?

—Des soins rapides et de tous les instants peuvent seuls éviter une catastrophe, ma bonne Catherine. Faites vite.

Mais le docteur, ayant donné cet ordre, se ravisa :

—Je vais courir chercher de l'eau au puits, dit-il, apprêtez le linge.

—Oui, monsieur Dumont.

En quelques instants, la tête du blessé fut entourée de linges trempés dans l'eau glacée.

Georget, au contact de cette eau, exhala une plainte ; sa poitrine se souleva plusieurs fois avec force.

—C'est bon, la sensibilité revient !... C'est bon ! répéta le médecin.

Il se retourna de nouveau vers la pauvre femme tremblante :

—Catherine, commanda-t-il, coupez tous les vêtements, enlevez tout ça comme vous pourrez... avec des ciseaux... dépêchons-nous !

Elle se mit en devoir de faire ce qu'on lui demandait, elle décousit les manches de la tunique aux entourures, le pantalon depuis le bas jusqu'à la ceinture, mit à nu la poitrine et le cou.

—Tiens, il a déjà été blessé, dit le docteur Dumont en constatant la cicatrice à peine fermée de la clavicule... Ce garçon-là a vingt ans... pas beaucoup plus, j'en réponds.

Il ajouta tristement :

—Les Prussiens l'avaient blessé, des Français le tuent !... Quelle horrible chose, madame Catherine !

—C'est à en devenir folle, monsieur Dumont ; j'hésitais à venir à Paris, à quitter mes montagnes tranquilles... un pressentiment me disait que cette grande ville n'était pas faite pour moi... Oh ! il arrive aussi bien des malheurs chez nous, mais ce sont des malheurs où les hommes ne sont pour rien, où personne n'est coupable... Mon pauvre Devoissoud, mon mari, a été enseveli sous une avalanche de neige avec ceux à qui il servait de guide : il a été tué par la montagne et non par ses frères !

Catherine Devoissoud essuya ses yeux obscurcis par les larmes. Le docteur Dumont et son confrère posaient des révulsifs sur les jambes du blessé, retombé dans une insensibilité inquiétante.

A peine percevait-on son souffle. Son cœur battait faiblement.

Les deux médecins attendaient l'effet des révulsifs.

Ils examinaient le jeune homme étendu sans connaissance devant eux.

Le docteur Dumont disait :

—Je parie que ce brave enfant sort du rang... Tenez, voyez

cette ligne de hâle nettement dessinée, démontrant qu'il a porté pendant des années le costume de simple zouave, que son cou nu a subi les morsures du soleil d'Afrique.

—Pauvre garçon ! faisait la bonne Catherine en joignant les mains ; sa poitrine est blanche comme celle d'une fille... Est-il Dieu permis de massacrer ainsi des enfants... Quelle pitié !... Et sa mère l'attend !... Il a sans doute des frères, des sœurs qui parlent de lui en ce moment !... Oh ! monsieur Dumont, faut le sauver, cet enfant !...

—Nous ferons tout ce qu'il sera possible de faire, ma bonne Catherine.

Georget s'agita. Ses lèvres se contractèrent.

—Comme il a l'air de souffrir, mon Dieu Seigneur !

—Tant mieux ! ma bonne Catherine, affirma le docteur Dumont. Il faut combattre la prostration, l'état comateux, activer les mouvements du cœur.

Il se pencha vers le malade, appuya son oreille sur la poitrine du jeune homme, et dit en se relevant :

—Le cœur bat un plus fort, les mouvements sont mieux rythmés. Constatez, mon cher confrère.

—En effet, les battements, il y a une heure n'étaient pas appréciables.

Les médecins écrivirent une ordonnance qu'un domestique alla faire exécuter.

—Vous lui ferez avaler une cuillerée de la potion qu'on va vous apporter, madame Catherine, et cela environ toutes les heures, dit M. Dumont. Vous renouvellez constamment les compresses.

—On va lui glacer le sang, à ce pauvre enfant !

—Ne craignez pas, madame Catherine, le gaillard a le sang vif et chaud.

—Je renouvellerai les compresses, je ferai tout ce que vous venez de me commander.

—Ma bonne Catherine, pardon du mal que vous allez prendre ; il va falloir veiller auprès du blessé ; on ne peut avoir confiance en Germain, il s'endormirait.

—Oh ! je veillerai, je ne dormirai pas, moi... J'ai assez veillé auprès de mes enfants pendant leurs maladies ; je vous assure que je ne songerai point à dormir, celui-ci sera soigné comme l'était mon petit Georget... Il aurait quasi le même âge, le pauvre enfant.

—Vous l'avez perdu, madame Catherine ?

—Oui, monsieur Dumont, oui, je l'ai perdu, c'est cela, répondit-elle les larmes aux yeux.

Les médecins partirent et Catherine s'installa au chevet du blessé.

Georget fut pendant huit jours entre la vie et la mort ; à des améliorations passagères succédaient des périodes de prostration complète pendant lesquelles le médecin constatait une telle faiblesse du pouls et du cœur qu'il craignait de voir le blessé s'éteindre, exhiler son dernier et faible soupir.

D'autres fois, il était pris de délire, il se débarrassait des bandes glacées qui lui entouraient la tête et poussait des cris rauques, prononçait des mots intelligibles. Ses prunelles injectées de sang roulaient dans leurs orbites agrandies par la maigreur de son visage blêmi par la perte du sang et qui soudain, se violait.

Le médecin, après avoir relevé les forces, devait alors combattre énergiquement la congestion menaçante.

Catherine ne se couchait ni jour ni nuit. Elle aussi luttait contre le mal ; elle voulait sauver cet enfant qui lui avait fait penser au sien, à son Georget.

Si elle avait su !...

Comment dans ce soldat, dans cet officier au teint brûlé par le soleil d'Afrique, eût-elle reconnu le petit garçon rose et blanc ?

D'ailleurs, la bonne Catherine, comme toutes les femmes, comme toutes les mères, voyait Georget dans sa pensée ainsi qu'il était dans l'humble chalet de Bovernier : l'enfant délicat aux grands yeux bleus candides.

Cette image s'était à jamais gravée dans son souvenir.

En vain douze années s'étaient écoulées depuis que son Georget avait dû s'enfuir pour éviter Gaston de Pervençère et Anspach ; le jeune homme de vingt ans que sa raison aurait dû imaginer n'existait pas pour elle ; son Georget à elle était l'enfant délicat au pâle visage, au yeux de bleu.

En outre, les longues années pendant lesquelles la paralysie l'avait clouée inerte sur un lit, plongée dans une somnolence, une rêverie vague, augmentaient encore l'illusion touchante de Catherine : pendant des années elle avait tant rêvé à cet enfant qu'éveillée, bien éveillée maintenant, elle continuait ce long rêve.

Depuis trois semaines, Georget est dans la petite maison de Passy. Il est maintenant hors de danger.

L'extrême faiblesse et la menace de congestion ont disparu.

Georget regarde étonné autour de lui... Il ferme les yeux, réfléchit, se demande où il est... ce qui est arrivé... .

Ah ! il se souvient... Ses mains, machinalement, se portent à sa tête endolorie... Il sent les linges mouillés... Il comprend tout ; il

a été blessé, est à l'ambulance... Ses yeux cherchent des camarades autour de lui... .

Il est seul... ce n'est pas là une ambulance militaires ; cette pièce presque élégante ; cette suspension de cuivre doré, ces tableaux, ces tentures, ces meubles aux incrustations de nacre, ces ferrures de nickel, ces fleurs dans des potiches !

Où est-il donc ?

De nouveau, il ferme les yeux et se demande :

—Suis-je le jouet d'une hallucination ?... Mes yeux croient-ils voir des images que seule la fièvre trace dans mon cerveau ?

De nouveau ses yeux explorent la salle.

—Non, ce n'est pas la fièvre, ce que je vois existe réellement, ces meubles, ces tableaux, ces tentures, je pourrais en me levant les toucher, les sentir sous ma main, ces fleurs j'en pourrais respirer le parfum.

Il se soulève sur le coude.

Son lit est placé près d'une fenêtre ouverte sur un jardinet planté d'arbres au vert feuillage, de fleurs dont les parfums embaument l'air. Des insectes dansent et tournoient dans un rayon de soleil. Des abeilles fouillent le calice des fleurs, et lourdes de pollen, regagnent leurs ruches où s'élabore le miel d'or. Des oiseaux chantent sous la feuillée... .

Georget contemple, ravi, ce spectacle comme s'il le voyait pour la première fois. Tout lui semble charmant, l'ément, confusément ; il sent qu'il a été bien près de ne pas revoir ces choses si simples et si belles cependant. Des fleurs, des arbres, et ce symbole de la vie même, le soleil, père de la lumière, de la chaleur, de la fécondité... .

Il rêve délicieusement, de choses imprécises, confuses et douces. Puis, ces rêveries de convalescent, rêveries vagues comme les balbutiements joyeux d'un petit enfant, font place, peu à peu, à des pensées plus nettes, à des réalités plus tangibles.

Georget cherche à se rappeler dans quelles circonstances il a été blessé. Est-il en Afrique ?... Non, le paysage qu'il a sous les yeux est un paysage de France.

Est-ce qu'il ne combattait pas, comme Jacques de Beauchamp, les Allemands envahissant la France ?

—Si, c'est là ! s'écrie mentalement Georget, j'ai été frappé d'une balle sur le champ de bataille... . Oui, je me souviens maintenant !... Une balle... la clavicule cassée... .

Il médite de nouveau et bientôt murmure... sorti de l'hôpital... J'allais retrouver Fanchon à Beauchamp... je m'en faisais une fête, en y pensant, mon cœur sautait de joie dans ma poitrine.

Soudain, à haute voix maintenant il s'écrie :

—Oui, je sais, cela me revient... La guerre civile... l'horrible guerre entre Français... l'entrée à Paris... la barricade... Une balle française !... .

Il retombe, accablé, sur sa couche : des pleurs s'échappent de ses yeux... .

Georget surmonte vite cette faiblesse. Il entend un bruit de pas et, vivement, il essuie ses larmes.

Une vieille femme entre. Sous son bonnet de fausse dentelle noire ses cheveux paraissent blancs comme l'argent.

Elle marche sur la pointe des pieds ; les cils de ses paupières baissées font une ombre sur son visage pâle et triste. Elle tient des deux mains un plateau sur lequel est une tasse de porcelaine d'où s'élève une vapeur légère.

La bonne femme pose le plateau, doucement, sur une petite table. Elle tourne ses yeux vers son malade qu'elle croit endormi.

Non, il la regarde, suit ses mouvements, lui sourit de son sourire ébauché de convalescent.

—Vous vous sentez mieux, n'est-ce pas ?... Le médecin dit que vous êtes sauvé... C'était la commotion... La balle n'a fait que déchirer... un peu... un peu les chairs... .

Georget ne l'écoute pas... Il ne comprend pas un mot de ce qu'elle dit... .

Les yeux agrandis par la stupeur, il la regarde, écoute le son de sa voix, se soulève brusquement sur le coude, la regarde encore, longuement... .

—Ne vous découvrez pas, mon enfant, dit-elle en rebordant avec précaution les draps du lit.

Ses pauvres vieilles mains maigres et ridées tremblent un peu. Georget rejette vivement les draps, s'assied sur le bord de la couche, prend les deux mains de la vieille femme dans les siennes... Son regard se fixe, ardent, scrutateur, sur le visage pâle tourné vers son visage, sur ces yeux qui regardent ses yeux... .

Soudain, il entoure de ses bras le cou de la brave femme, de sa garde-malade et, lui couvrant la figure, les cheveux de baisers fous :

—Mère ! crie-t-il d'une voix que l'émotion déchire, mère, maman Catherine !... Mère, tu ne me reconnais pas ?... Tu ne reconnais pas ton Georget ?

—Georget !... Vous ?... Toi ?... Mon petit Georget !

—Oui, mère, c'est moi, c'est bien moi ! Je suis le pauvre orphelin que tu as recueilli à Bovernier, je suis le frère de Fanchon.

—Est-ce possible !... Mais oui, oui je te reconnais maintenant.

Mon pauvre enfant !... Te revoir ainsi ! On t'a apporté mourant, couvert de sang...

—Je suis sauvé, mère, tu l'as dit tout à l'heure, et tu as dit vrai ! Je ne souffre plus, ma tête se dégage, je t'ai retrouvée ! Est-ce que tu crois que je puis mourir à présent ?

Elle l'écoutait, charmée, le regardait avec admiration ; elle tremblait de la tête aux pieds.

Il la fit asseoir sur son lit et s'entretint longuement avec elle, lui raconta sa vie tout entière ; son existence vagabonde avec Fanchon, son arrestation, son envoi dans une maison de correction, son évvasion, son engagement militaire sous le nom de Georges Bernard, grâce à la haute protection de Mme de Beauchamp chez laquelle il avait été réuni à Fanchon, ses combats en Afrique et en France, l'ordre reçu de venir à Paris au moment où il allait retrouver sa sœur.

—Tu vas te redonner la fièvre, mon enfant, interrompt à chaque instant Catherine, ne parle pas tant !

—Ne t'inquiète pas, mère, tu es là, je suis guéri, bien guéri.

Et il racontait, racontait toujours, ne s'arrêtant que pour embrasser le visage baigné de larmes de la bonne Catherine.

Quelle joie ! Quels transports !

Le lendemain, Georget voulut se lever.

—Il faut attendre que le docteur le permette, mon Georget ! Ne fais pas d'imprudence, je t'en prie, s'il survenait une rechute... Sans savoir que c'était mon enfant que je soignais, j'étais désespérée quand tu allais plus mal ; songe donc, à présent, s'il t'arrivait malheur !...

—Ne crains rien, mère !

Il dut attendre la visite du docteur Dumont, céder aux prières de Catherine.

Le médecin, en voyant Georget, fut stupéfait de l'amélioration qui s'était produite.

—Mon cher garçon, dit-il gaiement, vous êtes hors de danger, tout à fait hors de danger. Dans huit jours vous serez sur pied ; je n'ai jamais rencontré dans ma pratique de la médecine une convalescence se manifestant si heureusement. Il faut que vous soyez bâti à chaux et à ciment.

—J'ai retrouvé ma mère, docteur, ma mère que j'avais perdue depuis douze ans ; je l'ai revue, je l'ai pressée dans mes bras...

—Où cela ?... Quand cela ?...

—Ici, ce matin.

—Elle a appris que vous étiez blessé, soigné ici ? Elle est venue ? Elle est repartie ?

—Non, docteur, elle n'est pas venue ici, elle y était ; elle n'est pas repartie, la voilà !

Et Georget se jeta dans les bras de Catherine.

Le Dr Dumont les regardait tour à tour, la mère et le fils.

L'étonnement l'empêchait de trouver une phrase ; enfin, il finit par dire :

—Il est heureux, madame Catherine, que vous n'avez reconnu votre fils que lorsqu'il a été hors de danger, sinon, la force vous eût manqué, et sans vous, sans vos soins, votre dévouement de toutes les heures...

—Oui, docteur, vous avez raison, si j'avais reconnu Georget lorsqu'on l'a amené ici évanoui, couvert de sang, je serais devenue folle de douleur : mes forces s'en seraient allées !

—Vous le voyez, tout est donc pour le mieux. Je ne reviendrai plus, lieutenant, que pour avoir le plaisir de vous serrer la main.

—Venez aussi souvent que vous le pourrez, docteur, afin de me procurer le plaisir de vous témoigner de mon mieux combien je vous suis reconnaissant de vos soins, répondit Georget en serrant la main que le médecin lui tendait.

Aussitôt que celui-ci fut parti, Georget dit à sa mère :

—Tu le vois, j'ai la permission de me lever, veux-tu me passer mes vêtements ?

Catherine prit sur un siège le large pantalon de l'officier de zouaves.

—Ah ! seigneur ! fit-elle, il est en morceaux, j'oubliais que je l'avais décousu.

Le pantalon flottait comme un jupon de femme.

Elle le regardait, toute décontenancée.

Georget éclata de rire.

Elle prit la tunique, les manches manquaient ; le devant avait été coupé jusque sous les bras.

—Quelle défroque ! s'écria Georget, amusé de la figure désolée de la bonne Catherine.

—Mon enfant, je ne me souvenais plus... j'ai tout ravagé... les médecins l'ont commandé...

—Ne te fais pas de mauvais sang, mère ; j'ai un peu d'argent dans un portefeuille de cuir rouge, dans la poche de la tunique ; nous rachèterons un uniforme avec cet argent.

Elle lui passa le portefeuille. Il en tira deux billets de cent francs.

—C'est mon arriéré que j'ai touché, dit-il en riant.

—Ces deux cents francs sont toute ta fortune ?

—Il y a bien des camarades qui n'en ont pas autant, mère. Avec cet argent tu m'enverras chercher un autre uniforme, continua-t-il, nous verrons après.

Le domestique s'acquitta de la commission et, le lendemain, Georget, appuyé sur le bras de Catherine Devoissoud, commençait dans le jardinet du docteur Delort sa première promenade de convalescent.

Il était bien faible encore, la fatigue venait vite. Tous deux s'asseyaient alors sur un banc, à l'ombre, et causaient.

Georget redisait les événements de sa vie. Catherine lui expliquait comment elle se trouvait chez le docteur Delort.

—Quel cher brave homme ! Quel grand cœur !... Si tu savais, mère, avec quelle bonté il m'a reçu lorsque je suis allé à Beauchamp retrouver Fanchon !

Plusieurs fois, Catherine lui demanda :

—Et depuis votre départ de Bovernier, vous n'avez jamais revu les misérables qui en voulaient à votre vie ? Jamais Fanchon ni toi n'ont été attirés dans quelque guet-apens ?

Georget fut sur le point de raconter l'attentat comploté par Montaiglon contre sa sœur Fanchon, complot avorté grâce à sa providentielle intervention ; une invincible pudeur ferma ses lèvres.

—Non, mère, jamais, répondit-il ; nous ne les avons jamais revus.

—Ces bandits ont perdu vos traces, peut-être sont-ils allés rejoindre en enfer le diable qui les avait envoyés sur la terre.

—Ainsi soit-il, mère, fit gaiement Georget en l'embrassant.

Il fut bientôt complètement remis de sa blessure ; un événement se produisit qui ne fut pas pour peu de chose dans cet heureux résultat : sur la proposition du général de Wimpffen pour sa conduite en Afrique, des généraux Douay et Faidherbe pour faits d'armes pendant la guerre contre l'Allemagne, il fut décoré de la Légion d'honneur.

Le général Douay lui apporta lui-même, dans la petite maison de la rue de Passy, le noble insigne sur lequel sont gravés ces mots : "Honneur et patrie".

## VII

La nouvelle de l'insurrection qui avait éclaté à Paris, les récits faits par les journaux des tragiques événements dont la capitale était le théâtre, les assassinats, l'incendie, les otages massacrés remplirent tout le monde d'horreur à Beauchamp.

Le docteur Delort frémissait de colère à ces lectures que Jacques faisait à haute voix.

—Les misérables ! Avoir incendié les Tuileries ! Anéanti tant d'objets d'art, de documents historiques ! L'hôtel de ville, ce bijou d'architecture gothique si rempli de souvenirs ! Toute notre histoire de Paris était écrite sur ces murs !

—Et tous ces forfaits imbéciles sous les yeux des Prussiens ! Ces gens sont bons pour le cabanon, ce sont de véritables fous !

—Ils ont tant souffert, docteur ! Ils ont enduré la faim, le froid, offert leur sang pour sauver la patrie ; on a bafoué leur dévouement, on les a trahis, répondait Jacques d'une voix triste.

—Oui... Eh bien, mon cher Jacques, ne parlons plus de cela !

M. Delort levait les bras et les yeux vers le ciel d'un air furieux et désolé.

—Que devient Georget, nous ne recevons toujours pas de ses nouvelles ! disait tristement Fanchon.

Jacques essayait de la consoler, mais, lui aussi s'inquiétait du silence de celui qui pendant toute la campagne avait été son compagnon d'armes.

Parmi ces causes de tristesse, d'inquiétude, un événement heureux survint, les Allemands évacuèrent le village ; ils se dirigeaient sur Metz.

On pouvait sortir dans Beauchamp sans que les regards fussent affligés par la vue des casques à pointe, l'oreille blessée par les sons gutturaux de la rude langue ennemie.

On était au premier jour de juillet. Les blés jaunissants couvraient les plaines, les pampres verts et les houblonniers égayaient le versant des coteaux.

Jacques proposa une excursion dans les environs.

On parcourait en voiture tout le champ buisé libre par les Allemands, on ferait la reconnaissance de ce qui, de ce côté, nous restait de terre française, de cette vieille terre lorraine qui débarrassait à la rapidité de l'ennemi ; c'était tout ce que nous laissait l'ennemi dans l'arrondissement de Metz ; dix communes du canton de Gorze.

Cette proposition fut accueillie avec joie.

Jacques s'occupa pendant plusieurs jours des préparatifs de cette excursion ; depuis leur réclusion, Mme de Beauchamp et Simone considéraient tout déplacement comme un voyage au long cours et Jacques dut emporter des vivres et des vêtements de rechange, comme s'il se fût agi de traverser des contrées désertes.

On partit de grand matin dans des claquements de fouets, des bruits de grelots.

Mme de Beauchamp, Simone et Fanchon dans un grand landau, M. Delort et Jacques dans une victoria. Derrière ces deux voitures en venait une troisième contenant les provisions et les objets de toilette que, pour faire plaisir à sa mère, Jacques avait dû y placer.

Le temps était superbe. Le soleil brillait dans un ciel sans nuages.

Les paysans, heureux d'être débarrassés des Prussiens, et surtout de rester Français, causaient gaiement par groupes dans les villages qu'on traversait.

Beaucoup connaissaient Mme de Beauchamp et sa famille. En la voyant passer ils la saluaient avec une joie respectueuse. Ils semblaient dire : " Nous sommes enfin entre nous."

En traversant un village, Jacques reconnut une auberge où, surpris un jour par la pluie, il était entré.

Il se souvint qu'il y avait au premier étage une assez jolie salle donnant sur des jardins plantés d'arbres fruitiers ; il lui semblait sentir la bonne odeur des fruits mûrissants.

—Mère, déjeunons ici, veux-tu ? Je t'assure que nous serons très bien ; je me sens un grand appétit, c'est le moment d'attaquer nos formidables provisions.

—Je me sens disposé à y faire une large brèche, affirma le docteur.

—En ce cas, déjeunons dans cette auberge, je n'y vois aucun inconvénient.

La salle dans laquelle ils s'installèrent était tendue de papier commun ; dans un enguirlandement de feuillage vert un chasseur jaune tirait sur un lièvre brun ; ce motif cynégétique se répétait à l'infini ; à droite, à gauche, devant, derrière, l'intrépide chasseur jaune ne se lassait pas de faire feu sur l'agile lièvre brun qui toujours fuyait, les oreilles couchées sur le dos, les pattes allongées horizontalement.

Cet ornement mural amena sur les lèvres de Simone un rire fou qui se communiqua à Fanchon d'abord et étendit sa joyeuse contagion à Jacques, à M. Delort, à Mme de Beauchamp elle-même.

La petite cheminée en marbre noir de Belgique s'ornementait de deux grands coquillages de mer de forme conique.

L'aubergiste, une grosse bonne femme rougeaude, expliqua gravement à Simone qu'en approchant à l'oreille un de ces merveilleux objets on entendait la mer.

—Essayez, mademoiselle, vous verrez, fit-elle en plaçant un des coquillages dans la main de la jeune fille.

Simone approcha de son oreille le coquillage d'un rose de corail à l'intérieur et, au bout d'un instant, dit gravement :

—C'est vrai, j'ai entendu !

La grosse aubergiste fut enchantée.

Les deux domestiques du château, cependant, montaient les provisions, dressaient la table ; ils étalaient dessus une nappe éblouissante de blancheur et, pour empêcher les coins de traîner à terre, les nouaient de gros nœuds ; ils y plaçaient la porcelaine transparente, l'argenterie, les verres de cristal, et sur chaque assiette, les serviettes en bonnet d'évêque.

La bonne aubergiste les regardait faire, ébahie de ce luxe nouveau pour elle.

On se mit à table et chacun, égayé par la promenade, fit honneur au déjeuner. Ainsi que l'avait dit Jacques — si la salle était plus que modeste — la vue dont on jouissait était charmante, étendue.

Sous le beau ciel bleu, dans le cadre de la fenêtre enguirlandée de roses trémières, les hirondelles apparaissaient, disparaissaient avec de petits cris en leur vol rapide et circulaire.

Une brise tiède agitait doucement les feuilles et apportait la senteur des grandes plaines où des femmes étalaient les foins nouvellement fauchés.

La patronne de l'auberge monta avec une servante et offrit à Mme de Beauchamp, sur des plats de faïence vernissée et décorée de fleurs rouges et d'oiseaux verts, des pyramides des fruits qu'elle venait de cueillir.

Mme de Beauchamp remercia la bonne femme.

—Nous acceptons, dit Jacques, mais à la condition que vous allez trinquer avec nous au bonheur de la France.

—Oh ! pour ça, j'veux ben !

Et elle ajouta convaincue en allongeant le bras :

—Et à la crevaison des Allemands !

Cette phrase, qui eut désolé un académicien, la mit en humeur de conter toutes les misères que les "casques à pointe" lui avaient fait subir.

Cela eût pu durer longtemps si la servante, d'en bas, ne l'eût appelée d'une voix perçante :

—Madame, v'là un voyageur qui d'mande à manger, à c't'heure !

—A manger ! On n'a rien dans un petit endroit comme ici ; l'dimanche, oui, mais en s'maine !

Elle descendit en se disant à elle-même :

—S'il veut une omelette, on pourrait encore !

Mme de Beauchamp la rappela :

—Ma brave femme, dit-elle, j'ai accepté vos fruits sans façon ; nous avons des victuailles en grande quantité ; ne renvoyez pas ce voyageur ; il peut être fatigué, servez-lui à déjeuner.

—Oh ben ! si c'est ça, il a d'quoi s'régaler !

Elle était descendue, elle remonta et dit à Mme de Beauchamp :

—Il vous remercie bien, c't'homme ; Jeanne lui avait dit qu'il n'y avait rien, moi, j'lui ai dit qu'y avait d'tout grâce à une belle société qu'y m'tirait d'embarras... Il a l'air fatigué... .

—Quel genre de voyageur est-ce ? demanda Mme de Beauchamp.

—C'est un officier français en bourgeois, ça s'voit ben, il est décoré.

—Un officier français, décoré !... .

Jacques regarda sa mère, la questionnant du regard.

—Tu songes à l'inviter ? Fais-le, mon enfant !

—Merci, mère, répondit Jacques en courant au rez-de-chaussée.

On entendit des exclamations joyeuses, le bruit d'une accolade.

—Il paraît que Jacques a retrouvé un camarade, dit M. Delort.

Jacques remontait en courant l'escalier, il s'écria :

—Je vous annonce... .

Georget parut auprès de son ami.

Il était vêtu d'un paletot noir, d'un pantalon gris clair. Le ruban de la Légion d'honneur se voyait à sa boutonnière.

Il était pâle sous son hâle. La balafre de son front formait une ligne blanchâtre qui se perdait dans la chevelure brune.

Georget s'avança vers Mme de Beauchamp qui se leva en lui tendant les bras.

Il s'y jeta en balbutiant :

—C'est à vous, à vos bontés que je dois d'être ce que je suis.

Fanchon et Georget se tinrent un moment embrassés. Elle ne pouvait prononcer une parole tant la joie l'oppressait.

Georget salua Simone qui lui tendit la main, en disant :

—Nous sommes tous bien heureux de vous voir, monsieur Georges Bernard.

M. Delort lui frappait amicalement sur l'épaule et lui disait :

—Eh bien, à la bonne heure, nous avons fait notre chemin... .

Mais, vous êtes décoré, Dieu me pardonne !

—Oui, monsieur, depuis peu de temps, répondit Georget.

—Tu nous raconteras cela, Georget, faisait Jacques. Pour le moment, mets-toi à table.

—Je ne demande pas mieux, je meurs de faim.

Et Georget attaqua les mets avec entrain.

Tout en déjeunant il raconta ce qui lui était arrivé, son rappel à Paris au moment où il se disposait à partir pour Beauchamp, l'insurrection parisienne, l'entrée de l'armée de Versailles à Paris, sa blessure, son transport dans une ambulance de Passy, sa guérison et sa stupeur en reconnaissant dans celle qui le soignait... .

—Devine, Fanchon, continua-t-il en se tournant vers la jeune fille, devine qui, lorsque j'ai repris connaissance, était auprès de moi ?

—Mais, Georget, comment veux-tu ?... .

—C'était notre mère Catherine, ma chère Fanchon, j'étais dans l'ambulance installée par M. Delort dans sa maison !

—Ah ! c'est trop fort. Eh bien, en voilà une chance, s'écria le vieux médecin.

—Mère Catherine ne m'avait pas reconnu, ce qui ne l'avait pas empêchée de rester jour et nuit auprès de son malade.

—Comme elle a dû être contente de te revoir !

—Oui, ma chère Fanchon, notre mère a été bien heureuse ! Pauvre femme !... Elle est si bonne !... Je crois qu'elle ne fait pas de distinction entre nous ; pour elle, j'en suis sûr, nous sommes vraiment frère et sœur !

On avait apporté quelques bouteilles de champagne dont on fit sauter les bouchons pour fêter le retour de Georget.

Celui-ci fut installé à Beauchamp où toute la famille le combla d'amitiés.

Jacques ne pouvait plus quitter son ami Georget, ils partaient tous deux chaque jour pour faire de longues promenades au cours desquelles il parlaient de leurs misères, de leurs souffrances pendant la guerre.

Jacques racontait à Georget la malheureuse campagne de la Loire, son arrivée en Suisse, l'accueil touchant des habitants, l'arrivée de M. de Pervençère et de sa femme avec sa famille et Fanchon, son séjour au Palais des Roses, etc., etc.

(A suivre.)

# SÉRÉNADE

Chantée dans SAN GIL DE PORTUGAL

MYSTÈRE DE MORETO

Paroles de  
ALFRED GASSIER

Musique de  
HENRI KERVAL

blé . . . messous la lune Aux yeux d'i . ris sans souri . . re, Sa

chant que l'heure est demourir. Don nent leurs mains, une a

Et tous s'en vont dans

l'ombre et dans la lu . ne Pour s'alan . guir, . . . et puis mou . rir,

Avec les Heures une a . ne. Les Heu . res au pu . le sou . ri . re

Andantino  
PIANO

Sur des bri . ses de ro . ses Vo . lent, quand meurt le

jour, Vers l'om . bre ou tu re . po . ses Tous les rê . ves d'a . mour  
plus vite

LES HEURES

Poésie de  
CAMILLE MAUCLAIR

Musique de  
ERNEST CHAUSSON

*A tempo*

C'est l'heure exquise et

bre-ve. Ils frappent ouvrir. Quel le cueille re-ve Et l'amour et la

*pall.*

*flout*

Plus vite

*A tempo*

Tout par-fum sé-va-po re. Et tout bonheur nous

fuit; N'attendspas l'au-ro-re Quand l'appel-le la nuit.

CHANT

*Lent et resigné*

*dur*

Les pâles heures sous la lu-ne. Enchantant jusqu'à mourir.

PIANO

Avec un triste souri-re. Vont, une a-u-ne. Sur un lac baigné de lu-mi-

Où, a-vec un som-bre souri-re. Elles en-dent une a-u-

Les mains qui me-nent à mou-ri-r.

*p*

Et ces-

## La Danse de Guerre des Peaux-Rouges

Depuis quelque temps les nouvelles des Etats Unis signalent une vive agitation parmi les tribus indiennes de l'intérieur du pays. Nous avons déjà exposé ici même à plusieurs reprises la triste situation de ces infortunés autochtones de l'Amérique du Nord. Les premiers conquérants européens, après de longues luttes suivies d'odieus massacres, avaient refoulé les restes de ces belliqueuses populations dans l'immense Prairie de l'intérieur, alors domaine incontesté du bison. Mais dans la première partie de ce siècle, le flot montant de la colonisation envahit pièce à pièce la Prairie, y fonda des villes puissantes, la sillonna de chemins de fer, et bisons et Indiens furent refoulés de plus en plus loin, vers ces âpres solitudes du nord où, semblait-il, la civilisation mettrait des siècles avant d'aller les troubler. Il n'en fut rien. Devant les progrès prodigieux de l'immigration européenne, qui depuis quarante ans a triplé la population des Etats-Unis, ces terres dédaignées furent à leur tour convoitées par les colons, et le gouvernement américain dut créer, au milieu des territoires du nord et du centre, de vastes "réserves" solennellement garanties en toute propriété aux tribus indiennes. Ce sont ces réserves sur lesquelles empient maintenant les colons, et nous avons vu quel a été le sort de celle de l'Oklahoma. Exaspérés par ces spoliations, se voyant menacés de perdre leurs derniers refuges, les Peaux-Rouges semblent décidés à en appeler une fois de plus au sort des armes et à repousser les envahisseurs.

D'après les dernières dépêches, les tribus se rassemblent sur plusieurs points du Dakota et ont commencé leur danse de guerre, ce qui paraît annoncer la prochaine ouverture des hostilités. Le promoteur de cette insurrection menaçante paraît être le fameux chef sioux Sitting Bull ou le "Taureau assis", qui lutta, il y a déjà vingt ans, contre les armées américaines et qui réussit même à anéantir une colonne de cavalerie.

En présence de ces événements, le gouvernement fédéral s'est empressé de mobiliser des troupes et a fait en même temps intimer l'ordre aux Indiens d'avoir à cesser leur danse de guerre ; mais les Peaux-Rouges ont déclaré qu'ils continueraient à danser jusqu'à ce que le "Messie" qu'ils attendent soit arrivé.

D'après ce que l'on croit, ce soi-disant Messie ne serait autre qu'un blanc (comme il en existe un grand nombre : un auteur dit de trente-cinq à quarante mille) vivant parmi les Indiens, de leur vie même, avec tous leurs goûts et toutes leurs passions. Cet agitateur inconnu, de connivence avec le fameux Sitting Bull, a dû chercher à surexciter les Indiens pour leur faire proclamer la guerre sainte, dont les prodromes sont toujours les danses sacrées.

Quoi qu'il en soit, les Américains sont en somme fort embarrassés. Les Indiens ne faisant aucun acte d'hostilité, il est assez difficile de les massacrer sous le seul prétexte qu'ils dansent plus ou moins guerrièrement. Aussi les Yankees se sont-ils décidés à envoyer un ambassadeur aux Sioux, et cet ambassadeur n'est autre que notre ami le colonel Cody, le fameux Buffalo Bill que connaissent tous ceux qui ont visité Paris pendant l'Exposition de 1889. Buffalo Bill ambassadeur ! Est-ce assez américain ?

Voici du reste comment le colonel Cody a expliqué la situation à un journaliste de Chicago :

"J'arriverai à Omaha lundi. De là, j'irai probablement à Rushville, situé à une distance de 31 milles de Pineridge. Comme nous sommes dans un temps de l'année bien peu favorable à une révolte, je crois qu'aucun Indien auquel il reste un peu de bon sens ne voudra partir en guerre tant qu'il aura de la nourriture pour son cheval et pour lui-même. Quant aux fanatiques Sioux, qui dansent actuellement depuis le coucher jusqu'au lever du soleil, c'est bien différent. Ils croient qu'ils servent le Grand-Esprit et qu'ils célèbrent la venue du Messie. Leur agitation persistera tant que dureront leurs danses.

"Ce qui me paraît le plus menaçant, c'est le développement de ce mouvement. Les Indiens n'écrivent pas de lettres et ne font pas usage du télégraphe, et, cependant, en ce même moment, toutes les tribus de l'Ouest, à partir des rives du Mississipi et de la Colombie britannique jusqu'à l'Arizona, s'adonnent à la grande danse du Serpent et attendent l'arrivée du grand chef. Ils danseront jusqu'au moment où ils deviendront

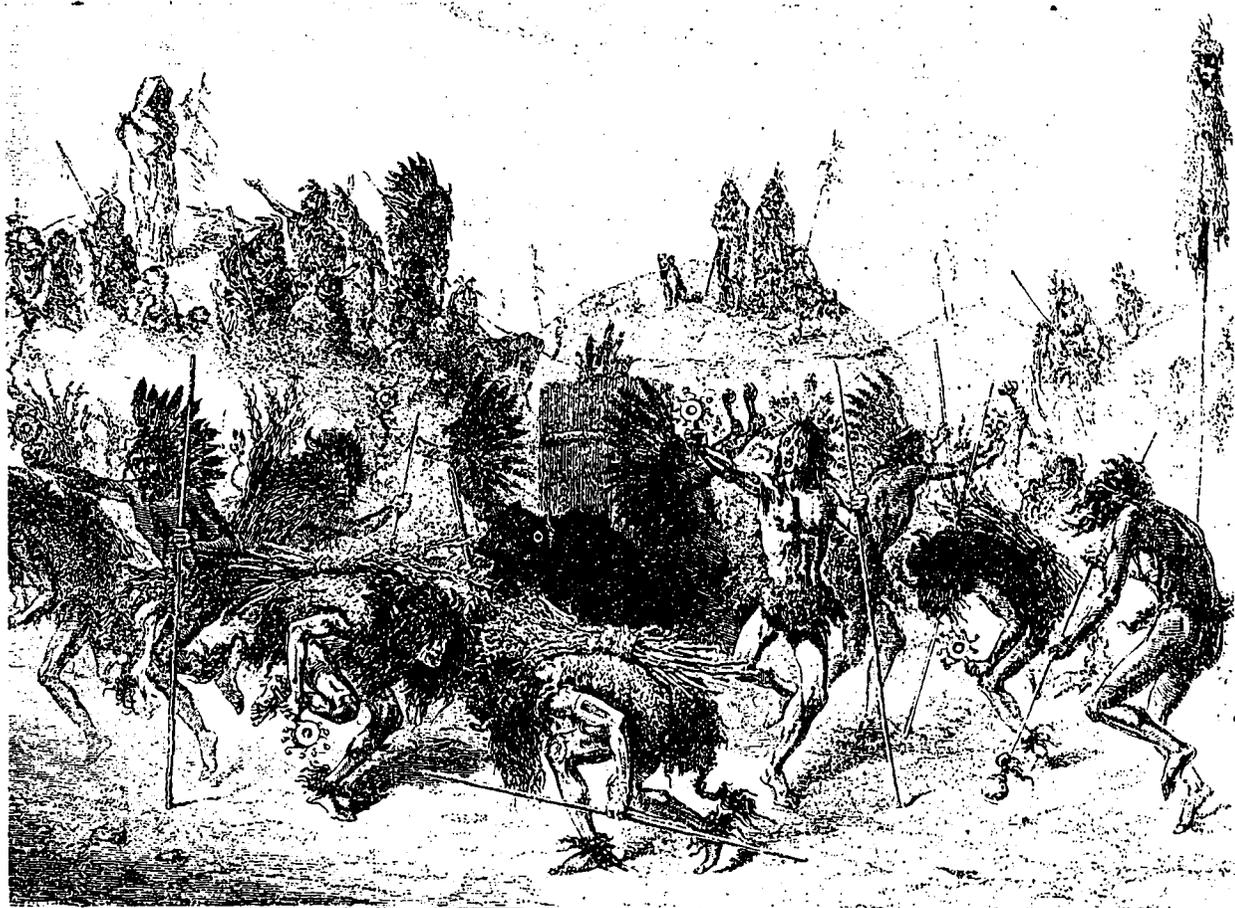
tout à fait sauvages, et alors ils commenceront à sculpter les colons inoffensifs. D'autre part, l'intervention des troupes pourrait précipiter l'explosion de la guerre, de sorte que la situation est mauvaise de tous les côtés.

"De tous les Indiens, les plus féroces sont ceux de Sitting Bull. Les chefs Rock Bear et Red Shirt feront tout ce qu'il faut pour infliger une défaite à Sitting Bull. Ils seront avec moi. Quant à Sitting Bull, on le trouve toujours là où il y a des éléments de trouble, et, s'ils n'existent pas, il tâche de les créer. C'est un Indien des plus dangereux."

Nous ne savons quel accueil les coryphées sioux réservent à Buffalo Bill, ni si celui-ci aura assez de prestige pour interrompre ce ballet sauvage. En tous cas, il assistera à un spectacle que peu d'Européens peuvent se vanter d'avoir vu, car les Indiens écartent généralement tout profane de ces cérémonies sacrées. Un savant voyageur américain, Catlin, qui eut ce rare privilège, nous a laissé de curieuses descriptions de ces danses.

Une tente ou une hutte dressée au milieu du village ou du lieu de rassemblement de la tribu constitue la "loge de Médecine", autour de laquelle se tiennent les danses. C'est là, dans ce lieu mystérieux, que les danseurs chargés de rôles spéciaux vont revêtir les costumes destinés à représenter les parties symboliques de la cérémonie.

Dès le matin, les guerriers, le corps peint des couleurs les plus éclatantes et brandissant leurs armes, se rangent autour de la loge de Médecine et se mettent à danser en poussant des hurlements. Leur chorégraphie est des plus sauvages et consiste en bonds effrayants, en contorsions qui les amènent peu à peu à un état de surexcitation telle que souvent ils



Danse de guerre des Peaux Rouges. (P. 25, col. 2.)

se percent de leurs armes et, ruisselants de sang, continuent leurs chocs sans paraître s'apercevoir de leurs blessures. Parfois après quelques heures, alors que les guerriers semblent ne plus pouvoir se tenir debout, le maître des cérémonies fait un signe ; les danseurs s'arrêtent subitement et font place aux acteurs qui, sortant de la loge, commencent le ballet symbolique.

"Les coryphées de ce ballet sauvage autant qu'étrange, dit Catlin racontant une de ces cérémonies, étaient huit Peaux-Rouges affublés de peaux de bisons encore munies de leurs cornes et de leurs queues. Essayant de se maintenir dans une position horizontale, ils imitaient de leur mieux l'aspect et les mouvements de l'animal, le cuir de la tête leur servait de masque, et ils regardaient par l'orifice des yeux. Ces hommes nus, tous les huit bariolés de la même façon, produisaient un effet vraiment extraordinaire ; le tronc, les membres, la tête étaient peints en noir, en rouge et en blanc ; deux cercles concentriques marquaient toutes les articulations, celles même de la mâchoire, des doigts et des orteils ; sur l'abdomen était figuré le visage d'un enfant. Une touffe de poils de bison leur ornait les chevilles ; dans la main droite ils tenaient une crécelle, et dans l'autre un bâton mince de six pieds de longueur. Enfin, un fagot de branches de saule, aussi épais qu'une gerbe de blé, attaché solidement sur leur dos, complétait leur costume fantasque.

"Ainsi déguisés, nos huit acteurs formèrent un quadrille et se placèrent des quatre côtés de la loge, représentant ainsi les quatre points cardinaux ; entre chacun de ces couples, dansant les mêmes pas et tournant le dos à la loge, de nouveaux figurants, bâton et crécelle en main, ne tardèrent

## PAS DE CŒUR



Madame Déclint-siècle. — Allons, Freddie, ne pleure pas comme ça, c'est très laid. Comment, tu voudrais que ta maman te porte ? Voudrais-tu donc que je mette dans la boue les pneus neufs que je viens d'acheter ? Tiens, Freddie tu n'as pas de cœur.

pas à paraître. Au nombre de quatre, les derniers venus avaient pour tout vêtement un magnifique jupon d'hermine et de plumes d'aigle et une coiffure composée des mêmes riches matériaux. Deux d'entre eux, représentant "la nuit", étaient peints en noir de jais, au moyen de graisse et de charbon, et de nombreuses taches blanches parsemaient leurs corps d'étoiles ; les autres, aussi rouges que le vermillon les avait pu faire, étaient bariolés de raies blanches figurant les "rayons du matin", et symbolisaient le jour.

"Ces douze personnages, seuls engagés dans la danse proprement dite, la répétaient chaque fois sans variation apparente. Nombre d'autres Indiens représentant les divers animaux du pays, ajoutaient encore à l'étrangeté de la scène.

"Tout se faisait sous la direction du vieux maître des cérémonies, simplement vêtu d'une couche épaisse d'argile jaune qui lui recouvrait même les cheveux. A chaque reprise de la danse, son indispensable pipe sacrée dans les mains, il sortait de la loge suivi d'hommes portant les crécelles et de quatre vieillards peints en rouge, coiffés de plumes d'aigle et chargés de tambours en forme de tortue. Les cinq acolytes s'asseyaient et chantaient au bruit de leurs instruments pendant que l'ordonnateur criait à pleine voix vers le Grand Esprit. Du côté opposé, deux hommes barbouillés de jaune, accroupis sur le sol et vêtus de fourrures d'ours gris sous lesquelles ils cachaient leur visage, grondaient sans cesse, faisant mine de dévorer tout ce qui les approchait ou de se précipiter au milieu de la danse sacrée."

Après chacun de ces intermèdes sacrés, dont le caractère varie, les acteurs rentrent dans la loge et les guerriers reprennent leur danse et leurs hurlements. Puis, cette veillée des armes terminée, ils se lancent dans le sentier de guerre pour leur expédition de pillage ou de vengeance.

D'après les journaux américains, la terreur que ces danses sèment dans tout le Dakota est telle que les colons, à vingt lieues à la ronde, abandonnent leurs fermes et fuient en emportant tout ce qu'ils ont de précieux. Du reste quelques blancs isolés ont déjà été surpris et massacrés par les Indiens.

La guerre semble donc inévitable et peut-être au moment où nous écrivons est-elle déjà commencée. Quel en sera le résultat ? Il ne saurait être douteux, hélas ! Ce sera l'écrasement définitif de cette si intéressante race des Peaux-Rouges que de bons traitements eussent pu gagner à la civilisation et qui, exaspérés par de continuels avertissements de justice, ne sont plus qu'un danger constant pour la société américaine. LOUIS ROUSSELET.

## JOLI-CŒUR

J'étais allé dîner chez les Robichet, des amis à moi, qui habitent une délicate petite villa au Point-du-Jour. Robichet est marié et vit avec sa belle-mère, avec laquelle il ne fait pas bon ménage, suivant l'usage.

Robichet est un ami d'enfance, un camarade de lycée ; il a une jolie situation dans les huiles. On dine bien chez lui ; on y fume de bons cigares. Sa femme est aimable, enjouée.

On ne s'ennuie pas chez mon ami Robichet.

Madame Robichet n'a qu'un défaut : elle adore les perroquets ; moi, je les déteste. Elle en possède un que son mari lui a apporté de Marseille ; elle l'a nommé Joli-Cœur, et elle y tient énormément.

Elle en parle sans cesse.

— Il est si intelligent, monsieur, si drôle, et il nous est si attaché ! Il

vous a de ces réparties ! Il faut faire attention à ce que l'on dit ; il comprend tout.

Il ne lui manque que la parole. Que dis-je ? Il parle, le misérable ! Que trop ! On n'entend que lui rabâchant sur un ton de crécelle quelque phrase idiote. Cela m'horripile, mais cela fait pâmer d'aise sa maîtresse.

Ainsi que quelques invités nous attendions l'heure du dîner dans le salon. Madame Robichet, avec sa grâce habituelle, nous versait des apéritifs. Joli-Cœur, pimpant, sur son perchoir, mêlait sa voix de fausset à la conversation.

Il était en verve l'animal !

— Vieille bête ! vieille bête ! criait-il.

A chaque exclamation, mon ami et sa femme se tordaient de rire ; les invités aussi. Je faisais comme les autres pour ne pas avoir l'air d'un imbécile.

Entre deux éclats de rire, la femme de mon ami se pencha vers moi.

— Est-il assez intelligent, me dit-elle. Savez-vous ce qui nous fait rire ?

— Le perroquet.

— Oui, mais pourquoi ?

— Je l'ignore absolument.

— C'est mon mari qui, à chaque instant, pousse cette exclamation en parlant de maman.

— Ah ! c'est exquis ! c'est charmant ! m'écriai-je. Et qu'est-ce qu'elle en dit votre maman ?

— Elle est furieuse !

— Délicieux ! délicieux !

Sur ces mots, la bonne annonça que le dîner était servi, et nous passâmes dans la salle à manger.

Excellent dîner, madame Robichet a une bonne cuisinière. Comme toujours, début un peu froid ; puis les vins généreux aidant, la conversation s'anime, devient générale. Belle-maman seule gardait un visage renfrogné.

Sans doute pour la dérider, Robichet se mit à la plaisanter. Robichet a un faible pour les jeux de mots ; il en commet d'horribles.

Il s'adressa à moi.

— Toi qui fais de l'esprit à tes moments perdus, me dit-il, je parie que tu ne connais pas l'homme le plus heureux.

Je cherchai.

— C'est celui qui possède de la fortune.

— Pas du tout.

— Celui qui jouit d'une bonne santé.

— Non plus.

— Celui qui sait se contenter de peu.

— Va donc, moraliste !

— Je donne ma langue aux chiens.

— L'homme le plus heureux, c'est Adam.

— Pourquoi ? demandèrent les convives.

— Parce qu'il n'avait pas de belle-mère ! répondit mon ami.

Un long éclat de rire accueillit cette boutade.

Du salon, le perroquet poussa son exclamation favorite :

— Vieille bête ! vieille bête !

L'hilarité fut à son comble.

La femme de mon ami riait aux larmes ; elle étouffait.

Quand la gaieté fut un peu calmée, la belle-mère prit la parole :

— Et vous, mon gendre, dit-elle, savez-vous quelle différence il y a entre un miroir et vous ?

— Je le sais, dit Robichet, mais je ne la dirai pas, vous seriez trop contents.

— Je la dirai, moi, reprit la belle-mère : c'est qu'un miroir est poli et que vous, vous ne l'êtes pas.

Nouvelle hilarité.

## LES ÉCHOS DE LA GUERRE HISPANO AMÉRICAINE



A chacun suivant ses goûts.

## UN VÉRITABLE AMOUR



*Elle.* — Comment cela se fait-il, Georges, que tu n'ais pas encore fûmé un seul des cigares que je t'ai donné pour ton anniversaire ?

*Lui.* — Oh ! chérie, jamais je n'aurai le cœur de brûler rien de ce que tu pourrais me donner !

— Bien répondu, maman ! s'écria madame Robichet.

— Celui là n'est pas de vous, riposta Robichet.

Je le répète, on ne s'ennuie pas chez mon ami.

— C'est toute la journée comme cela, me dit madame Robichet ; ils se chamaillent constamment : je suis sûre que dans le fond ils s'adorent.

Moi, je veux bien.

Le dîner terminé, la maîtresse de la maison nous fit passer au fumoir où elle nous versa le café.

Cette pièce communiquait avec le salon. Tout en fumant un cigare, je vins faire une visite à Joli Cœur. Je le caressai ; je troublais son repos sans doute, car il donna les signes de la plus évidente mauvaise humeur.

Je m'amusai à l'agacer.

— Vieille bête, chevrotait-il.

Tout à coup, devenu furieux, il me mordit le doigt jusqu'au sang.

Je ne suis pas patient ; je le pris par le cou, entre le pouce et l'index, et je serrai fortement. Il tira une langue noirâtre, ses yeux clignotèrent ; je lâchai prise aussitôt.

Trop tard.

Il avait cessé de vivre.

Je l'avais étranglé !

J'étais fort penaud.

J'entendis un frôlement de jupe. J'étais seul, personne ne m'avait vu ; je pris la volatile et je la jetai sous un canapé.

Calme en apparence, je rentrai dans le fumoir ; il était temps, madame Robichet venait me chercher.

Craignant à chaque instant que l'on ne s'aperçût de la disparition de ma victime, j'étais sur des épines. Je me hâtai de prendre une tasse de café, et prétextant une migraine, je me retirai.

Le lendemain, je lus dans les journaux une annonce ainsi conçue :

« Il a été perdu un superbe perroquet répondant au nom de Joli-Cœur ; perroquet de grande taille, parlant admirablement ; le rapporter *Villa des Eglantines*. Bonne récompense. »

Deux mois se passèrent, lorsque je reçus une invitation à dîner chez les Robichet.

Je me rendis à la *Villa des Eglantines*, pas très rassuré.

Les Robichet me firent bon accueil.

Évidemment, ils ne se doutaient de rien.

Pendant le dîner, il ne fut pas question de Joli Cœur ; suivant son habitude, Robichet décochait des traits à sa belle-mère. Il racontait qu'il avait lu dans un journal qu'un chien mordu par une belle-mère était devenu enragé.

On en était au dessert.

— Il me semble que vous aviez un perroquet, demandai-je ?

— Oh ! oui, le pauvre ! dit madame Robichet, un perroquet si amusant, si intelligent.

— Bien mal élevé, toujours, ajouta sur un ton aigre la belle-mère.

— Que lui est-il arrivé ?

— Oh ! si vous saviez ! reprit la femme de mon ami, on nous l'avait bien dit, mais nous ne voulions pas le croire. Figurez vous, monsieur, que ces bêtes là, lorsqu'elles sont sur le point de mourir, se cachent afin de ne pas attrister leurs maîtres du spectacle de leur agonie.

Vous le savez ? ce pauvre Joli-Cœur est tombé malade dans la nuit ; sans pousser une plainte, il est allé se blottir sous un canapé où nous l'avons découvert trois jours après, non sans avoir fait des recherches dans tout le quartier.

Nous pensions qu'on nous l'avait volé ; il excitait la jalousie de nos voisins. Oui, monsieur, la chère petite bête s'était cachée pour mourir.

Elle tirait une langue longue de ça !

Madame Robichet montrait son bras ; les femmes exagèrent toujours. J'étais complètement rassuré.

— Madame, dis-je avec aplomb, ce que vous m'apprenez ne me surprend pas. En Amérique, les perroquets se cachent si bien pour mourir qu'on ne peut les retrouver. Les perroquets morts sont une rareté ; ils sont plus recherchés que les perroquets vivants et ils atteignent des prix fabuleux.

Fabuleux, oui, madame.

EUGÈNE FOURRIER.

## IL L'A BIEN DIT

*Le professeur.* — Louis ! Supposons que ta maman coupe une livre de viande en huit morceaux, quel nom donnera-tu à ces parties ?

*Le petit Louis.* —  $\frac{1}{8}$  de livre, monsieur.

*Le professeur.* — Bien. Et maintenant si elle coupe chacune de ces parties en deux, quel nom auront ces parties ?

*Le petit Louis.* —  $\frac{1}{16}$  de livre, monsieur.

*Le professeur.* — Très bien. Et si elle coupe encore ces seize parties en deux morceaux chacune, quel nom auront ces parties ?

*Le petit Louis.* — Ça, monsieur, ce sera de la fricassée.

## IL NE FAUT EN CROIRE QUE LA MOITIÉ

*Billandeau.* — On vient de me rapporter que Larigole parle de moi comme si j'étais un parfait idiot.

*Galurin.* — Ne vous occupez donc pas de ce que Larigole peut dire. Vous savez bien qu'il exagère toujours les choses.

## SOMMEIL DUR

*Le curieux.* — Et à quelle heure l'hôtel a-t-il pris feu ?

*Le pompier.* — A minuit et demie, monsieur.

*Le curieux.* — Et tout le monde a été sauvé ?

*Le pompier.* — Tout le monde, excepté le gardien de nuit. Ils n'ont pu le réveiller à temps.

## IL FAUT BIEN S'INFORMER

*La maman.* — Je te prévions, Louis, que si tu ne reste pas tranquille je m'en vais t'envoyer te coucher sans souper.

*Louis (prudent).* — Et qu'est-ce qu'il va y avoir pour souper, dis, maman ?

## H. A CHANGÉ D'AVIS

*L'épicier (au petit garçon qui depuis un quart d'heure donne des pommes à son cheval).* — C'est bien, mon petit ami, il faut toujours être bon pour les animaux. Mais qui donc t'a donné toutes ces pommes ?

*Le petit garçon.* — Personne, monsieur, je les ai pris dans votre quart, là à la porte.

*L'épicier (furieux).* — Ah ! petit filou ! Petit brigand. Petite canaille !

## DIPLOMATIE

*Bigorneau.* — Comment, vous lui avez offert, volontairement, de lui prêter un dollar ? Je trouve cela bien imprudent.

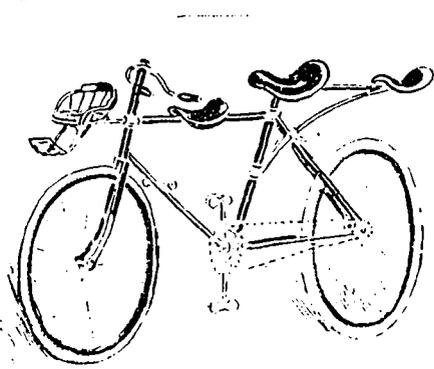
*Lacornais.* — Vous croyez ? J'avais tellement peur qu'il ne m'en empruntât cinq !

## LA VRAIE DÉFINITION

*La maman.* — Voyons, Oscar, serais-tu capable de me dire ce que c'est que d'être un bon, bon petit garçon ?

*Le petit Oscar.* — Oui, maman, c'est de faire tout, tout ce que tu veux.

## REMARQUABLE INVENTION



Le bicycle d'axe parait, à première vue, le produit d'une imagination bizarre.



Pas si bizarre que ça, allez. Prenez en considération que toute l'intéressante famille adore la bicyclette, qu'ils ont tous une police d'assurance contre les accidents et qu'enfin, l'instrument ne paie qu'une seule licence de 51. (Il y en a même qui prétendent que celle d'axe est de seconde main et n'a coûté que 25 cents.)

## MODES PARISIENNES



TOQUET CRAZIELLA. Ce joli toquet est en paille de soie rose gondolée ; il est orné sur le côté gauche, qui est très relevé, de deux nœuds de ruban de velours noir retenus par des boucles en strass ; aigrette formée d'une branche de roses rose avec feuillage d'un vert tendre.

## Patrons "Up to Date"

(Primes du SAMEDI)

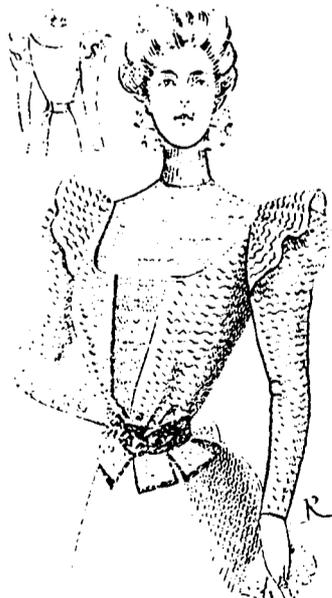
N° 343. — Ce joli corsage est destiné à servir le printemps et l'automne, de même que les jours d'été où la température est fraîche.

Il se confectionne en batiste rayée en satin, montés sur un taffetas tein<sup>t</sup> rose avec revers et manches en taffetas, garni de petits rubans de satin de deux couleurs de vert. Ce corsage peut être fait en étoffe épaisse et sera certainement une des formes favorites à la prochaine saison pour les vêtements de maison. Sa doublure, ajustée, se ferme au milieu et est recouverte d'une chemisette sur laquelle est attaché un col se fermant à l'épaule. Le dos est uni et sans couture ; il est adapté au devant, à l'épaule et aux coutures de dessous de bras. Les devants forment légèrement blouse ; le revers droit arrive jusqu'à la ceinture ; celui gauche n'arrive qu'au croisement avec le droit. Le bas du corsage se termine par une ceinture très légèrement plissée à la taille. Les manches sont à deux coutures, la doublure et le dessus ayant un pouf légèrement plissé à l'épaule et de dimension modeste ; un petit poignet finit la manche et un col droit, le cou.

2 verges  $\frac{1}{2}$  en étoffe de 44 pouces sont nécessaires pour une dame de taille moyenne.



No 343. Corsage pour dame.



No 330. Corsage à empiècement pour dame.

Le n° 343 est coupé dans les grandeurs de 32 à 40, mesure de buste.

N° 330. — Nous donnons, avec ce modèle, un des plus populaires corsage-blouse qu'il se peut voir. Le corsage est à empiècement et plastron à petits plis, en mousseline de soie, avec toute petite ruche (en même étoffe, tous les trois plis. L'empiècement et le plastron sont confectionnés avant

de les placer sur la doublure. Ce corsage est fait dans les dernières modes de l'année. Il ne laisse apercevoir aucune couture que celles d'épaule et de dessous les bras ; il est placé sur une doublure ajustée et se fermant sur le devant. Le plastron s'agrafe sur l'épaule et le dessous du bras gauche ; le dessus s'agrafe à chaque pointe et sur le plastron. Le devant et le derrière forment un léger effet de blouse ; une basque découpée est placée sous la ceinture qui se porte à volonté. La manche est simple, garnie d'une petite épaulette cousue avec elle ; un col droit et une ruche de dentelle au cou.

3 verges  $\frac{1}{2}$  en étoffe de 44 pouces de largeur suffisent à une dame de moyenne grandeur, le corsage étant fait tout de même étoffe.

Le n° 330 est coupé dans les grandeurs de 32 à 40, mesure de poitrine.

## COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 cen (ins. argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

## INVENTION D'UN BARBIER

Voici un nouveau moyen de compter les barbes :

La scène se passe au tribunal de police correctionnelle.

Le président au perruquier Simon. — Vous avez gardé de la lumière et des clients chez vous après minuit ?

Le perruquier. — C'est la faute à Merlon que voici, c'est lui qui, n'ayant pas le temps de se faire raser le jour, se fait rajeunir au moment où la journée change de date.

Le président. — Au moins, il ne fallait pas troubler le repos public. On criait chez vous, comme si on y assassinait.

Merlon. — On y rasait ; c'est presque synonyme.

Le président. — C'est donc vous qui criez, Merlon, comme si on vous écorchait ?

Merlon. — Oui, Monsieur le président, on m'y écorchait en effet. On m'a coupé atrocement.

Le perruquier. — C'est vrai ; je me suis trompé.

Merlon. — Vous ne vouliez pas me couper ?

Le perruquier. — Je ne dis pas ça. Seulement, je ne voulais pas vous en couper si long.

Le président au perruquier. — Vous le coupez donc exprès ?

Le perruquier. — Oui, Monsieur. C'est par esprit d'ordre ; vous comprenez, on n'aime pas être au-dessous de ses affaires.

Le président et Merlon ensemble. — Et pourquoi ?

Le perruquier. — Voici la chose : M. Merlon est de mauvaise foi ; comme il ne paye pas comptant, il me faisait des chicanes pour le nombre de barbes qu'il me devait ; quand il y en avait douze, il disait qu'il n'y en avait que six ; bref, j'en étais pour mes rasoirs, mon savon et mon temps : j'ai trouvé le moyen de créer pour lui une tenue de livres irréfutable.

Le président. — Et quel moyen ?

Le perruquier. — Toutes les fois que je le rase, je lui fais un cran sur la joue : autant de crans, autant de barbes. Seulement, l'autre jour, le rasoir m'a tourné dans les mains, j'ai fait le chiffre trop grand, ce qui est la cause qu'il a crié et qu'il a troublé la tranquillité du quartier.

Au milieu du rire général, le perruquier est condamné au maximum de l'amende, et le président l'engage pour l'avenir à renoncer à son nouveau système de comptabilité.

## PAS DE SA FAUTE

Biscayen. — Je ne comprends pas pourquoi vous ne vous laissez pas pousser la moustache ?

Baliveau. — Pourquoi ? Bonté du ciel, mon cher Biscayen, c'est ce que je fais, mais c'est elle qui s'obstine à ne pas pousser.

## SIMPLE QUESTION

Le petit Paul (qui vient de recevoir une volée carabinée). — Dis, papa, est-ce que tu ne souhaiterais pas, toi aussi, de n'avoir jamais épousé maman ?

## PERTE SÈCHE



Bouleau. — Tu as l'air bien accablé, mon pauvre Bouleau. Que t'es-t-il donc arrivé ?

Bouleau. — Je viens de perdre 810,000.

Bouleau (terrifié). — 810,000 ! Comment cela ?

Bouleau. — Un de mes oncles qui vient de mourir et qui les a laissés à un autre que moi.

TRIO DE PROVERBES

Mieux vaut mettre la main au cha-  
peau qu'à la bourse.

x

Mieux vaut plier que rompre.

x

Celui qui a tort crie le plus fort.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

POUR ASSAINIR UNE MAISON  
MALSAINE

Mr V... (Montréal) — I.a chaux vive  
a la propriété d'absorber l'odeur mau-  
vaise et moisie des bâtiments vieux et  
malsains Placez donc dans les diffé-  
rents appartements des vases remplis  
de chaux vive, la mauvaise odeur dis-  
paraîtra de suite.

B. DE S.

Variétés et Informations

Un nouveau canon revolver.  
Six cents coups par minute.

Cette arme terrible est anglaise. E le  
sort de la fabrique de MM Rynock  
de Birmingham. Quand le mécanisme  
est mis en mouvement, ce canon peut  
lancer 600 boulets par minute. Il pèse  
seulement un quintal. Un jet d'eau  
froide le rafraîchit automatiquement.  
Il est chargé au moyen d'une courroie  
sans fin qui puise les gargousses dans  
leur récipient.

Ce canon porte à 3 milles ; il promet  
donc d'être un des engins les plus  
exterminateurs dont disposeront les  
armées modernes

Allons ! tant mieux !

\*\*

LES ŒUFS DE L'ANNAM

Il n'est guère de contrées du monde  
où l'éleve de la volaille soit plus déve-  
loppée que dans l'Indo Chine fran-  
çaise. En Annam principalement,  
dans certaines provinces, les plaines  
fourmillent littéralement d'oies et de  
canards domestiques. Cette richesse a  
donné, à quelques colons entrepreneurs,  
l'idée de tirer parti industriellement  
de l'énorme quantité d'œufs produite  
par ces volatiles et que la consom-  
mation locale est impuissante à absorber  
Il s'est fondé sur divers points des  
usines qui reçoivent ces œufs et en  
extraient l'albumine qui trouve de si  
nombreux emplois dans l'alimentation  
et l'industrie en Europe ; les jaunes,  
soumis à un procédé antiseptique, sont  
recueillis à part et expédiés en France  
où on les emploie dans la mégisserie.  
Cette industrie a pris rapidement une  
extension considérable. Pour ne citer  
qu'un exemple, au début de l'installa-  
tion de l'albuminerie Berthoin, à Ben-  
Thuy, dans la province annamite de

Nghé-An, on recueillait péniblement  
2 000 à 3,000 œufs de cane par jour.  
Depuis, l'usine reçoit en moyenne 80,-  
000 œufs les jours de grand marché,  
c'est à-dire tous les cinq jours, et 10,-  
000 chaque jour intermédiaire, ce qui  
fait un approvisionnement moyen de  
24 000 œufs par jour. Le prix, qui  
n'était à l'origine que de 1 franc le  
cent, s'est élevé à 1 franc 25. Cela ne  
fait pas encore plus de 15 centimes la  
douzaine. Les omelettes ne coûtent  
pas être chères en Annam !

\*\*

LA FRAISE

Tout le monde connaît la fraise, ce  
fruit savoureux ; mais ce que tout le  
monde ne connaît pas, ce sont ses pro-  
priétés médicinales, car la fraise relève  
tout autant de la thérapeutique que  
de la gastronomie.

Il résulte d'un rapport adressé à la  
Société des Sciences physiques par un  
pharmacien, que l'usage prolongé des  
fraises délire de la goutte.

A vrai dire, le fait n'est pas nou-  
veau ; Linné l'avait signalé. L'illustre  
naturaliste fut un martyr de la goutte.  
Un jour qu'il était tourmenté d'un de  
ses accès, on lui apporta des fraises et  
il en mangea une quantité considéra-  
ble. Grand fut son étonnement, après  
avoir bien reposé la nuit, de se lever  
le lendemain, frais et dispos.

Aussi bien la fraise est rafraîchis-  
sante et digestive, et si elle ne rend  
pas à la thérapeutique tous les services  
qu'on prétend, elle aura toujours l'a-  
vantage d'un remède agréable aux ma-  
lades.

\*\*

COLORATION ARTIFICIELLE DES  
FLEURS

Nous avons déjà indiqué à nos lec-  
teurs divers procédés pour colorer  
artificiellement les fleurs naturelles  
fraîches ou colorées. Le *Gardener's  
Chronicle* rend compte d'expérience  
récentes sur la coloration artificielle  
des fleurs obtenue par simple immer-  
sion de la tige coupée dans une solu-  
tion colorée.

Une solution aqueuse d'écarlate d'a-  
niline donne des fleurs rouges de tous  
les tons ; avec une solution d'indigo-  
carmin, on obtient des fleurs bleues, et  
le mélange des deux solutions fournit  
toutes les nuances du pourpre au vio-  
let. L'opération demande une immer-  
sion plus ou moins prolongée selon  
l'espèce des plantes. Le muguet passe  
au rouge ou au bleu en six heures,  
tandis qu'il faut douze heures pour  
teinter les narcisses en pourpre ; les  
hyacinthes, les tulipes, les cyclamens  
se colorent bien rapidement. L'infil-  
tration de la couleur ne se fait pas  
toujours non plus d'une façon égale ;  
parfois les pétales seuls se trouvent  
imprégnés, tandis que le cœur reste  
intact ; d'autres fois la coloration n'at-  
teint que les nervures. Il y a là, en  
tout cas, de très curieux effets à re-  
chercher.

Les fleurs, ainsi traitées, se conser-  
vent fort bien dans l'eau pure pendant  
un temps normal.

Deux anciens Labadens s'accostent  
sur le boulevard.

— Comme ça se rencontre ! dit l'un ;  
devine un peu qui je viens de croiser ?  
notre vieux copain de Raymond.

— Toujours aussi bête...

— Il m'a fait de toi le plus grand  
éloge.

— ... Par contre, beaucoup de juge-  
ment.

Madame L. H. BOURGUIGNON

Depuis plusieurs années Pâle, Faible et très Malade, complètement  
guérie par les Pilules Rouges du Dr Coderre

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont un remède pour les  
Maladies des Femmes. Elles donnent toujours la  
Santé, la Joie et le Bonheur



MME L. H. BOURGUIGNON

Etes-vous pâle, faible,  
languissant, triste, de  
courage, malade ? Sans  
loute que oui, car ces  
symptômes sont si com-  
muns chez les femmes,  
que pas une sur mille,  
peut dire qu'elle est par-  
faitement bien ; le reme-  
de qu'il vous faut, c'est les  
Pilules Rouges du Dr  
Coderre. Ce fameux reme-  
de obtient les guéri-  
sons les plus surpre-  
nantes, elles guérissent les  
jeunes filles et les femmes  
de tout âge ; elles ont  
guéri des femmes qui  
avaient été traitées dans  
les hôpitaux par les meil-  
leurs médecins du pays.  
Nous avons publié des  
milliers et nous avons en-  
core des milliers de té-  
moignages pour vous  
prouver que c'est bien  
vrai que les Pilules Rou-  
ges du Dr Coderre sont  
une spécialité pour les  
maladies des femmes et  
guérissent les femmes.  
Lisez le témoignage de  
Mme Bourguignon, intelligente dame de Co-  
lombus, N. Y. :

" J'étais malade depuis plusieurs années,  
j'étais faible, pâle et sans énergie, je souffrais  
horriblement de maux de tête, de reins, de  
colère à tel point que je désirais la mort comme  
un bienfait. Une de mes amies qui avait été  
guérie par les Pilules Rouges du Dr Coderre  
me recommanda d'en prendre. La grande con-  
fiance qu'elle avait me décida ; j'en pris plu-  
sieurs boîtes, aujourd'hui je suis contente de  
dire que je suis complètement guérie, je me  
sens deux fois plus jeune, je ne me suis jamais  
sentie aussi gaie et heureuse, mes amies me  
disent que je ne suis plus la même personne,  
elles vont toutes prendre de ces Pilules Rouges.  
Les Pilules Rouges du Dr Coderre ont cer-  
tainement fait pour moi plus que tous les mé-  
decins qui m'ont soignée."

Nous n'exagéons rien. Ce que nous disons  
des Pilules Rouges du Dr Coderre c'est vrai.  
Nous ne publions jamais le portrait et le témoi-  
gnage d'une femme guérie sans son consente-  
ment. Le portrait et l'adresse que nous pu-  
blions sont ceux qui nous ont été donnés en  
même temps que le témoignage. S'il arrivait  
que, pour cause de déménagement vous ne  
puissiez trouver ces femmes chez elles, ou ne  
pas recevoir de réponse en écrivant, dans ce  
cas écrivez-nous, nous ferons notre possible  
pour les retrouver et vous mettre en commu-  
nication avec elles. Notre honnêteté, les efforts  
que nous faisons pour bien vous prouver que  
les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent,  
devront vous ôter tous doutes si vous en avez  
encore.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont une  
spécialité pour les maladies des femmes seule-  
ment, c'est pour cela qu'elles diffèrent de tous  
les autres remèdes, elles sont composées de re-  
mèdes exclusivement pour les maladies des  
femmes. Elles guérissent le mauvais mal les irrè-  
gularités, la leucorrhée, tiraillements dans les  
hanches, douleurs dans le bas-ventre, mal de  
reins, mal de côtes, douleurs entre les épaules,  
brûlements d'estomac, palpitations de cœur,

hysterie, épuisement,  
mal de tête, ner-  
vosité, perte de sommeil,  
enflures de poignets, froid  
doux des pieds et des  
mains, bouillonnements  
du sang, suivis d'affai-  
blissements.

Elles sont très efficaces  
prises avant et après la  
naissance d'un bébé, elles  
aident à la formation des  
jeunes filles, aux femmes  
pâles et faibles ; les Pil-  
les Rouges du Dr Coderre  
font du sang riche, rouge  
et pur, elles rendent les  
joints sains, rouges, font  
disparaître les cercles  
sombres autour des yeux.

SI VOUS SOUFFREZ  
depuis longtemps, nous  
vous demandons de bien  
vouloir consulter notre  
médecin spécialiste, vous  
pourrez le consulter AB-  
SOLUMENT POUR  
RIEN, par lettre, écrivez  
lui une description com-  
plète de votre maladie,  
et lui cachez rien, aussi  
tot votre lettre reçue,

notre médecin spécialiste examinera votre ma-  
ladie, il vous donnera un grand nombre de  
conseils, qui, si vous les suivez bien, aideront  
beaucoup à votre guérison. Notre médecin  
spécialiste connaît très bien les maladies par-  
ticulières aux femmes, il ne traite que ces ma-  
ladies, par conséquent il a tout le temps pour  
bien étudier toutes ces maladies et les connai-  
tre. C'est une chance unique que nous vous  
offrons de consulter notre médecin spécialiste  
absolument pour rien, adressez toutes vos  
lettres :

DEPARTEMENT MEDICAL, BOITE 236,  
MONTREAL.

DEFEZ-VOUS des pilules rouges que l'on  
vous offre à la douzaine, au cent ou à 25 cent-  
la boîte ; ces pilules rouges sont des imitations  
des Pilules Rouges du Dr Coderre. Ces imita-  
tions sont la plus grande fraude du jour.

Il est arrivé un grand nombre d'accidents  
par l'usage de ces imitations que l'on vous vend  
à bon marché. Ces imitations faites à bon  
marché contiennent des drogues impures, bien  
souvent, elles contiennent de l'arsenic, et  
que de la morphine ; défiez-vous ; si votre mar-  
chand n'a pas les Pilules Rouges du Dr Co-  
derre, envoyez nous 50 cents en estampille  
canadienne ou américaine pour une boîte ou  
\$2.50 par lettre enregistrée ou mandat poste  
pour six boîtes ; nous les envoyons de même  
par la maille, au Canada et aux Etats-Unis,  
pas de douane à payer. Faites enregistrer  
votre lettre contenant de l'argent ; donnez  
votre adresse complète, afin d'éviter tout re-  
tard.

Adressez :

Cie Chimique Franco-Américaine,

Department Medical.

Boite 236

MONTREAL, Can.

Un Monsieur au type espagnol bien  
accusé rejoint, au Grand Café, un ami  
qui l'attendait en buvant un grog.

— Que prenez vous là ?

— Un américain. Faites-vous comme  
moi ?

Le compatriote du Cid, fièrement :

— Un Américain n'est pas pour me  
faire peur !

\*\*

A l'école du régiment.

— On doit dire les degrés d'un esca-  
lier, et non les marches.

— Pourquoi donc, sergent ?

— Parce que si l'on disait les mar-  
ches, comme s'il s'agissait des marches  
d'un corps d'armée, ça pourrait donner  
à entendre qu'un escalier peut quitter  
la place qu'il occupe et se mettre en  
mouvement.

— Pardon, sergent !... Puisque les  
escaliers sont dans des cages !

Entre amis.

— Je le reconnais, ses procédés ne  
sont pas toujours fort délicats ; mais  
il a un fameux tempérament. Un rude  
lapin !

— En effet, il ne vit que de carottes.

\*\*

Calino assistait hier avec son  
"épouse" à la séance de la chambre.

— Ne trouves-tu pas, fait observer  
Mmo Calino, que ce M. Boisset a la  
voix un peu faible pour présider une  
assemblée ?

— Ne m'en parle pas, répond son  
mari. Et ce sera toujours comme ça  
tant que les présidents d'âge ne seront  
pas tirés au sort.

UNE BONNE PRÉCAUTION

Avant de sortir par un temps vil ou froid,  
humide, prenez une dose de *Bacon's Rhuma*,  
surtout si vous êtes sujet à la toux. 92



Chaque paquet est garanti.  
Toute boîte de 5 lbs de sel  
de table est le plus joli paquet  
sur le marché.

A vendre dans toutes les  
bonnes épicerie.

Un assassin vient d'être condamné à mort. Son avocat l'exhorte au courage.  
 — Il y a quelque chose qui me chiffonne! soupire l'assassin.  
 — Quoi donc?  
 — Voilà. La loi porte que le condamné sera exécuté à ses frais, et moi... j'ai pas un rond!  
 — Soyez sans inquiétude, mon ami... On s'adressera à un... "bourreau de bienfaisance!"

Modèle de réclame électorale, dédié à nos innombrables candidats.  
 En octobre 1863, on lisait sur des affiches qui tapissaient les murs de Quiévrain (Belgique):  
 " Electeurs!  
 " Le règne de la chandelle est passé;  
 " Celui de l'huile est finie;  
 " Le pétrole commence!  
 " Votez pour Charles Vandenaële!  
 " Avec Charles Vandenaële, Quiévrain allumera son premier réverbère " de la civilisation!"  
 Autres temps, autres façons... d'éclairer!

**Petite Correspondance**

A. P. (Montreal). — Mille regrets, impossible d'insérer.  
 B. de F. (Villmarie). — Que devenez-vous? Pas de nouvelles et rien de ce que vous m'aviez promis. Ai reçu une pièce seulement?

**Un autre Accident de Rivière**

qui a eu un résultat fatal aurait été évité si la victime avait su nager. Nous garantissons d'apprendre à nager à n'importe qui en six ou dix leçons. Ça vous sera très utile.

**BAINS LAURENTIENS**

Angle des rues Craig et Beaudry

JOUR DES DAMES: Le lundi matin et le mercredi après-midi.

Topin cherche un chirurgien pour une grave opération.  
 — Je voudrais, dit-il, un opérateur très doux, très poli... Dans ces circonstances, on a besoin d'avoir un chirurgien affable et plein de belles manières.  
 — Adressez-vous à X... lui indique un ami, c'est un homme charmant. Il tue quelquefois les gens, mais il ne les blesse jamais!

Un Yankee va consulter la pytho-nisso parisienne et lui dit:  
 — Oui, mademoiselle Couédon, mille dollars par jour si vous voulez bien cabler tous les matins l'emplacement exact de la flotte espagnole!  
 Férocité parlementaire:  
 — Oui, monsieur, dans cette chambre il y a des consciences.  
 — Certes, mon cher collègue, je connais même X... qui en a deux.  
 (On laisse le nom en blanc pour que chacun remplisse le vide selon ses sympathies politiques.)

**FATIGUES DE LA VIE**

Plusieurs femmes perdent la vie, chaque année, par suite de maladies causées par les organes: quelquefois c'est l'estomac, d'autres fois le sang ou les reins; quatre-vingt-dix pour cent de ces cas auraient été guéris si le *Ryckman's Koolenay Cure* avait été employé. Si vous êtes affligé de névralgies, pertes de sommeil, de l'appétit, ou de troubles des reins, prenez le *Koolenay Cure*.

*Ceci est un échantillon de témoignage assermenté*

Les névralgies de la tête et du cou affligèrent madame Sarah Judge, Crimblin, P.O., comté de Middlesex, et cela à un tel degré qu'elle pensait devoir perdre la raison. Les médecins n'ont pu la guérir et elle devint de pire en pire jusqu'au jour où elle commença à faire usage du *Koolenay Cure*. Après en avoir fait usage et pris onze bouteilles, elle revint à une parfaite santé.

Assermenté le 6 août 1896.

Nous avons des centaines de témoignages assermentés comme celui-ci, que chacun peut obtenir gratis, sur application.

Le *Koolenay Cure* \$1.00 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5.00, soit de votre pharmacien ou directement. Nous soulageons l'asthme ou l'indigestion avec quelques doses et nous guérissons les pires formes de névralgie, soit de la tête, soit de l'estomac.

S. S. RYCKMAN MEDICINE CO., Ltd., Hamilton, Ont.

En vente chez B. E. McGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

**LA SOCIÉTÉ DES ECOLES GRATUITES**

**DES ENFANTS PAUVRES, ETC.**

A transporté ses bureaux au No 80 Rue St-Laurent, 1er étage.  
 Distribution d'objets d'art tous les soirs à 8.30 hrs P. M.

Un paysan consulte un médecin:  
 — Pas possible de dormir!... Il fait une chaleur!... Les punaises vous dévorent!...

— Prenez une boîte de poudre insecticide et vous en serez débarrassé.  
 Le paysan s'en va Le lendemain, sa femme accourt...  
 — Mon homme se meurt! crie-t-elle.  
 Le médecin la suit et trouve le malheureux en train de se tordre sur son lit.

— Et pourtant, gémit la paysanne, je ne lui ai donné que la moitié de la boîte.

Les façons de parler.  
 — Comment va ton oncle depuis ce terrible accident de chemin de fer?  
 — De mieux en mieux, depuis qu'on s'est résigné à l'amputer des deux jambes. Les médecins affirment que dans un mois il sera sur pied!

Le thermomètre de la nourrice.  
 Une dame créole à la nourrice noire qui donne un bain à son enfant:  
 — Vous devriez prendre le thermomètre, pour connaître la température de l'eau.

— Quoi faire!  
 — Pour savoir si l'eau est trop chaude ou trop froide.  
 — Pas besoin tout ça! si enfant vient ouge, eau top chaude; si enfant vient bleu, eau top foide!

Au conseil de revision.  
 — Major, j'ai une maladie terrible et qui ne se voit pas, mais qui peut être bien dangereuse, en temps de guerre, dans un pays sans ressources.  
 — Laquelle?  
 — J'ai toujours soif!

A une fenêtre, au cinquième, un ouvrier est en train de poser un store.  
 — J'en ai le vertige pour lui, frémit un passant. Un faux mouvement et le malheureux serait perdu. On devrait installer un filet quand il s'agit de travaux aussi dangereux...  
 — Oui, approuve Cheminot, et, à cette hauteur, on ne pourrait pas dire que c'est un filet de sol!!!

**LA MEILLEURE POLITIQUE**

C'est de soigner son rhume en prenant du *Baume Rhumal*. Partout 25c. la bouteille. 90

En province.  
 — Demain, annonce le régisseur d'une troupe, à la fin de la représentation théâtrale, nous aurons l'honneur d'interpréter *Le philosophe sans le savoir*.

— Sans le savoir! interrompt Fourreau, maire de la commune; apprenez-le, jeune homme, et ne le jouez que lorsqu'il sera parfaitement su.

Dans un bureau de placement.  
 — Quel genre de domestique désirez-vous? demande le patron à un client.  
 Celui-ci, après s'être recueilli quelques secondes:

— Je voudrais un de ces vieux serviteurs dévoués qui vivent et meurent dans la maison de leurs maîtres.

V..., l'incorrigible ivrogne, est malade depuis huit jours.

Un de ses amis va le voir hier et s'inquiète de son état.

— Cela va un peu mieux, dit-il.  
 — Qu'est-ce qu'on te fait prendre?  
 — Une espèce de mauvais bitter qu'on appelle du laudanum.

Un prévenu est assis sur le banc de la police correctionnelle.

Le président le persifle avec une verve aussi barbare que déplacée.

Le prévenu se met à rire aux éclats.  
 — Pourquoi cette hilarité, prévenu?  
 — Parce que je suis sûr d'être acquitté, mon président.

— En vérité...  
 — Parbleu, si vous deviez le condamner, vous ne blagueriez pas un pauvre diable comme moi!

**Nouvelle édition du . . .**

**|| JEU DE POKER ||**

— PRIX, 10 CENTINS —

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez:

"Le Samedi",  
 516 Rue Craig, MONTRÉAL

**RACICOT, PERREault & CIE**  
 Fabricants et Importateurs de . . .  
 Chapelliers et Manchonniers  
**CHAPEAUX ET FOURRURES**  
 DES PLUS HAUTES NOUVEAUTÉS  
 No 1549 RUE SAINTÉ-CATHERINE  
 Porte voisine de F. Lapointe, marchand de meubles  
 MONTREAL.

**COUPON - PRIME DU "SAMEDI"**  
 PATRON No  
 (N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)  
 Mesure du Buste..... Age.....  
 Mesure de la Taille.....  
 Nom.....  
 Adresse.....  
 CI-INCLUS, 10 CENTINS  
 Prière d'écrire très lisiblement.  
 Pour détails voir page 23.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 138



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mmes Brunette, P. Carrière, J. A. Côté, W. Desjardins, C. Poirault, M. Savarin, G. Warnault, O. Wilson, Mlle A. Aubertin, I. Gogras, P. St. J., E. St. Michel, M. A. Asselin, W. Benichamp, J. Barulé, A. Bessillon, E. J. Charriez, A. Courtemanche, M. Delorme, J. A. Dumais, J. E. Dussault, L. Gravel, A. Grosjean, A. Paquin, J. B. Piquette, J. F. Cyr, A. St. Onge (Montréal), Mlle D. Ménard (Bellevue Station, Q.), A. Piletto (Buckingham), Mlle O. L. Girard (Carillon, Q.), G. Bouchard (Chambly Canton, Q.), Mlle M. Binis (Danville, Q.), Mlle S. Duhamel, T. Paquin (Dorionville, Q.), A. Têtu (Fraserville, Q.), J. Saucier (Granby, Q.), A. Langlois (Hadlow Cove, Q.), Mlle C. Durocher, V. Savard (Hull, Q.), A. Boivin (Indian Lorette, Q.), J. B. Mariel (Jeune Lorette, Q.), Dino, J. N. Ferland (Joliette, Q.), O. Boucher (Kingsville, Q.), Mms T. Lebel (Lac Mégantic, Q.), A. Frennet (Les Dalles, Q.), Jules L. (Les Saules, Q.), N. M. Durocher (Longue Pointe, Q.), Mme Z. Benoit (Maison-neuve, Q.), Mlle A. Grenier, R. Marcell, R. Roy (Ottawa, Ont.), Mme N. Houle (Ottawa, Ont.), Mlle J. Blanchet, Mlle E. Barde, Mlle B. Laperrière, L. Amiot, H. Bilodeau, W. Deschamps, A. Fortier (Québec), C. E. Proulx (Rivière du Loup Station, Q.), S. Robitaille (Sherbrooke, Q.), Mlle B. Massé (St. Cécile, Q.), Mlle E. Rinfret (St. Croix, Q.), J. F. Desmarais (St. Dominique, Bagot, Q.), Mlle L. Hébert (St. Gabriel de Stratford, Q.), Mlle A. Choquette, Y. Lapalme, R. Tellier (St. Hyacinthe, Q.), Mlle A. Thibodeau, Z. Larivière (St. Jean, Q.), A. Doyon (St. Joseph de Beauce, Q.), J. A. Collette (St. Rom, Q.), Mlle E. Fillion, L. Lamonde (St. Roch de Québec), A. Brousseau (St. Saviour de Québec), Mlle E. Ruist (St. Tite, Q.), E. Fortier, E. Trudieu (St. Vincent de Paul), Mlle E. Lafrance, Mlle A. Larose, H. Sanson (Theford Mines, Q.), E. Salouin (Rigaud, Q.), Mlle O. Michel (Victoriaville, Q.), J. Plante (Arctic, R. I.), J. Dulac, A. J. Pelletier (Auburn, Me.), C. Guimond (Berlin, N. H.), Mlle A. Lenoir, J. Leclerc (Berlin Falls, N. H.), C. Poirault

(Brunswick, Me.), Mmo P. Chartier, E. Fortier (Central Falls, R. I.), Mmo M. Fillion (Colbois, N. Y.), Mmo M. Lorange (Epping, N. H.), Z. Boucher, J. B. Fournier, J. D. Thibault (Fall River, Mass.), A. Couture, J. Rousseau (Haverhill, Mass.), J. Goulet, J. M. Roy (Holyoke, Mass.), S. Plouffe (Jay Bridge, Me.), Mlle L. Bilodeau, Mlle J. Gibe, A. Dumas, O. Goulette (Lawrence, Mass.), Mlle Y. Deschênes (Lisbon, Me.), Mlle M. St. Hilaire, J. E. Roy (Lawston, Me.), Mmo C. H. Boisvert, Mlle D. Boudon, A. Carrier, V. Dion, E. Lenglois, C. Morneau (MA. Shickel, N. H.), Mlle M. H. Bernier (New Auburn, Me.), Mlle A. Daigault (New Bedford, Mass.), Mmo A. Noury, L. Choppin, S. Pindel (Newville Orleans, La.), R. Lesieur (Pawtucket, R. I.), Mlle B. Bélanger (Lowell, Mass.), J. Morinville (Providence, R. I.), S. Bergeron (Rochester, N. H.), Mmo C. Thibodeau (Salmon, Mass.), J. A. Giroux, J. E. Robert (Southbridge, Mass.), Mlle M. Leclerc (Wauwascket, R. I.), P. Savary, J. B. C. St. Amour (Montreal), Mlle A. Gendron (Fall River, Mass.), J. Derbes (Nouvelle-Orléans, La.), Mlle A. Metayer (Old Town, Me.)

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mmo J. Blanchet, 362 St. Olivier (Québec), C. E. Proulx (Rivière du Loup Station, Q.), O. Ouellette (Lawrence, Mass.), Mlle V. Deschênes (Lisbon, Me.), Mmo Z. Benoit (Maison-neuve, Q.)

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Troubles de Cuisine évités . . .

La femme qui se sert d'un poêle à bois ou au charbon passe la meilleure partie de son temps à la cuisine; celle qui se sert d'un poêle à gaz prépare son repas pendant que l'autre attend que son feu s'allume. Le

POELE DU MONTREAL GAS CO'Y

donne au plus haut point toutes les commodités pour la cuisine. Il est toujours prêt, ne manque jamais de s'allumer, il n'a pas besoin de bûcher, ne fait ni saleté, ni fumée, et est une grande économie comparé au poêle à bois et à charbon. Il a tellement d'avantages qu'il faudrait un livre pour les indiquer. Écrivez pour une copie de notre "Cuisine au Gaz", un pamphlet très utile et instructif, contenant un chapitre de recettes originales — envoi franco de port.

PRIX: No 8, \$16; No 9, \$25

au comptant. Nous montons nos poêles gratis, vous n'avez pas de note de plomber à payer; au crédit, nous vous montons un de nos poêles No 8 dans votre maison pour \$6.00 sur commande et \$7.00 par an les deux années suivantes, après quoi le poêle devient votre propriété absolue.

Pour \$1000, GENÉRALISER A MAO CHAUFER, montés tout prêts à servir. CARRIAGES de toutes espèces pour cuisines à manger, chambres d'enfants, etc., etc.

The Montreal Gas Co'y

HATFIELD New-York Ltd.

Place d'Armes,

MONTREAL



LISEZ "Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

2 PAGES, GRAND FORMAT

Publie tous les semaines . . .

Articles de Fonds par des écrivains distingués; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE avec le choix sur une collection de chromos-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du Monde Canadien de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 35 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTÉL,

Éditeur-Propriétaire

J. A. CARUVEL, Administrateur.

Les amis de la pipe. Il vient de se créer, au Havre, une société composée de négociants et de fonctionnaires, en vue d'organiser des fêtes et des excursions.

Mais le caractère propre de l'association consiste en ce que tout le monde devra y fumer la pipe.

Chaque sociétaire recevra un de ces ustensiles à son entrée dans la société.

Celle-ci prend pour titre: "Les Joyeux fumeurs".

C'EST PROUVÉ

C'est prouvé que le Baume Rhumal est le meilleur de tous les remèdes à employer contre la bronchite.

Deux clients sortent d'un restaurant où ils ont été quelque peu "écorchés", accompagnés par le patron. Sous le porche se tient l'écaillère de la maison.

L'un des Messieurs au patron, en lui montrant un panier de mollusques: —Vous avez là de bien belles huîtres.

Pais, avisant un second panier garni de plumes de gibier:

—C'est sans doute dans celui-ci que vous mettez celles de vos clients!

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouva que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité l'envoyai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal. W. A. NOYES, 50 Powers Block, Rochester, N. Y.

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

516 RUE CRAIG

MONTREAL.

Les grands événements portent les grands hommes; ils laissent choir les petits.—AUGUSTE BLANQUI.

**50 ANS EN USAGE !**  
**DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D<sup>R</sup> CODERRE**

**PILULES DE NOIX LONGUES De McGALE**  
 POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Entre un Bordelais et un Marseillais :  
 — Moi, dit le Bordelais, je pends un poulet à un clou, et sous le poulet une bécasse. Au bout d'un mois le poulet a pris tout le goût du gibier. Alors, je jette la bécasse et... je mange le poulet.  
 — Moi, c'est bien plus fort, répond le Marseillais, je fais la même chose, seulement je zette la bécasse, je zette le poulet et ze... manze le clou.

Tel. Bell 784  
**D<sup>r</sup> F. T. DAUBIGNY**  
 Médecin-Vétérinaire  
 Professeur à l'Université Laval.  
 Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.  
 1<sup>re</sup> heure de première classe  
**378 et 380 Rue Craig**  
 MONTREAL

LES **CIGARES et CIGARETTES**

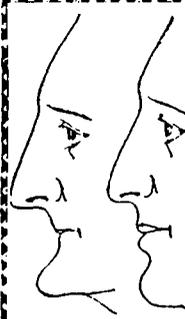
**Chamberlain**

... SONT ...  
**FIN DE SIECLE**

**ESSAYEZ-LES !**  
**DIX Cents**

A la consultation :  
 — Quo faire docteur, cet embonpoint finit par m'empêcher de marcher !  
 — Eh bien, mais... prenez un fiacre !

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, cher

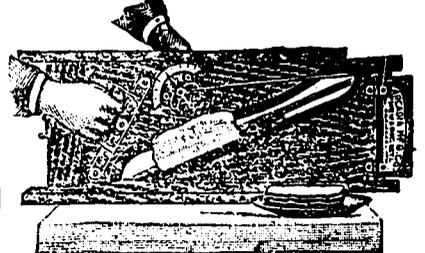


AVANT APRES  
**J. G. A. GENDREAU,**  
 DENTISTE  
 Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.  
 Tél. Bell 2818 **20 Rue St-Laurent**

**The Promotive of Arts Association, Ltd.**  
 Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.  
**48 RUE ST-LAURENT.**

**Distribution de Tableaux ET D'OBJETS D'ART**  
 Tous les **MERCREDIS**  
 Prix du billet, **10 cents**

**Distribution Mensuelle TOUS Les Premiers Mercredis du mois.**  
 Prix du billet, **25 cents.**



**TRANCHE-PAIN** pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...  
**RASOIRS** Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...  
**COUTELLERIE** importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...  
**L. J. A. SURVEYER, Quineailleur**  
**6 Rue St-Laurent.**

La petite Lili, six ans, trouve son grand-père terriblement vieux.  
 — Grand-père, lui dit-elle l'autre jour à brûle-pourpoint, as-tu connu l'Arche de Noé ?  
 — Non certes, répond le vieillard interloqué.  
 — Alors, comment as-tu pu échapper au déluge ?

**Dr A. SAUCIER**  
 DENTISTE  
 Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec  
 Heures de Bureau : 9 A. M. à 8 P. M.  
**1716 RUE SAINTE-CATHERINE, . . . . MONTREAL**

Soirée chez le ministre de la Marine.  
 Un jeune ténor y chante pour la première fois. Est-ce l'émotion ?  
 Souvent flotte avarie  
 Bien fol est qui s'y fie !...  
 Cinq minutes après, on jetait le ténor à la porte !

**QUERY FRERES**  
 PHOTOGRAPHES  
 Côte Saint-Lambert, No 10  
 MONTREAL

**L'APRES-LAVERGNE**  
 Photographes  
 No 360 RUE ST DENIS  
 TEL BELL 7263 MONTREAL  
 MARCHAND 443 P. Q.

Calino espère être nommé directeur du théâtre du Gymnase.  
 — Avez-vous, lui demande-t-on, des projets de réformes ?  
 — Plusieurs. D'abord, suppression des entr'actes. Seulement, après chaque acte, le rideau restera baissé pendant quelques minutes pour permettre aux machinistes de changer les décors et au public d'aller boire un bock.

**Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 140**



**INSTRUCTIONS A SUIVRE**

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: TROIS BEAUX HOMMES.  
 Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.  
 Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.  
 Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.  
 Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 27 juillet, à 10 h. du matin, seront attribués des primes consistant en: Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 30 centimes en argent, au choix des gagnants.



**PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.**  
 "Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.